

James Hadley

CHASE



Abominable
spardessus

Gallimard

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

L'abominable pardessus

Traduit de l'anglais par H. Robillot

La guerre, le « close-combat », ça, je connaissais. Et c'était pour mes qualités supposées d'ex-commando que le dénommé Sarek m'avait engagé comme garde du corps. Mais la guerre des nerfs, ça me rendit tout de suite nerveux. Parce que, avec mon poussah de nouveau patron, sa femme beaucoup trop belle pour lui et son incroyable, son effroyable lardeuss qu'il devait porter même au lit, il y avait de quoi faire désertir toute une division d'élite.

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0248 6565 6

Illustration de Jean-Claude Claeys.
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



782070 498093



98-IV A 49809 ISBN 2-07-049809-3 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

42. L'ABOMINABLE PARDESSUS

43. VOIR VENISE... ET CREVER

JAMES HADLEY CHASE

*L'abominable
pardessus*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR HENRI ROBILLOT



nrf

GALLIMARD

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0248 6565 6

Titre original :

IN A VAIN SHADOW

© James Hadley Chase, 1951.

© Éditions Gallimard, 1951, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

ON DEMANDE GARDE DU CORPS. EX-COMMANDO DE PRÉFÉRENCE. MOINS DE TRENTE ANS. FORT ET ACTIF. SALAIRE INTÉRESSANT ET SITUATION AVENIR POUR HOMME QUALIFIÉ. ÉCRIRE LETTRE AVEC CURRICULUM DÉTAILLÉ ET ÉTAT DES SERVICES MILITAIRES. RÉFÉRENCES PREMIER ORDRE INDISPENSABLES.

— Je m'enverrais bien encore un petit gin si tu consentais à lever le nez de ton canard une seconde, dit Netta.

— Impossible. Écoute, sois bonne fille et sers-toi. Après tout, c'est *ton* gin. Alors, ne te gêne pas et fous-moi la paix. Je suis occupé.

Et comment que je le suis ! En train de m'interroger sur le salaire intéressant et la situation. Je me demande qui peut vouloir un garde du corps et pourquoi. C'est bien le genre de petite annonce qu'on ne dégote qu'une fois dans sa vie dans un journal londonien. Salaire intéressant, situation d'avenir ! Une situation d'avenir, je m'en arrangerais

sans peine, pour changer; quant au fric, je réussirais bien à me faire une raison.

C'est un truc marrant, mais maintenant que j'y pense, je ne me souviens pas d'un seul moment de mon existence où je n'ai pas eu besoin de fric. Il me file entre les doigts comme la flotte à travers un filet à papillons.

Un mois plus tôt, j'ai gagné deux cents livres. J'ai joué à cent contre un crack formidable à naseaux blancs qui a laissé tout le reste du peloton sur place. Mais il y a trente jours de ça. Maintenant, je ne suis plus séparé de la soupe populaire que par cinq livres, quelques shillings, ma santé de fer et mes biceps. Trente jours! J'ai balancé à peu près six livres par jour. Pas mal! Et ça vaut le coup de balancer six livres par jour. On n'en revient pas! On se sent vraiment le roi! Et moi, j'ai un faible pour cette sensation-là. Depuis que j'ai quitté l'armée, les mois se sont suivis avec des hauts et des bas — sans discontinuer. Après-demain, je serai fauché une fois de plus. Je n'ai rien dit à Netta. Elle s'en rendra compte bien assez tôt. Elle a un flair infailible dans ces cas-là, et je sais très bien ce qu'elle va faire. Elle va me vider son sac sur les genoux : carnet de chèques et tout.

J'ai fait pas mal de petites choses inavouables dans mon existence, mais jusqu'ici je n'ai pas encore maquereauté une femme. Et je n'ai pas l'intention de m'y mettre maintenant. L'ennui, avec Netta, c'est qu'elle tient absolument à m'entretenir. Avec sa cervelle d'oiseau, elle s'est toujours imaginé qu'elle me tiendrait mieux si je dépendais d'elle financièrement. Chaque fois que je ramène un billet d'une

livre, elle passe une nuit blanche. Elle s'imagine que je vais la plaquer. Elle n'est jamais arrivée à piger que moins j'ai de fric, moins elle a de chances de me voir rester.

Quand on se bagarre, elle s'imagine qu'elle n'a qu'à ouvrir le lit pour que tout s'arrange.

Il y a trois mois que je me suis installé chez elle. Ce qui fait deux mois et trente jours de trop. Autre chose : elle grince des dents en dormant. Essayez de coucher avec une fille qui en fait autant et vous me donnerez votre avis.

Cette petite annonce paraît donc l'occasion rêvée pour se tirer. Quelque chose me dit qu'il suffira d'écrire et que j'obtiendrai le boulot. Ce serait aussi une façon de créer un précédent. Jusqu'ici, je n'ai jamais fait de démarches pour obtenir une situation. Toutes celles que j'ai pu avoir, ou bien on me les avait proposées, ou bien elles me sont tombées du ciel. Comme le jour où j'admirais une Rolls dans Bond Street quand la propriétaire m'a proposé cinq livres par semaine pour la conduire, nourri, logé, blanchi. Elle ne m'avait pas parlé des fonctions accessoires et, quand j'ai pu me rendre compte *de visu*, je me suis taillé. Faire des chatteries à une quinquagénaire échappée du musée des Horreurs ne correspond pas à mon idée de la bonne vie.

J'ai donné les départs dans des courses de bagnoles, marqué les points dans une académie de billard et ainsi de suite, mais jamais je n'ai été garde du corps. Pendant que j'y pense, j'ai l'impression d'avoir raté ma vocation. S'il y a bien un boulot qui me plaît, c'est de garder des corps, surtout s'ils ressemblent à celui de Netta. Je présente toutes les

qualités nécessaires pour ce genre de travail. Je suis un dur et un costaud. J'ai suivi l'entraînement des commandos. J'ai un punch du droit capable d'assommer un cheval. Je le sais par expérience. Je l'ai fait. Et je ne peux pas me plaindre de mes réflexes. D'ailleurs, j'ai l'impression que dans ce pays, un garde du corps ne doit guère être débordé de travail. Les gens n'ont pas l'habitude de s'entre-fusiller ou de se suriner pour un oui ou pour un non. Certains de nos pires politiciens eux-mêmes emploient des gardes du corps qui n'ont pas eu un seul coup dur pendant des années. Si le salaire correspond à ma conception d'une honnête rétribution, cela vaut bien le coup de faire l'effort d'écrire.

— Frankie, mon chou, à quoi penses-tu? Tu n'as pas ouvert la bouche depuis des heures.

— Je te donne une chance de le faire. Je suis plein d'attentions, tu vois. Ce n'est pas ça que tu m'as demandé, mot pour mot?

— Mais, mon chou, ce n'est pas la peine de rester muet toute la soirée! Il y a quelque chose qui te tracasse. Ne me dis pas non. Je connais les signes.

— Quels signes?

— D'abord, tu fronces les sourcils; et puis tu ronges tes ongles. Si tu pouvais t'arrêter de faire ça! Je ne veux pas te raser, Frankie, mais c'est une très vilaine habitude et ça te fait des mains affreuses.

— En somme, parce que je fronce les sourcils et que je me mange les doigts, tu penses que j'ai des ennuis. C'est bien ça?

— Je *sais* quand tu as des ennuis, mon chou.

— Intuition féminine, hein?

— Inutile de faire le cynique, Frankie. Je ne sais pas ce qui t'arrive ces derniers jours. Tu n'as pas été gentil une seule fois. Tu m'engueules chaque fois que j'ouvre la bouche. Tu ne fais plus rien pour moi comme autrefois. Chéri! moi qui t'aime tant. Tu sais que je t'aime, oui?

Ça y est. Pour la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième fois de la journée, elle me dit qu'elle m'adore.

— Tu veux savoir ce qui me tracasse. Je vais te le dire. J'avais l'intention de t'en parler depuis ce matin. Je suis sans un, une fois de plus. Qu'est-ce que tu dis de ça? Il me reste cinq sacs, quelques shillings, un point c'est tout. Alors, je vais me trouver un boulot... Tiens, regarde, ici, sur le canard.

Je lui tends le journal.

— Je l'ai marqué d'une croix. Je vais te le lire si tu n'y arrives pas.

Elle se met à déchiffrer l'annonce, appuyée de la hanche à la table, tripotant du doigt une boucle sur sa nuque.

J'attends sa réaction. Elle met longtemps à venir. Elle repose le journal sur la table et regarde fixement ses pieds d'un air étonné, comme si elle n'en revenait pas de porter des escarpins plutôt que des bottes d'égoutier.

— Alors? dis-je impatientement. Tu ne crois pas que c'est juste dans mes cordes?

— N'écris pas, Frankie. Ça peut être dangereux. Et puis c'est idiot. Qui peut demander un garde du corps, s'il n'y a pas de danger?

— C'est peut-être une vedette de cinéma.

— Tu n'es qu'une sale vache. Je vais... Tu veux me rendre jalouse. Tu sais aussi bien que moi qu'il

ne s'agit pas d'une vedette. C'est une histoire louche. C'est forcé.

Je dois reconnaître que, de temps à autre, ce minuscule berlingot qu'elle appelle sa cervelle m'épate.

— Une affaire louche? Comment ça? Explique-toi.

— Pourquoi demanderait-on un garde du corps privé? A quoi sert la police?

— Sais-tu que je suis quelquefois forcé d'admettre que tu es plus fine que tu n'en as l'air. Donne-moi un verre et assieds-toi. J'ai à te parler.

— Frankie, mon chou, tu ne peux pas être moins rosse, et me dire moins de méchancetés?

— Donne-moi un verre et ferme-la.

Elle me sert un Dubonnet-gin et s'assied.

— Mais tu ne veux pas ton dîner, Frankie? Il est presque huit heures et demie.

— Il pourrait être minuit et demi, pour ce que je m'en fous. Veux-tu te taire et m'écouter? Je sais que c'est beaucoup te demander, mais si tu fais un gros effort de volonté, tu arriveras peut-être à te tenir tranquille pendant cinq minutes.

Elle cesse de gigoter, et me regarde comme un gamin qui vient de recevoir une taloche.

— Tu t'es montrée pleine d'astuce tout à l'heure. Le type qui demande un garde du corps est sûrement une crapule. Là-dessus, je suis d'accord. C'est pour ça que ça m'intéresse. Il est grand temps que je me fasse du pèze. Pas cent sacs par-ci par-là. Non. Il me faut le gros magot. Je pourrais te montrer du doigt un tas de types qui se baladent sur Piccadilly et qui sont pleins aux as. Des types à la coule, qui ont monté des

combines pépères, et qui les ont exploitées jusqu'au bout. Des types pour qui les flics n'existent pas, qui ont dans leurs poches plus de pognon que je n'en ai jamais palpé ou même vu passer. Voilà le genre d'oseille qui m'intéresse et j'ai comme une idée que cette annonce va m'y conduire tout droit.

— Mais, Frankie...

— Oui. Tout ce que tu vas me dire, je le sais d'avance. Je n'ai d'avis à recevoir de personne. J'ai vadrouillé assez longtemps comme ça. La moitié de ce que j'ai gagné ou à peu près m'a été raflé pour payer les bourdes faites par cette saleté de gouvernement. Les impôts m'ont bouffé une livre sur deux. Je n'ai jamais réussi à me remplir les poches qu'en misant sur un cheval ou sur un klebs, et, en quatre ans, j'ai perdu plus que je n'avais gagné. A moins que ce tremplin ne me permette de démarrer, je ne suis tout de même pas assez poire pour essayer de faire mon beurre à la petite semaine avec une combine comme celle-là. Conclusion, à partir de maintenant, moi aussi je suis un fortiche. Tout ce que je veux, c'est un point de départ. Quelque chose me dit que cette annonce me le fournira. Tu n'es pas la seule à lire dans les signes.

— Frankie, mon chou, écoute-moi, je t'en prie. Tout ça est idiot. Tu le sais bien. Tu ne vas pas t'attirer des ennuis avec la police? Tu es une tête brûlée. Je sais que tu as eu des coups durs, mais ça va être encore pire si tu te lances bêtement dans une sale affaire. Un gangster n'arrive jamais à rien... Il finit toujours par se faire coincer... Frankie... Je t'en prie.

— Bon; et en admettant que je sois obligé de les mettre? Tu as quelque chose contre Tel-Aviv, Paris,

ou New York? Moi pas, si je sais que j'ai deux cent cinquante mille livres pour faire le touriste. Hein? Et je vais te dire, ma petite. Ça me démange tellement de récolter ce pèze que je ne reculerai devant rien pour l'obtenir. Tu entends? Rien, même pas le meurtre.

Je ne voulais pas dire ça. Ça m'a échappé malgré moi — une idée enfouie dans le subconscient depuis un sacré bout de temps. Maintenant elle est bel et bien extériorisée. Je n'ai plus qu'à la ruminer soigneusement.

CHAPITRE II

Trois jours plus tard, ce que j'attends arrive enfin. Vers neuf heures du matin, Netta m'amène mon petit déjeuner sur un plateau. Trois lettres sont posées contre le grille-pain. Elle pose le plateau sur la table de chevet et affecte de se plonger dans la lecture d'un prospectus, croyant masquer la curiosité qui la dévore.

Deux des enveloppes contiennent des factures. La troisième porte un timbre de deux pence et demi. Comme mon courrier n'est généralement affranchi qu'à un penny, je suppose qu'il s'agit d'une réponse à ma lettre à propos du boulot de garde du corps.

Pendant que Netta se plonge dans son catalogue, je sirote mon café et, finalement, j'ouvre l'enveloppe. La lettre est vite lue. Tapée à la machine, sans rature, sur un mauvais papier avec une signature en pattes de mouche illisible, sauf pour un caissier de banque peut-être.

— Tu te souviens de l'autre soir — que je t'ai montré cette annonce? Un type qui demandait un garde du corps?

Comme si elle n'avait pas arrêté de se faire des cheveux jour et nuit à ce sujet.

— Oui, dit-elle prudemment. Tu as répondu?

— Tu sais très bien que oui. Quand tu t'es mise au lit en me faisant la gueule, j'ai pondu un petit chef-d'œuvre et je l'ai posté le soir même. C'est la réponse. Pas très encourageante, je dois l'avouer. Je ne flaire pas le magot escompté. Le papier n'est pas écrit à la main, et l'en-tête n'est pas gravé, deux signes de pognon certains. Mais, d'autre part, elle va droit au but. Je dois me présenter à midi aujourd'hui avec toutes mes références bien au chaud dans le creux de la main.

— Tu en as, mon chou?

— Si j'en ai... de quoi?

— Des références.

— Non, à moins que tu ne m'en fasses. Tu pourrais toujours dire que je suis un dur et une brute et que mes idées sur l'art de faire l'amour sont d'origines nettement orientales. Veux-tu faire ça pour moi? Je te guiderai la main si tu te sens nerveuse.

— Tu ne vas pas y aller, j'espère, Frankie?

— Et comment que j'y vais. C'est peut-être la chance de ma vie. Toutes les portes peuvent s'ouvrir sur la fortune — et la fortune ne sourit qu'aux audacieux. D'ailleurs, leur raison sociale est « Entreprises Modernes ». Or, je suis avant tout moderne et entreprenant.

Les Entreprises Modernes ont leurs bureaux au troisième étage d'un immeuble délabré dans Wardour Street. Pas d'ascenseur, un hall qui empeste le clavier et une rampe d'escalier patinée d'une crasse noire qui me colle au bout des doigts.

Je m'envoie l'escalier de pierre jusqu'au troisième et déniche les bureaux au bout d'un couloir à peine éclairé.

Je commence à râler pour de bon. Je suis en train de me faire posséder dans les grandes largeurs et je ne m'y attendais pas. Plus je monte et plus je vois s'éloigner les perspectives d'avenir. Je commence à me demander si on ne s'est pas foutu de moi et dans ce cas-là, je me promets de laisser la marque de mes jointures sur la mâchoire du petit plaisantin.

Je ne me donne pas la peine de frapper, je tourne la poignée et j'entre. Même une fois dedans, je ne vois rien pour me prouver qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise farce. La pièce est petite, sale et minable. J'aperçois un classeur métallique près d'une fenêtre sans rideaux, un tapis élimé sur un plancher de sapin, un bureau miteux au milieu de la pièce et un radiateur électrique sur l'appui de la fenêtre. Au bureau est assise une bonne femme. Une espèce de laideron adipeux, à qui on donnerait vingt ans comme quarante, aussi asexuée et aussi peu ragoûtante à voir qu'un évier plein de vaisselle sale. Elle porte une robe de satin noir, bâillant aux coutures et, derrière les verres épais de ses lunettes à bord d'écaïlle, ses yeux ressemblent à des petites groseilles à maquereaux pas mûres. Mon moral remonte. Quelque chose me dit que cette femelle est pleine d'astuce, dégourdie et aussi acérée qu'une lame de rasoir. La différence entre elle et Netta est la même qu'entre un tigre et un chat. Si son patron lui ressemble, il doit être à la hauteur. Je lance la lettre sur son bureau.

— Il est midi, et je suis là.

Elle tient le papier à quinze centimètres de son nez et le regarde comme si elle ne l'avait jamais vu. Puis elle me glisse un coup d'œil et me désigne une chaise du doigt. Son geste me révèle un diamant étincelant.

— Asseyez-vous. Je vais voir si M. Sarek peut vous recevoir.

Je m'assieds.

Elle n'a pas l'air pressée d'aller annoncer mon arrivée. Elle commence par se plonger dans les pages couvertes de chiffres d'un gros registre qui n'est là que pour la façade, ça ne fait pas un pli. Ensuite, elle se met à relire la lettre que je lui ai donnée et m'examine de nouveau. J'ai l'impression qu'elle est en train de compter la petite monnaie que je peux avoir en poche et le nombre de poils qui me poussent sur les pectoraux. Vous voyez le genre de regard.

Enfin elle s'extirpe de sa chaise, traverse la pièce, ouvre la porte du fond et disparaît. J'ai déjà vu des bonnes femmes qui se posaient là dans ma vie, mais celle-là est de première. Dure, épaisse, massive comme la croupe d'un verroat de concours.

Vue de derrière, elle ressemble à un baril de bière monté sur pattes, et le plus marrant, c'est qu'elle a des pieds minuscules qui tiendraient au creux de ma main — des pieds qui rendraient Netta folle de jalousie.

J'attends et j'écoute, mais je n'entends rien, pas même un murmure de voix. Je commence à m'interroger. Cette pièce sordide ne m'impres-

sionne plus. Je commence à sentir le pognon. Je n'y ai guère jeté qu'un coup d'œil; elle porte sa bague le chaton en dedans, mais j'ai vu le diamant de cette grosse pouffiasse. J'en connais un bout sur les diamants. Celui qu'elle essaye de cacher vaut bien dans les trois ou quatre cents livres. Elle ne l'a sûrement pas ramassé dans le ruisseau et elle ne le porte pas comme une bague de fiançailles. Ça doit être un cadeau pour services rendus ou un truc pour qu'elle la boucle — une combine dans ce genre. Une prime comme pourrait en offrir un gangster : un gangster qui peut se payer des petites fantaisies comme un bureau miteux ou la location d'un garde du corps. L'odeur du pognon se précise de seconde en seconde. Quand je suis content, je me mets à siffler. Et c'est bien ce que je suis en train de faire : je siffle.

Ma montre dit midi vingt quand elle ressort de la pièce voisine.

— M. Sarek va vous recevoir tout de suite. Si vous voulez entrer.

J'avais passé un moment à me demander ce que j'allais porter pour ce rendez-vous. Netta m'avait suggéré de mettre mon complet bleu à chevrons, mais ce n'est pas parce qu'elle sait s'habiller que je vais me laisser harnacher par elle : je me suis donc décidé pour un pantalon de gabardine marron, avec un chandail bleu marine à col roulé directement sur la peau. Je sais que c'est le meilleur truc pour mettre ma musculature en valeur et quand je me donne la peine de plier le coude, le spectacle vaut le coup d'œil. J'entre donc dans la seconde pièce, silencieusement, avec cette démar-

che élastique et balancée qu'adoptent les athlètes de piscine quand ils voient s'amener une belle fille qui les intéresse.

Ce deuxième réduit ne vaut pas mieux que le premier. Il est même encore plus miteux, si c'est possible : un bureau tout aussi minable que l'autre, un tapis aussi râpé, une poussière également répartie, et pas de radiateur électrique devant la fenêtre.

Derrière le bureau est assis un petit type basané affublé d'un pardessus qui me coupe littéralement le sifflet. Jamais je n'ai vu une pelure pareille. Incroyable. Ça me rappelle l'espèce de costume que portait Grock sur la scène de l'Empire quand j'étais môme. Un machin couleur fauve avec des carreaux rouge sang de dix centimètres carrés et, comme si ça n'était pas assez hideux, des rabats vert émeraude aux poches.

La première idée qui me vient, c'est que j'ai affaire à un cinglé. Ce qui expliquerait la petite annonce et le manteau. Je commence à me demander comment je vais pouvoir me tirer sans déclencher une scène. S'il y a bien quelque chose qui me fout les foies, c'est un type qui a perdu la boussole.

— Entrez donc, monsieur Mitchell, me dit le petit homme.

Il a le même accent et la même intonation plaintive que le monstre adipeux d'à côté.

— Mon manteau ne vous plaît pas, hein? A moi non plus. Entrez et asseyez-vous. Je vais vous expliquer la chose pendant que vous fumerez une cigarette.

Tout ça me paraît plutôt sensé, mais je ne suis pas encore convaincu. J'attrape une chaise cannée, et je m'assieds avec le bureau entre moi et le pardessus.

— Je suis installé ici depuis trois ans, dit-il, en se fourrant le petit doigt dans le nez, et en trois ans, on m'a volé huit manteaux. Pas mal, hein? Alors j'ai acheté celui-là. Personne ne va me le voler. Il pourra me durer toute ma vie. Personne n'en voudrait, hein? Moi non plus, je ne l'aime pas, mais je prends froid facilement et je ne veux pas risquer de rentrer chez moi sans manteau. (Il sort un mouchoir douteux de sa poche et torche son nez crochu.) De plus, ça facilite les affaires. Les gens se demandent tous qui je suis. Je suis connu dans tout Wardour Street comme l'homme au manteau. Un très bon système, monsieur Mitchell.

— Je l'espère pour vous.

La bouche mince esquisse un sourire rusé.

— Nous autres étrangers, nous avons un avantage. Nous n'avons pas de respect humain.

— Je vois.

Cette fois, je suis convaincu qu'il n'est pas fou. Nous nous étudions mutuellement. D'où sort-il? Je me le demande. De Turquie, peut-être? Il est très brun. On ne voit que son nez dans sa figure. Une gueule de perroquet, avec des petits yeux qui ont l'air accrochés aux ailes de son énorme tarin. Sa bouche mince et sans lèvres à l'air de prolonger ses narines. Au-dessus de ce nez crochu, un front secoué de tics et plissé. Il est chauve, avec une frange de cheveux noirs qui dégouline sur ses oreilles en anses de pot jusque dans son col.

Il est laid à faire peur, mais une fois qu'on a remarqué ses petits yeux noirs, on oublie sa laideur. Ce que j'y vois m'impressionne. Ce sont les yeux d'un bonhomme capable de construire un empire, de devenir un nabab, d'égorger sa mère et de pleurer ensuite sur son cadavre. Maintenant je sais que cette piaule misérable n'est qu'un trompe-l'œil. Un type avec des yeux pareils ne travaille dans un taudis de ce genre que s'il a une bonne raison de le faire. Ça et le diamant du gabion de suif me disent que je n'ai pas perdu mon temps et que j'ai mis dans le mille.

J'ai fumé deux cigarettes : pas les siennes, les miennes. Il me pose un tas de questions, se fait préciser les détails que je lui ai donnés dans ma lettre. Il garde un air impassible. De temps en temps, je fais rouler mes épaules. C'est ce qu'il achète. Il faut lui montrer la marchandise. Et tout d'un coup :

— Monsieur Mitchell, vous ne m'avez pas dit que vous aviez fait de la prison.

Pendant une seconde il m'a possédé. Il a fait son coup en vache.

— Vous connaissez beaucoup de gens qui monteraient ça en épingle? Ça ne vaut rien pour les affaires.

— Vous avez tué un homme et une femme en conduisant une voiture en état d'ivresse.

— Je vais vous expliquer : les freins étaient bloqués. Ça aurait pu arriver à n'importe qui.

— Les gens qui boivent me rendent nerveux.

— Moi aussi. Il y a quatre ans de ça. J'ai eu le temps de me calmer depuis.

— Mes employés doivent être sobres, monsieur Mitchell.

— Comptez sur moi. J'ai fait le vœu de me mettre au régime sec en sortant de taule.

Les petits yeux noirs me dévisagent. S'il y a bien un exercice auquel je suis imbattable, c'est le mensonge.

— Dans ce cas... dit-il.

Bon. Je sens que je suis aux trois quarts dans la place.

— Je pourrais vous fournir des références, monsieur Sarek, dis-je, mais elles n'auraient aucun sens. Vous voulez un garde du corps. Je n'ai jamais été garde du corps. Personne ne pourrait vous dire si je fais l'affaire ou non. Vous devez en juger vous-même.

— J'aimerais savoir si vous êtes honnête, consciencieux et digne de confiance.

— Mes références pourraient vous le garantir mais ce ne serait pas plus valable. Vous devez vous en rendre compte tout seul.

Il m'examine encore pendant une bonne minute.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Mitchell.

Ça y est. J'y suis. Je le sais. Il s'agit maintenant de savoir si je vais accepter le boulot. C'est son tour de me débiter les détails sur le salaire intéressant et la situation d'avenir. Tout est là :

— Pour certaines raisons que je vous expliquerai plus tard, j'ai besoin de quelqu'un pour m'accompagner pendant mes déplacements. Ils durent généralement longtemps. Je pense que dix livres par

semaine, tous frais déduits, est un salaire acceptable. Je suis décidé à ne pas marchander.

— Vous avez parlé d'avenir.

Ses petits yeux porcins se mettent à briller.

— Nous en discuterons quand nous nous connaissons mieux. Il y a en effet des perspectives intéressantes pour la personne qualifiée. Je vous dirai à la fin du mois si vous faites l'affaire.

— J'attendrai donc ce moment-là avec impatience.

Là-dessus, le tonneau de suif entre avec un paquet de lettres à la main. Elle les glisse sur le bureau, devant M. Sarek.

— Emmie, je vous présente Frank Mitchell. Il va travailler pour moi. M. Mitchell, Miss Pearl.

Je me contente de la gratifier d'un petit sourire felleux.

CHAPITRE III

— Alors, ça y est?

— Bien sûr, que ça y est. Tu ne croyais pas que j'allais me taper une balade jusqu'à Wardour Street sans être sûr que c'était du tout cuit. Maintenant, écoute bien, ne me casse pas les pieds. Il faut que je fasse mes paquets.

— Tes paquets?

— Exactement. J'empile mes affaires dans une valise et je la referme. Vu?

— Alors, tu t'en vas?

— Tout juste, je m'en vais.

Elle me suit jusque dans la chambre à coucher. Elle a l'air aussi heureux que la sœur du Petit Poucet perdue au milieu des bois.

— Tu vas me manquer, Frankie.

— J'en ai autant à ton service. Enfin, ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours. Je passerai de temps en temps, pour te rappeler à mon bon souvenir. Je ne te dis pas adieu, mon petit, au revoir simplement et au cas où tu ne le saurais pas, en français, ça veut dire à bientôt. Maintenant, ne te frappe pas et tire-toi de mes pieds.

Elle s'assied sur le bord de la chaise la plus dure et croise les mains sur ses genoux.

— Je ne veux pas te déranger, mais je peux peut-être t'aider à faire ta valise.

— Je t'ai vue à l'œuvre. Merci, non. Je m'en chargerai tout seul.

Une longue pause — puis :

— De quoi a-t-il l'air, Frankie?

— Une espèce de petit marchand de tapis. Si on le mettait à poil, on pourrait peut-être le faire passer pour un vautour. Il porte un manteau impossible. Une vraie défroque de clown. Il prétend qu'on lui vole ses manteaux, et il a choisi celui-là pour être sûr de pouvoir le garder. Il faudrait être aveugle ou daltonien pour le lui piquer.

— Mais pourquoi veut-il un garde du corps?

Je sors de la penderie mes deux complets et je les pose sur le lit.

De dessous la coiffeuse, je tire mes trois paires de souliers.

— Sers-moi un verre, veux-tu. Et du raide. Je suis censé me mettre au régime sec, et c'est peut-être mon dernier de la soirée.

Elle m'apporte un double whisky avec une cuillerée à café d'eau à la surface. C'est comme ça que je le préfère. Elle me tend le verre et je vois que ses mains tremblent.

— Ne sois pas cafardeuse. Ça devait arriver. Tu ne t'attendais pas à me voir rester ici pour toujours, non?

— Il y a des gens qui ne se quittent jamais.

— Pour qui me prends-tu? Pour Philémon?

— Frankie, si tu as besoin d'argent... J'ai fait des

économies. Tu peux tout prendre. Sans toi, je ne saurais pas quoi en faire.

— Ah! ne recommence pas.

— Mais pourquoi veux-tu partir? Tu ne pourrais pas rester ici... et le garder pendant la journée?

— C'est un boulot de nuit comme de jour. Il a reçu des lettres de menaces.

— Alors pourquoi ne s'adresse-t-il pas à la police?

— Les gens de son espèce restent toujours à distance des flics.

— Il ne sait pas qui lui écrit ces lettres?

— Non, bien sûr! Il en a reçu trois. En tout cas, leur auteur n'est pas bien fort. Les « d » et les « e » de la machine dont il — ou elle — se sert sont décalés. Elle doit être facile à détecter. Le papier aussi est bizarre — des feuilles encadrées d'un filet bleu : le genre dont les femmes aiment à se servir. Tu piges? Quand il m'a montré ses billets doux, j'ai cru qu'ils venaient de sa secrétaire.

— Il a une secrétaire?

— Bien entendu. Simplement pour lui montrer que je n'ai pas la vue basse et la cervelle rouillée, je lui ai suggéré qu'après tout elle y était peut-être pour quelque chose. Il a failli crever le plafond. Quand il a retrouvé son souffle, il m'a affirmé qu'il avait plus confiance en elle qu'en toute autre personne, qu'ils étaient pratiquement associés; qu'elle était avec lui depuis dix ans, depuis ses quatorze ans, et que si j'avais un seul mot à dire contre elle, je pouvais les mettre illico. Ça n'empêche pas que c'est peut-être elle, mais s'il ne veut pas en entendre parler, moi, je m'en lave les mains.

— Comment est-elle, Frankie?

Elle dit ça d'un ton remarquablement détaché.

— C'est une arménoïde.

— Il y en a de très jolies.

— C'est son cas. Le genre sombre et passionné. Et quel châssis! Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Aussi bien que le mien?

— Tu rigoles. J'ai dit *châssis*. Une ligne du tonnerre — voluptueuse et tout.

— Oh!

Je plie mes deux complets dans ma valise et commence à envelopper mes souliers dans du papier.

— Que fait ce type, Frankie?

— C'est un commerçant. Il achète et vend tout ce qui est demandé sur le marché.

— Mais pourquoi le menace-t-on?

— D'après lui, c'est un concurrent qui veut l'éliminer. Le champ d'action est réduit dans ce boulot-là. Plus ils sont nombreux, plus le bénéfice diminue. Il s'imagine qu'on l'a choisi parce qu'il est nerveux et pas costaud. Moi, je n'en crois rien. A mon avis, ça vient d'ailleurs. Les lettres ont quelque chose d'enfantin. La première dit : « Si tu as un dieu, prépare-toi à le rencontrer... » La deuxième : « Tu n'en as plus pour longtemps à vivre », etc... On ne me fera jamais croire que ces crapules vont se lancer dans ce genre de foutaises. S'ils veulent écrire une lettre de menaces, ils doivent se faire comprendre drôlement mieux que ça. Le plus marrant, c'est que malgré ces salades à la gomme, Sarek a les foies.

— C'est son nom?

— Oui, Henry Sarek. Il a une villa près de Ches-ham. C'est là que je vais ce soir.

— Tu veux dire que tu vas y habiter? Si loin que ça?

— Ce n'est pas loin, quarante-cinq kilomètres d'ici. A t'entendre, on croirait que c'est au fin fond de l'Écosse.

— Tu es vraiment obligé de rester avec lui?

— Je dois l'accompagner, garder la baraque, faire un tour aux bureaux de temps en temps et conduire la bagnole. Dix livres par semaine, tous frais déduits.

— Mais, Frankie, tu vas être une espèce de domestique!

— Et après?

— Tu es mauvais comme un âne...

— Tu crois? C'est pourtant comme ça. Où est mon sac tyrolien?

— Je te l'apporte, mon chou.

Elle passe dans l'autre pièce. Je finis le whisky, boucle la valise et enfile mon pardessus de demisaison. Je sais que les minutes à venir vont être pénibles. Elle ne pourra jamais me laisser partir sans faire une scène. Ça m'épate qu'elle n'ait pas encore commencé.

Elle revient avec mon sac tyrolien.

— Jette-le sur le lit.

— Frankie, aimerais-tu avoir ça avec toi?

Elle me tend une photo d'elle.

— Ou j'ai des rayons X dans les yeux, ou tu es nue comme la mère Ève.

— Je l'ai fait faire spécialement pour toi.

— Levinsky n'a pas dû s'embêter.

— Ne dis pas d'horreurs, Frankie. C'est un artiste.

— Je l'espère bien. Sinon, il est bon pour un œil au beurre noir.

Sur les parties essentielles de son anatomie, elle

a écrit à l'encre blanche de son écriture de gosse : *Je t'attendrai toujours, chéri. Avec tout mon amour, Netta.*

Ce message idiot et vasouillard est bien dans son genre.

— Je te remercie. Ça me rafraîchira la mémoire de temps en temps.

— C'est bien ce que j'ai pensé.

Il faut que je rouvre ma valise, mais je le fais parce qu'elle me surveille et que je ne peux pas fourrer la photo sous le matelas comme j'aurais voulu.

— Elle ne va pas s'abîmer, j'espère?

Le sort de sa photo la tracasse vraiment plus que moi.

— Ne t'en fais pas.

Je transbahute la valise et le sac tyrolien dans le salon.

— Eh bien! je crois que ça y est, mon petit.

— Oui.

Je pose mes bagages à terre, près de la porte.

— On se verra dans quelques jours. Chaque fois que Sarek ira à Paris, je serai libre. Tu me verras donc bientôt rappliquer ici.

— Tu vas me manquer, Frankie.

— Toi aussi.

Si je ne fais pas gaffe, on va se chialer mutuellement sur l'épaule dans une minute.

— Bon...

Je la prends dans mes bras, et je lui caresse l'échine.

— Je te passerai un coup de fil.

— Frankie...

Ça y est. Je m'en doutais.

— Salut, Netta. Il faut que je file. Ça ne vaut rien de prolonger l'agonie.

— Frankie... on ne pourrait pas?... Tu n'es pas obligé de partir tout de suite. Si nous... ne me force pas à le dire, mon chou...

Ça y est. L'idée fixe qui la travaille.

— Mais... oui... encore une petite heure... pourquoi pas?

— Ça... ça n'a pas l'air de t'emballer.

— Attends et tu verras.

— Deux minutes, mon chou.

— Je t'en donne une.

Elle file dans la chambre à coucher, les yeux brillants, les joues roses. Elle a l'air bigrement excité.

Elle a à peine disparu que j'ouvre la porte d'entrée, empoigne la valise et le sac tyrolien, et dégringole l'escalier.

A six heures, je me retrouve au bureau de Sarek. Emmie Pearl est toujours en train de taper à la machine. Elle est peut-être adipeuse et laide à faire peur, mais, pour taper, elle en connaît un bout, pas d'erreur. Ses petits doigts boudinés cavalent sur le clavier et elle fait moudre sa machine comme une mitrailleuse à plein régime.

Je pose ma valise et mon sac et gagne la porte du bureau de Sarek.

— Il est occupé. Asseyez-vous et attendez.

C'est le moment de bien lui montrer que je ne reçois d'ordres que de Sarek. Je ne ralentis même pas, frappe à la porte de Sarek sans détourner la tête et l'ouvre sans attendre.

La pièce est remplie de fumée de cigarette et de cigare. Deux hommes sont assis en face de Sarek. Sur le bureau brille un petit tas de diamants. Les deux hommes sautent sur leurs pieds. L'un est un petit type à museau de fouine, l'autre, un malabar. Il rougit comme une tomate; son nez a l'air d'avoir reçu un gnon terrible dont il ne s'est jamais remis. Il fait mine de me cogner dessus. Ce n'est pas qu'il soit lent, mais il n'est pas assez rapide. Son poing décrit un demi-cercle avec une force de marteau-pilon et je manque de me faire mettre la figure en compote. J'esquive le poing dans sa courbe, attrape le poignet au vol, case mon épaule au creux de l'aisselle, tire sur le bras en donnant un coup de reins. Il vole par-dessus la tête de Sarek et atterrit sur l'échine au milieu de la pièce, avec un « han » qui fait vibrer tout l'immeuble.

Je regarde Sarek.

— Vous devriez bien dire à vos amis de ne pas m'asticoter. Je n'aime pas ça.

Je constate alors que les diamants ont disparu.

La voiture est une Austin 16 CV. Elle a l'air d'avoir été conduite en permanence en pleine brousse, abandonnée dehors toutes les nuits, et passée au jet une fois par an.

Sarek me donne la clef de contact et me demande de lui amener la voiture devant la porte. Il a l'air très pressé de me voir partir avant que son petit copain ait repris son souffle. Je regarde la voiture d'un air dégouté. Moi qui espérais conduire un tank! Je suis encore plus écœuré quand je m'aper-

çois que les ressorts des sièges sont morts et que le moulin met cinq bonnes minutes à tourner.

Enfin, malgré le bureau miteux et le vieux clou qui ne vaut pas mieux, je reste convaincu que Sarek est plein aux as. Pour une raison quelconque, il joue les faillis. Je me jure d'élucider ça rapidement. Il n'est pas tellement failli s'il a dix livres par semaine à me donner. De plus, je n'ai pas oublié le diamant d'Emmie et ceux que j'ai aperçus sur le bureau.

Je viens arrêter la bagnole devant la porte du bureau de Wardour Street. Il est bientôt six heures et demie et les lumières commencent à s'allumer. Il sort de l'immeuble, engoncé dans son atroce pelure, et s'assied à côté de moi.

— Vous connaissez la route?

— Je passe par Watford jusqu'à King's Langley, traverse Chipperfield et Bovingdon et je tombe sur Chesham.

— C'est aussi direct que la route d'Amersham. Allez-y.

La circulation est intense tout le long de Picadilly et j'ai des ennuis avec mon engin. A chaque feu rouge, le moteur cale et, au bout de Picadilly, tous les chauffeurs d'autobus et de taxis me haïssent cordialement.

— Vous auriez besoin d'une voiture neuve.

— Je me contente très bien de celle-ci.

Arrivé à Marble Arch, j'ai bien envie de flanquer cette sacrée chignole dans un mur.

— Vous comptez vous en servir demain? J'aimerais bien lui jeter un petit coup d'œil.

— C'est samedi, hein? Demain nous l'utilisons, oui. Elle ne marche pas si mal que ça.

Une fois sortis des encombrements, ça va un peu mieux. Je réussis même à la pousser jusqu'à cinquante-cinq en écrasant le champignon sur la route de Watford.

— Vous gagneriez du temps en prenant le train.

— Je ne suis pas pressé.

Sur l'autoroute je me fais dépasser par tout ce qui roule, y compris les camions. Je sens que je deviens fou furieux.

— Vous n'avez jamais fait décrasser les bougies?

— Cette voiture vous obsède. Je m'en arrange très bien. Je n'ai rien à lui reprocher.

Pendant que nous rampons le long de la côte de Chipperfield, il me dit brusquement :

— J'ai apprécié la façon dont vous avez remis Lehman à sa place. J'en suis très satisfait. C'est un homme dangereux à affronter.

— Il ne vaut rien. Il n'a pas de punch.

— Il n'aurait pas dû essayer de vous frapper, mais il a été effrayé. C'est de votre faute. Vous n'aviez pas à entrer dans mon bureau quand Emmie vous avait dit d'attendre. Enfin, il n'y a pas de mal. On va parler de vous. Le bruit circulera. Lehman a une sale réputation dans le quartier.

— Puisqu'on parle de ça, mettez-vous bien dans le crâne que je ne reçois pas d'ordres des femmes, y compris Miss Pearl.

— Écoutez, Mitchell. Je vous paye bien. Vous pourriez faire ce que je vous dis.

— D'accord, mais je ne serai pas commandé par une bonne femme. C'est bien clair. Je préférerais tout lâcher.

Il ne répond pas. Je continue à rouler. Cette

petite démonstration de vitesse et de force l'a impressionné plus que n'importe quoi d'autre. Je suis sûr qu'il ne me laissera pas filer si facilement.

— Bon. Très bien. Je dirai un mot à Emmie. Vous aurez peut-être des ennuis avec ma femme.

Tiens! Il a une femme. Je me demande si elle est du même gabarit qu'Emmie. C'est bien probable.

— Ne parlez pas de Lehman à ma femme. Les bagarres la rendent nerveuse, vous comprenez. Et ne dites pas un mot du salaire que je vous paie.

— Comptez sur moi.

— Elle va peut-être vous questionner. Elle croit que ces lettres ne veulent rien dire. Elle prétend que c'est une mauvaise plaisanterie. Je ne lui ai pas dit que je prenais un garde du corps. Si elle vous interroge, dites-lui que vous recevez deux livres par semaine, compris?

Si je comprends bien, il ne veut pas que sa femme sache qu'il roule sur l'or, ou il a peur d'elle. Ça devient intéressant. Nous roulons sur la route sinueuse qui vient de l'aérodrome de Bovington quand il déclare :

— Je ne veux pas que vous bavardiez sur mes affaires, Mitchell. Vous n'en avez peut-être pas l'intention mais, sans le vouloir, vous pourriez parler. On pourrait aussi vous questionner. Ne dites rien. Vous verrez peut-être dans mon bureau des choses qui vous étonneront; il faudra les oublier. Je ne vous paie pas dix livres par semaine pour conduire une voiture. Je compte sur vous pour être muet comme une carpe.

— Comptez sur moi.

Les phares de la voiture révèlent un portail rustique, blanc.

— Nous y sommes.

Je sors de la voiture et j'ouvre le portail. Il fait trop sombre pour voir la maison. Tout semble éteint. J'attends un moment et j'examine les lieux. Pas de maison en vue dans les environs. Pas de lumières : simplement, la silhouette plus sombre des arbres sur le ciel nocturne et une allée de graviers d'une blancheur étonnante dans le faisceau des phares.

La voiture franchit le porche. Je redescends et referme le portail.

— Le garage est là-bas. Rentrez la voiture et rejoignez-moi dans la maison.

Il s'enfonce dans l'obscurité.

Je fais tourner la voiture. Les phares illuminent le bâtiment au passage et, du même coup, l'horrible manteau de Sarek en train d'ouvrir la porte d'entrée.

C'est une bicoque à un étage, plutôt petite, crépie à la chaux, de style géorgien, pas belle à voir.

Je rentre l'Austin dans le garage, en marche arrière. Les phares sont braqués sur les rideaux et pénètrent dans le hall de la maison par la porte ouverte.

Je ne me presse pas. Je suppose que Sarek est en train d'annoncer mon arrivée à sa femme. Elle a peut-être besoin d'un petit moment pour avaler cette pilule. Mes yeux commencent à se faire à l'obscurité. Je distingue les silhouettes d'une grange et des bâtiments annexes de la ferme, en face de la maison, qui forment un L. Le garage, à gauche en entrant, est assez loin de la maison. Je ramasse

ma valise, balance mon sac sur une épaule et gagne la porte d'entrée.

J'aperçois un hall carré meublé d'une petite table, d'un fauteuil Windsor, d'une rangée de patères et d'un tapis en fibre de coco. J'hésite à franchir le seuil. Sarek sort d'une pièce voisine. Il arbore un petit sourire contraint et ses yeux luisent d'une colère rentrée.

— Venez voir votre chambre en haut.

— Très bien.

Je le suis jusqu'au premier sur une carquette également en fibre de coco et le long d'un corridor. Je compte quatre portes avant qu'il s'arrête devant une cinquième au fond du couloir, en face de l'escalier.

— Vous ne serez pas mal, dit-il.

C'est une petite chambre, avec un lit de fer, une commode en sapin, une chaise cannée et l'inévitable tapis de fibre de coco.

— Vous avez un faible pour la vie spartiate, monsieur Sarek.

Il me lance un coup d'œil torve.

— Ça ne vous plaît pas?

— Je m'en contenterai en attendant mieux.

— Je tiens à ce que vous soyez confortable ici, que vous vous sentiez comme chez vous.

— Très gentil de votre part.

Il se tortille et se passe un index sur l'aile du nez.

— Elle ne veut pas vous laisser l'autre chambre.

— Elle est tellement mieux?

— C'est la chambre d'amis.

— Et celle-ci, c'est le fourre-tout.

— Mais... c'est la chambre de bonne.

— N'en parlons plus, monsieur Sarek. Au fond, je m'en bats l'œil et je ne voudrais pas faire d'histoires.

Sa bouille sinistre de perroquet s'éclaire.

— Elle s'habitue à vous. Vous savez comme sont les femmes. J'aurais dû la prévenir. Quand elle vous connaîtra mieux, elle vous appréciera. Donnez-lui quelques jours, Mitchell.

Je pense à la chambre à coucher tiède et confortable dans laquelle je dormais la nuit dernière, avec ses éclairages tamisés, son chauffage électrique et ses tapis moelleux.

— Espérons que ça ne lui prendra pas trop longtemps.

Je fais un petit sourire pour rendre ma réflexion inoffensive, mais je vois que ça ne lui plaît qu'à moitié.

— Je lui parlerai. Ne vous en faites pas.

Je tâte le lit. Il est aussi moelleux et confortable qu'un bat-flanc d'asile de nuit.

— Où se lave-t-on?

— Je vais vous montrer.

Nous ressortons dans le couloir.

— Voilà la chambre de Mme Sarek. La mienne est juste en face. La pièce contiguë à la chambre de Mme Sarek est la chambre d'amis. La salle de bains est la dernière porte au fond du couloir.

— J'aimerais bien faire un brin de toilette.

— Le dîner sera prêt dans dix minutes.

— Je mange dans la cuisine?

Il n'a pas l'air d'apprécier. C'est d'ailleurs bien ce que j'escomptais.

— Vous prenez vos repas avec nous.

— Il vaudrait mieux d'abord demander l'avis de Mme Sarek.

— Je n'aime pas ce genre de réflexion.

— Je ne voudrais pas être importun, c'est tout.

Il me dévisage d'un air soucieux et s'éloigne le long du couloir.

J'attends qu'il soit hors de vue, reviens jusqu'à la chambre d'amis, y entre, allume et jette un coup d'œil pour voir ce que j'ai manqué.

Il n'y a pas de quoi se les mordre, mais c'est sans comparaison avec la chambre qu'on m'a affectée. Le lit a l'air confortable, au moins. Il y a un lavabo avec l'eau courante et le mobilier est tolérable à condition de ne pas être trop difficile. Je me fais un pari. Demain soir, je dormirai dans la chambre d'amis.

CHAPITRE IV

Quand j'entre dans la salle à manger et que j'aperçois la longue table de banquet, je sais avec certitude que le fric doit couler à flots dans le ménage. Il suffit de voir le luxueux étalage de victuailles et d'argenterie scintillante pour être fixé. Sarek appartient à une race qui se fout peut-être de son confort et de sa garde-robe, mais, sauf raison majeure, il est plein d'attentions pour sa panse bien-aimée. La table croule sous le poids de la boustifaille. Sarek s'arrête de découper un poulet de la grosseur d'une dinde.

— Asseyez-vous. Vous aimez le poulet?

— J'aime tout. D'ailleurs ça m'a l'air très tentant.

— Ma femme est un cordon bleu.

— Je n'en doute pas.

J'abandonne la contemplation du poulet et jette un coup d'œil circulaire.

La pièce est longue, étroite et chichement meublée. Un échafaudage de bûches flambe dans la grande cheminée, encadrée par deux vieux fauteuils râpés. Par terre, comme ailleurs, s'étale la fibre de coco.

— Asseyez-vous donc.

— N'importe où?

Il tend son couteau à découper. La table est mise pour trois. A égale distance de ses deux bouts, ma place a été visiblement installée sans ménagement : couteau, fourchette, cuiller et serviette ont été flanqués en vrac comme pour bien me montrer que je suis de trop.

— Ici? dis-je.

— C'est ça.

Il voit que je regarde la pagaille organisée à ma place.

— Ma femme a été un peu bousculée.

— C'est sans gravité.

Je m'installe. Il me tend une assiette. Il prétendait que je devais me sentir comme chez moi. A voir la platée qu'il m'a servie, il devait penser ce qu'il disait. Il y a de quoi rassasier deux colosses à demi morts de faim.

— Ça me paraît fameux.

Il rayonne. La boustifaille est une chose sacrée pour lui. C'est visible.

— Tué entre cinquante. J'obtiens les poussins à bas prix. Trois shillings la douzaine, un prix d'avant-guerre. Ma femme les couve avec des bouillottes d'eau chaude.

— Si je comprends bien, vous en avez beaucoup comme ça?

— Une cinquantaine. Et des oies aussi. Vous aimez les oies?

— Et comment!

Il est enchanté.

— Rien de tel que les oies. Qu'est-ce que vous

diriez d'une oie pour le dîner de samedi? On mange bien ici.

— Je n'ai pas bouffé comme ça depuis des années.

La porte s'ouvre à ce moment-là. Elle entre.

Je n'oublierai pas cet instant. J'en ai connu de toutes sortes : des bons, des mauvais, d'excitants, de marrants, d'heureux. Mais celui-là est unique. C'est le *grand* moment, qui annule tous les précédents, les rend fades, incolores, inexistants.

Un coup d'œil me suffit. Un rapide coup d'œil. Mes intérieurs deviennent durs comme de la pierre. Le sang me submerge la tête et la poitrine. C'est à ce point-là. J'ai l'impression d'avoir été mis K. O., de m'être envoyé un court-circuit de deux cents volts dans les pattes. L'instant d'avant, je me préparais à savourer un dîner au poulet sans la moindre idée folâtre en tête et maintenant que je l'ai vue, je me sens comme une bête en rut. Sa ligne et ses yeux mis à part, elle n'a pourtant rien d'extraordinaire. Elle est petite, compacte, avec des cheveux fauves. Jamais je n'ai vu de cheveux pareils. La couleur du cuivre, exactement, épais, souples, soyeux. Elle a de grands yeux verts cernés, un petit visage étroit et le teint mat. Une bouche pleine et voluptueuse. Elle arbore un pantalon noir poussiéreux et un pull-over émeraude pelucheux.

Neuf hommes sur dix la croiseraient sans se retourner, mais il faut que je sois le dixième.

Elle a un je ne sais quoi qui a touché la corde sensible et a mis le feu aux poudres. Je ne peux pas mieux dire. C'est inexplicable. Un seul regard et je suis mordu. Je le sais, mais je m'en fous. Je sais qu'elle est dangereuse. Je m'en fous également.

Et quand je la vois gagner le bout de la table, les ondulations de ses hanches et le balancement de ses seins me dessèchent la gorge; j'en suis malade.

Et tout d'un coup, ce poulet devient un des spectacles les plus écœurants que j'aie dû subir.

— Vous jouez aux échecs, Mitchell?

Le dîner est enfin terminé. Elle est partie faire la vaisselle dans la cuisine. Elle n'a pas dit un mot de tout le repas. Quand Sarek m'a présenté, elle m'a toisé d'un œil froid et ensuite ne s'est pas tournée une seule fois de mon côté. Sarek, trop intéressé par ce qu'il mangeait, n'a pas dû remarquer son comportement bizarre ni le mien du même coup. Il n'a pas eu l'air de s'attendre à ce que nous engagions la conversation. Il prend la boustifaille trop au sérieux, et, pour sa taille, c'est étonnant ce qu'il peut engouffrer. Il n'a même pas vu que j'avais à peine touché à mon assiette. J'avais l'estomac noué. J'aurais voulu un double whisky plus que toute autre chose au monde. Plus que tout sauf elle. Dès que Sarek a eu fini de se caler les joues, elle s'est levée et a commencé à débarrasser la table. C'est alors que Sarek m'a demandé si je jouais aux échecs.

— Ça m'arrive de temps en temps.

— J'aime les échecs. Quand je suis au Caire, je joue tous les soirs avec mon père. J'ai essayé d'apprendre à Rita, mais il n'y a rien à faire. Elle n'a pas la tête à ça. Elle est vive et intelligente mais elle ne mord pas aux échecs. Il faut un cerveau un peu spécial...

Voilà donc son nom... Rita.

— On ne peut pas réussir en tout.

Il me regarde d'un air engageant.

— Nous faisons une partie, oui? Pas sérieusement, vous comprenez. Je n'ai pas joué depuis des mois.

— Entendu.

Il sourit de toutes ses dents en se frottant les mains.

— Il n'y a pas grand-chose à faire le soir à la campagne. Les échecs sont une des meilleures distractions existantes.

Si Rita était ma femme, je ne dirais pas qu'on ne sait pas comment passer ses soirées. Je ne la laisserais même pas deux secondes seule dans la cuisine.

Il installe une table à jouer devant le feu.

— Mme Sarek ne va pas venir s'asseoir là?

— Ne vous inquiétez pas. Vous connaissez les femmes. Elle s'occupe dans la cuisine et se couche de bonne heure. Elle lit au lit : des âneries. Toutes les femmes lisent des âneries. (Il émet un bref gloussement et s'approche d'un buffet.) Elle lit des feuilletons, des histoires d'amour. Elle est très romanesque.

« Mais pas avec toi, je me dis. Je veux bien le parier. »

Il sort un échiquier d'ivoire et d'ébène et des pièces d'ivoire sculpté. Je n'ai jamais vu un jeu d'échecs aussi somptueux. Je lui fais part de mon admiration.

— C'est une rareté! (Il me tend une reine.) Sculpture du XIV^e siècle, par Pisano. Mon père les a trouvés en Italie et me les a donnés. Il veut que je

les transmette à mon fils. Il y tient énormément. Mais je n'y peux rien, je n'ai pas de fils.

Il commence à installer les pièces sur l'échiquier, les sourcils froncés par l'attention.

— Pas encore, reprend-il. Un peu plus tard. L'an prochain. C'est ce qu'elle dit. Mais à quoi bon avoir un fils si je suis trop vieux pour en profiter?

Je m'approche de la fenêtre, écarte le rideau, et regarde la nuit. Le sang m'est brusquement monté au visage et j'ai peur qu'il ne s'en aperçoive. A l'entendre, j'éprouve une sensation qui m'était inconnue — une espèce de rage qui me suffoque presque.

— Allons-y. Venez et asseyez-vous.

J'entends la porte s'ouvrir et je me retourne. Elle s'arrête au milieu de la pièce et regarde Sarek, le menton impérieusement pointé en avant. Elle est agressive de la tête aux pieds, comme en proie à une fureur trop longtemps contenue.

— Il n'y a plus de charbon. Faut-il que je le coltine moi-même avec deux hommes dans la maison?

La colère durcit sa voix rauque. Sarek la regarde en fronçant ses sourcils.

— Je te prie de ne pas me déranger, ma chère amie. Je joue aux échecs.

— J'y vais, dis-je en m'approchant.

Sarek ouvre la bouche, mais je n'y fais pas attention.

— Montrez-moi où est ce charbon et je le transporterai.

Elle ne me regarde pas, mais tourne les talons et quitte la pièce. Je la suis.

— Mitchell!...

Je continue sans me retourner.

Il pourrait me braquer un revolver dessus que je ne m'arrêtera pas.

J'entre derrière elle dans la cuisine. Une espèce d'écurie glaciale. La vaisselle lavée s'empile sur la table. Un torchon sale traîne par terre près de l'évier.

Elle me montre du doigt deux seaux vides. Je les ramasse.

— Il vaut mieux que je vous accompagne. Il fait très noir dehors.

— Dites-moi où c'est. Je trouverai bien.

J'ai l'impression de vivre un rêve. Les mots ne signifient plus rien. Je n'ai qu'une envie, l'empoigner à bras-le-corps.

— Je vais vous montrer.

Elle ouvre la porte de derrière et sort dans la nuit. Je la suis en me guidant sur le bruit de ses pas, en retenant mon souffle, les tempes battantes.

Elle ouvre une porte, une lampe s'allume.

— Vous saurez revenir tout seul, je suppose?

Je pose les seaux à terre.

— Oui.

Au moment où elle se détourne, je lui attrape le poignet. Elle ne semble pas surprise, mais elle fixe sur moi son regard minéral, se dégage d'une secousse et s'en va d'un pas égal comme si rien ne s'était passé.

Je serre le poing en essayant de garder entre mes doigts la sensation de la chair que j'éprouve encore. Je contemple la nuit noire en écoutant ses pas, ahuri par la soudaineté de l'incident. Je me

sens incapable de l'expliquer. Je hais Sarek. Je me hais moi-même.

Je reste immobile un moment, puis je me secoue et remplis les seaux de charbon. J'éteins, ramasse les seaux et reviens à tâtons vers la maison.

La porte de derrière est restée ouverte et projette un rectangle lumineux dans la cour obscure.

Elle n'est plus dans la cuisine.

Je pose les seaux près du fourneau, me lave les mains à l'évier et me dirige vers la porte. J'aperçois sur le buffet une bouteille de whisky. Je la prends, fais sauter le bouchon et m'envoie une bonne lampée. Je bois jusqu'à ce que la gnôle me brûle la gorge. Je renforce le bouchon d'un coup de poing et repose la bouteille où je l'ai prise.

Échec et mat.

Je repousse ma chaise et esquisse un vague sourire.

— Je l'ai cherché, dis-je. Enfin, merci pour cette partie. Je regrette d'avoir été aussi minable.

Il remet les pièces en place.

— C'est très bien. Vous jouez très correctement. J'ai été très étonné de vous voir amorcer une attaque à la Sternitz. Ah! voilà un grand joueur d'échecs. Mais, c'est une tactique difficile. Et puis... tout d'un coup... pfff! vous vous perdez dans les nuages. Vous jouez comme un automate. Ça ne vaut rien aux échecs. A quoi pensiez-vous donc, hein?

Quelle tête ferait-il si je le lui disais?

— Je n'avais pas envie de jouer, c'est tout. Je ne joue pas mal quand je suis en forme, mais ce soir, je ne vau rien.

— Non, pas grand-chose.

Je jette un coup d'œil furtif à la pendule sur la cheminée. Il est neuf heures vingt.

— Ah! je crois que je vais aller faire un petit tour dehors.

— Un petit tour? Pourquoi voulez-vous vous promener?

— Je suis votre garde du corps, non? Je vais faire une ronde avant de me mettre au pieu.

Il écarquille ses petits yeux porcins.

— Vous pensez qu'il y a du danger... ici?

— Je ne sais pas. (J'allume une cigarette et jette l'allumette dans la cheminée.) Je ne suis même pas sûr que vous courriez un danger quelconque, mais du moment que vous le croyez et que vous me payez, je ne veux pas prendre de risques.

Cette sortie a l'air de lui plaire.

— Alors, allez jeter un coup d'œil. Il y a une torche électrique dans la cuisine. Peut-être pourrions-nous refaire une partie à votre retour, hein?

— Je crois que j'irai directement au lit. Je ne me sens vraiment pas en forme pour les échecs.

— Très bien. Allez vous coucher. Vous lisez au lit?

— Non. Je ne lis pour ainsi dire jamais.

— Mme Sarek lit tout le temps. Des âneries... (Il regarde le feu.) Des romans d'amour. Vous lisez des romans d'amour peut-être?

— Je n'en ai pas besoin. Quand j'ai envie d'une femme, je me l'envoie.

Ça m'a échappé. Il relève vivement la tête, les sourcils froncés, le visage assombri.

— Vous avez dit?

— Oh! rien.

Un vent froid souffle quand je ressors dans la nuit sans lune. Un brouillard humide me colle à la figure. Je promène le faisceau de ma torche sur l'allée de brique pilée qui mène de la maison aux communs. Je ne suis pas fâché d'être à l'air libre. Dix minutes de plus dans cette baraque et j'allais devenir cinglé. Je suis l'allée jusqu'au bout, traverse une pelouse élastique et spongieuse et, arrivé au mur de la grange, me retourne vers la maison.

Une fenêtre est éclairée au premier étage. Je vois le reflet de la lampe sur le plafond, rien d'autre. Les rideaux ne sont pas tirés. Je suis certain qu'elle est là. Je vois également la pièce que je viens de quitter. Sarek est assis près du feu, immobile, la tête dans les mains. Je le surveille un moment. Il ne bouge pas. Je tourne ma lampe vers le mur de la grange, suis le mur jusqu'à la porte, la pousse et entre.

Au fond de la grange se dresse une échelle de bois qui mène au fenil.

Je traverse le sol en terre battue, écarte quelques bottes de paille, enjambe un sac de sciure et escalade les barreaux. Une porte-fenêtre par où l'on peut hisser directement le foin de l'extérieur s'ouvre sur le vide. J'examine les gonds. Ils sont rongés de rouille. La porte n'a pas dû servir depuis des années.

Je pèse contre le panneau et le sens bouger. Je donne une nouvelle poussée. Elle s'entrouvre d'une dizaine de centimètres. Il ne m'en faut pas plus. Je suis maintenant au niveau de sa chambre. C'est une vaste pièce avec un grand lit contre le mur, face à la porte. Je distingue une vieille penderie avec un miroir en pied, des tiroirs et des étagères. Près de la fenêtre se trouve une coiffeuse.

Elle est assise devant et se brosse les cheveux, drapée dans une robe de chambre de soie verte. Une cigarette pend à sa lèvre pleine.

Je pose un genou sur le plancher poussiéreux et me mets à la surveiller. Tous ses mouvements, sa poitrine qui se soulève et s'abaisse au rythme de sa respiration, la spirale de fumée de sa cigarette, les reflets de ses cheveux cuivrés, le triangle de chair blanche dans l'échancrure de sa robe de chambre me fascinent comme un serpent fascine un lapin.

Elle se brosse les cheveux pendant cinq bonnes minutes. Peut-être moins, peut-être plus. Je perds la notion du temps. Je pourrais rester là à la regarder toute la nuit et le jour suivant. Puis elle pose sa brosse, pivote sur son tabouret et me tourne le dos. Sarek vient d'entrer. Je jette un coup d'œil vers la pièce du bas. Elle est toujours éclairée. Il a dû simplement monter lui dire bonsoir. Planté devant la porte, il parle. Il fronce les sourcils et de temps à autre ses mains esquissent un geste de colère. Je suppose qu'il parle de moi.

Elle reste assise sans bouger et le laisse parler. Je donnerais beaucoup pour entendre ce qu'il raconte.

Tout à coup, il a l'air de se calmer et prend un air mielleux. Il s'approche d'elle et pose sa main brune sur son épaule. Je transpire rien qu'à le voir la toucher. Je me penche en avant, cramponné au montant de la porte. Je ne veux pas en perdre une miette. Elle dégage son épaule et se lève. Il continue à parler avec un sourire implorant. Mais apparemment elle ne marche pas. Elle se refuse à discuter avec lui. Elle ne dit rien. J'imagine ses durs yeux

verts fixés sur lui avec mépris. Quand il s'approche de trop près, elle s'écarte.

Brusquement, il y renonce, les sourcils froncés de nouveau et il ressort, aussi vite qu'il est entré, en laissant la porte ouverte. Elle reste immobile un moment à regarder la porte. Puis elle écrase sa cigarette, va fermer la porte et tourne la clef. Elle s'approche de la fenêtre et jette un coup d'œil au-dehors. Je m'enfonce dans l'ombre sans la lâcher des yeux. Je la soupçonne soudain de savoir que je suis là, dans le fenil, à la surveiller. Et quand elle tire le store d'un mouvement sec, brutal, ce soupçon devient une certitude.

CHAPITRE V

Les trois journées suivantes ne changent rien à la routine. Tous les matins à huit heures, je conduis Sarek à Wardour Street. Tous les soirs, à six heures, je le ramène aux « Quatre Vents ». Pendant la journée, j'attends dans le bureau voisin du sien ou je le conduis dans l'East End où il a ses affaires.

Le soir, je joue aux échecs avec lui, fais ma ronde dans les environs, ferme la maison et vais me mettre au lit. Je couche toujours dans la chambre de bonne. Je n'ai fait aucune tentative pour en sortir. Je sais qu'elle ne veut pas de moi dans la maison et qu'il serait dangereux de se plaindre à propos de la chambre. Elle pourrait prétexter mes revendications pour se débarrasser de moi. Elle a suffisamment d'influence sur Sarek pour le forcer à me vider si elle a une bonne raison de le faire, et elle paraît guetter l'occasion propice comme un chat guette une souris.

Depuis ce premier soir où je l'ai touchée, je me maintiens à distance respectueuse d'elle. Elle fait tout ce qu'elle peut pour me provoquer. J'apporte le charbon, fends le bois, nourris les volailles, les

enferme le soir, allume le feu et lave les carreaux. J'exécute toutes ces corvées parce qu'elle me l'a demandé. Je sais qu'elle fera une scène à Sarek si je refuse.

Si elle me disait de pomper la fosse à purin, je crois que je n'hésiterais pas. Je ferais n'importe quoi pour rester dans cette maison et ne pas la perdre, au moins de vue. Tôt ou tard, je l'aurai. J'en suis sûr. Personne ne peut désirer quelque chose autant que je la désire sans finir par arriver à ses fins. Il suffit d'attendre le bon moment et ensuite de foncer. Sarek n'en revient pas. Quand il m'a trouvé en train de laver les carreaux à sept heures du matin, il m'a regardé comme si j'étais devenu fou.

— C'est elle qui vous a dit de faire ça ?

— Elle a déclaré qu'ils avaient besoin d'être nettoyés. C'est un fait. Ça me rasait de rester au lit, alors je me suis dit autant le faire moi-même.

Il a gratté son crâne chauve et m'a dit d'un air gêné :

— Ne vous croyez pas obligé de faire ça, Mitchell. Je vous ai pris comme garde du corps, pas comme domestique.

Mais je ne veux pas me laisser prendre en faute. Il suffit qu'elle vienne lui raconter que j'ai été grossier et je me retrouve dehors.

Un type qui tient autant que Sarek à avoir un fils ne peut pas se payer le luxe de contrer sa femme sérieusement. Et là-dessus, pas d'erreur. Il désire l'héritier tout autant que je désire sa femme. La seule différence entre nous, c'est qu'il parle de ce futur Sarek junior chaque fois qu'il n'est pas en train de discuter affaires ou de jouer aux

échecs, tandis que je dois la boucler soigneusement.

Nos désirs à l'un et à l'autre convergent vers elle et, selon toutes les apparences, elle se fout de lui tout autant que de moi.

Tous les soirs, quand je fais ma ronde, sous prétexte de surveiller les maraudeurs éventuels, je monte dans le fenil et je regarde sa fenêtre. Mais je suis refait, maintenant le store est toujours fermé. Son ombre qui passe et repasse derrière suffit pourtant à m'assécher le palais et à me faire bouillir le sang. Et je ne peux pas m'empêcher de monter là-haut, alors que je sais pertinemment que je ne verrai que son ombre.

Pendant ces trois jours, j'ai fait peu à peu la connaissance de Sarek. Ce n'est pas un mauvais bougre, une fois qu'on connaît ses lubies, et il est loin d'être bête. Trois choses le hantent en permanence : l'héritier, le fric et les échecs, dans l'ordre. Je n'ai pas eu l'occasion de découvrir en quoi consistaient exactement ses affaires. Il me laisse toujours dehors dans la voiture, mais je crois que j'ai à peu près pigé. Il passe son temps dans des petites boutiques et des officines de l'East End d'où il ressort avec un paquet ou bien deux valises qu'il fourre sur le siège arrière et va déposer dans d'autres boutiques et d'autres officines du même quartier. Marché noir ou recel. Il sait où trouver la camelote et où la placer. Je crève d'envie de savoir s'il y a beaucoup de pognon dans le circuit mais, comme pour Rita, c'est une affaire de patience. Tôt ou tard, j'aurai sa confiance et alors il dépendra de moi d'en tirer profit. En attendant, j'enregistre dans ma mémoire les adresses, les noms et les figures. Je me pousse en avant tant

que je peux, me mêle aux conversations qu'il entame sur le trottoir avec ses petits copains, les habitue à mon personnage pour pouvoir, le moment venu, être déjà à moitié accepté. Et puis, il y a Emmie. Quand j'y repense, je me rends compte que j'ai joué la mauvaise carte avec Emmie. J'ai réalisé qu'elle était folle de Sarek et se jetterait au feu pour lui. Les lettres de menaces la tracassent autant que lui et c'est elle qui l'a engagé à prendre un garde du corps. Ce serait du tout cuit si je n'étais pas aussi gourde et si j'avais pris le départ autrement. Si j'avais été poli avec elle dès le premier jour et si je l'avais traitée comme un être humain, elle marcherait avec moi et je pourrais l'avoir à ma main au moment psychologique. Mais au contraire, je l'ai traitée d'après son aspect. Je ne lui ai pas caché que sa seule apparition me donnait des crampes d'estomac et, les rares fois où je lui ai adressé la parole, j'ai ostensiblement regardé ailleurs. Aussi, maintenant, ça n'a pas raté. Elle m'exècre de toutes ses forces : d'une haine féroce, inextinguible, patiente.

Elle attendra autant de temps qu'il faudra pour me rendre la monnaie de ma pièce, et ce genre de haine est bien le plus dangereux qu'on puisse susciter.

Mais je crâne tellement, je suis si sûr de moi que je m'en bats l'œil; je n'ai que deux idées en tête : Rita et le fric de Sarek.

Si je suis en froid avec Emmie, ça marche comme sur des roulettes avec Sarek. Maintenant j'ai réussi à réfréner ma passion pour Rita. J'arrive à rester assis dans la même pièce qu'elle sans avoir envie de marcher les pieds au plafond, et en me concentrant sur les échecs. J'ai appris à jouer avec un

Russe qui a joué un jour trois parties simultanées contre Alekine et en a gagné une. Je l'ai rencontré dans un camp de prisonniers en Allemagne et pendant dix-huit mois nous avons passé cinq heures par jour à jouer aux échecs.

Sarek n'est pas non plus une lavette et nos parties nocturnes se transforment peu à peu en tournois. Quand elle monte se coucher tôt, je gagne. Mais tant qu'elle est dans la pièce, elle me dérange la cervelle et je me fais lessiver. Mais il admet qu'il n'a pas encore rencontré de joueur de ma classe et ces parties interminables ont affermi sa sympathie pour moi plus que toute autre chose. Autre sujet de satisfaction : il attendait une nouvelle lettre anonyme — il en a reçu tous les jeudis depuis le début du mois — mais ce jeudi-ci, rien. Et il est le plus heureux des hommes, car ces poulets l'effrayaient beaucoup plus qu'il ne voulait l'admettre.

— Ils vous ont bien regardé, Mitchell, vous leur avez fichu la frousse.

Du coup, je commence à me tracasser. S'il ne reçoit plus de lettres de menaces, il va se dire qu'il me paie dix livres par semaine pour des prunes. Nos longues soirées d'échecs ne valent tout de même pas ce tarif. Il m'aime peut-être bien, mais pas au point de me faire un cadeau de ce genre.

Là-dessus, le quatrième jour, vendredi, l'occasion que j'ai attendue se présente enfin.

Je conduis Sarek à Shoreditch où il prend livraison d'un paquet et nous revenons vers West-End quand il m'annonce brusquement :

— Demain je pars pour Paris. J'y resterai peut-être une semaine, peut-être deux. Je n'aurai pas besoin de vous.

Je suppose qu'il va me congédier. Je ne le vois pas me gratifiant de vingt livres pour une quinzaine qu'il passera à Paris.

— Qu'est-ce que je fais?

— Rien de particulier, sinon garder la maison. Mais ça ne vous dit peut-être rien?

A l'idée qu'il est assez idiot pour me laisser seul avec elle dans la maison, le sang se met à me tambouriner aux tempes.

— Et Mme Sarek? Elle ne peut pas la garder elle-même?

— Elle m'accompagne.

J'aurais dû me douter qu'il n'était pas si bête.

— Vous voulez donc que je reste dans le coin à nourrir la basse-cour et à tenir les voleurs à distance?

— Exactement. Ma femme n'est pas partie depuis deux ans. Pendant tout ce temps-là, son élevage lui a interdit le moindre déplacement. Vous vous rendez compte? Je lui ai promis de l'emmener à Paris à mon prochain voyage. Pourvu que vous soigniez les volailles, vous êtes libre. Peut-être pourrez-vous entretenir la maison, oui? Je vous laisse la voiture. Vous pourrez vous en servir, mais soyez rentré avant la nuit. Que les renards ne viennent pas voler mes poulets. Vous me suivez bien?

— Parfaitement. Mais... je ne peux vraiment rien faire d'autre? M'occuper de vos affaires, par exemple? Non?

Il me jette un regard en dessous et secoue la tête.

— Soignez mes poulets. Mes affaires sont strictement personnelles. Vous ne pouvez rien pour moi. Emmie s'en chargera.

— Je voulais seulement vous offrir mes services.

— Je n'en doute pas.

Je n'ai pas grand-chose à faire cet après-midi. Je m'assieds dans le bureau, grille des cigarettes et épiluche l'*Evening Standard* jusqu'à ce que je sache les titres par cœur.

Sarek et Emmie se sont enfermés dans l'autre pièce et n'en sortiront qu'à l'heure de fermeture des bureaux. Une ou deux fois, j'ai collé mon oreille au panneau, mais je ne réussis à distinguer qu'un murmure confus de voix.

Ils sortent du bureau vers six heures et demie. Il est engoncé dans son ignoble pelure et fume un cigare. Elle ressemble au chat qui a avalé un canari et me gratifie d'une grimace triomphante qui me donne des idées de meurtre.

— Et voilà. Allons-y.

Je me lève.

— Si je peux faire quoi que ce soit pendant la journée, Miss Pearl me préviendra, je suppose.

Ils échangent un coup d'œil pendant que je prends un air de circonstance.

Elle fait un hochement de tête.

— Ne vous inquiétez pas. Emmie s'en tirera.

Je redescends l'escalier sur ses talons jusqu'à la voiture. J'ai travaillé dessus depuis mon arrivée. Il y avait un tas de rafistolages à faire. Le carter fuyait et l'huile filait dans la magnéto, d'une part;

de l'autre, il y avait un piston bloqué. Les bougies n'avaient pas été touchées depuis la sortie de l'usine et le moulin était aussi nerveux qu'une crème renversée. J'ai réparé le piston, vérifié le carter, racheté un jeu de bougies et gratté les pôles de la magnéto. Je pourrais facilement pousser jusqu'à cent maintenant, mais je ne vais pas le crier sur les toits. Je continue à ne pas dépasser un honnête soixante-quinze et il me prend pour un sorcier.

En passant le pont de Watford, je déclare :

— Une femme est capable de tout faire jusqu'au moment où survient le coup dur. Alors, l'homme est indispensable.

— Où voulez-vous en venir?

— Je n'aurais peut-être pas dû dire ça. J'ai pensé tout haut, mais si vous me le demandez... Vous avez une affaire à surveiller. Je ne sais pas de quoi il s'agit; mais j'ai dans l'idée que vous savez la faire marcher. Bon. Vous devez partir pour Paris et vous laissez donc votre affaire en plan jusqu'à votre retour. Je pensais qu'un homme de votre expérience préférerait confier ses intérêts à un type à la hauteur plutôt qu'à une femme. Je suis peut-être vieux jeu mais, pour moi, la place de la femme est à la maison.

Il étouffe un petit rire du bout des doigts.

— Vous n'aimez pas Emmie, hein? Je sais. Je vous ai observé. Je vais vous dire une bonne chose. Elle est très forte, ne vous y trompez pas. Je la connais depuis dix ans. Je ne connais pas un homme qui la vaille. Je ne m'en tire pas trop mal, mais Emmie me vaut dix fois. C'est la pure vérité. Vous avez le coup d'œil — moi le cerveau. Le sien en vaut trois

comme le mien et dix comme le vôtre. Ne m'en veuillez pas pour ça.

Moi qui étais assez bouché pour m'imaginer que je l'appellerais un jour papa!

— C'est votre affaire, après tout, monsieur Sarek.

— Absolument.

Le lendemain matin, je les conduis à l'aérodrome pour l'avion de dix heures. Il arbore son atroce manteau et tient une serviette de cuir serrée contre sa poitrine comme s'il craignait de se la faire voler. Elle porte un tailleur de tweed et un manteau de fourrure sur le bras.

C'est la première fois que je la vois sans son pull-over et son pantalon et pendant un instant, je ne la reconnais pas. Je regarde ses jambes. Les jambes de Marlène Dietrich. Longues, fines, merveilleuses : c'est un vrai crime de les cacher dans un pantalon.

Elle m'a donné des instructions détaillées sur le régime des poulets. Elle s'adressait à moi comme si elle avait parlé à un mannequin de cire, sans me regarder, les yeux glacés, le visage mort. Je crevais d'envie de l'empoigner, de la ressusciter et elle n'en ignorait rien.

Je gare la voiture dans le parc de stationnement et nous descendons. Je vais prendre les valises. Pendant que je sors les bagages du coffre arrière, Sarek entre dans le hall d'entrée.

— Vous avez tout juste le temps.

Elle allume une cigarette et me jette un coup d'œil en coin.

— Ça vous regarde?

— Non. C'était seulement pour bavarder.

— Pendant notre absence, n'amenez pas de femme chez moi.

Un flot de sang me monte à la figure. Elle a mis le doigt sur l'idée qui me travaille depuis que je sais que je vais avoir la maison pour moi tout seul.

— Où avez-vous été prendre ça?

Ses yeux verts ne me lâchent pas.

— Je connais les types de votre espèce. C'est tout. Pendant que j'y suis, vous pouvez chercher un autre travail. Je n'ai aucune envie de vous revoir à mon retour.

Je n'ai aucune riposte prête à cette attaque directe. Je me contente de la regarder avec un sourire figé. Sarek revient avec une grande blonde en uniforme d'hôtesse de l'air.

— Tout est prêt. Miss Robinson a tout arrangé. Miss Robinson, ma femme.

Sarek se frotte les mains, la bouche fendue d'une oreille à l'autre. Il a l'air d'un clown malfaisant.

— Rita, je connais Miss Robinson depuis près de deux ans. Chaque fois que je prends l'avion, elle est là pour s'occuper de tous les détails. C'est une jeune femme charmante.

Rita gratifie Miss Robinson d'un sourire constipé et, d'une voix sèche, se déclare enchantée de faire sa connaissance.

— Vous devriez aller occuper vos places, dit Miss Robinson. (Elle a l'air un peu gêné.) Il ne reste que cinq minutes. J'ai mis des magazines et des journaux sur vos sièges. Miss Joyce s'occupera de vous pendant le voyage. Je lui ai dit un mot.

— Tu vois, elle n'oublie rien. Parfait, allons-y. Mitchell, vous avez bien amené les valises?

— Oui.

J'ai fini par récupérer. Elle m'a collé un coup bas qui m'a secoué, mais elle ne remettra pas ça si facilement. Elle part en avant avec Sarek, je suis le mouvement avec Miss Robinson.

Les gens ouvrent des yeux comme des portes cochères. Sous l'anémique soleil d'automne, le manteau est pire que jamais. Rita va s'installer directement. Sarek s'agite jusqu'à ce que les bagages soient montés à bord et serre la main de Miss Robinson. J'ai la vue assez bonne pour apercevoir un billet de cinq livres glisser d'une paume dans l'autre.

— Très bien. Amusez-vous bien, Mitchell. Je vous prévientrai de mon retour. Attention aux renards.

On enlève la passerelle et la porte claque. Miss Robinson et moi, côte à côte, regardons l'appareil décoller.

Quand je le vois s'élever au-dessus des hangars, je me tourne vers elle. Elle a le teint frais et des lunettes sans monture. Pas mal, si on a un faible pour le genre cicerone.

Il suffit de la regarder pour savoir qu'elle a autant d'expérience des hommes qu'une enfant de Marie. Mais avec ses vingt ans à tout casser, elle a beau être pure et sans tache, elle est nettement à la page pour escamoter une grosse coupure.

— Un sacré petit bonhomme! dis-je, avec un vaste sourire du genre boy-scout.

— Oh! oui. C'est un homme remarquable.

— Par exemple, ce manteau...

Elle éclata de rire; un rire frais, clair, sans arrière-pensée.

— Je ne le reconnaîtrais pas s'il en changeait. Au début, je le trouvais affreux, mais maintenant... je trouve que ça ne lui va pas si mal.

— Il vous a couverte de roses devant sa femme.

— Oh! il est très gentil. J'aime bien m'occuper de lui. Il voyage beaucoup sur la ligne.

Pour me faire arroser de billets de cinq livres, moi aussi je me mettrais en quatre.

Je l'examine de nouveau en me demandant si elle est capable de me faire passer une soirée potable. Après tout, non. Pourquoi faire des frais quand j'ai Netta sous la main?

— Ah? je crois que je vais rentrer. Il faut que j'aïlle m'occuper de ses poules.

— Vraiment?

— Mais oui. D'habitude, c'est le rôle de sa femme. Elle a dû penser qu'elle ferait bien d'aller voir s'il n'en a pas d'autres à Paris.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Elle s'éloigne vers le hall des voyageurs, le dos rigide d'indignation.

Il a vraiment réussi à se l'annexer.

Je repars vers la voiture.

CHAPITRE VI

J'avais projeté d'aller prendre Netta à Londres après leur départ et de la ramener à la ferme pour me tenir compagnie, mais je me ravise. Le fait qu'elle ait si bien deviné mon plan suffit à le flanquer par terre.

— *Je connais les gens de votre espèce.*

Je reviens donc jusqu'aux « Quatre Vents », dans un état de fureur noire. Je suis sûr qu'il existe dans la maison un indice qui me renseignera sur elle et je suis bien décidé à le trouver, Ils sont installés là-bas depuis trois ans et en trois ans les choses s'accumulent : lettres, débris du passé, documents, de quoi s'occuper les méninges. La maison est à ma disposition pendant une semaine au moins : sept jours pour fouiller, fouiner et dénicher le pot aux roses.

C'est une curieuse sensation de retrouver la maison vide. Après avoir garé la voiture et bouclé le garage, je rentre dans le hall et j'écoute. Il ne reste rien de Sarek dans l'atmosphère de la maison, mais c'est affreux ce qu'elle a pu laisser d'elle. Je ne serais pas étonné de la voir descendre les escaliers ou

d'entendre ses pas au-dessus de ma tête, ou sa voix dure et hargneuse. Je crois même sentir son parfum. Une vague odeur de musc qui la précède toujours dans ses mouvements.

Je parcours les pièces du rez-de-chaussée, monte l'escalier, pénètre dans la salle de bains, la chambre de Sarek, la chambre d'amis, et même la mienne. Je garde sa porte pour la fin. Je tourne la poignée. Elle est fermée à clef. Pendant un instant, je me demande si elle n'est pas derrière. Je frappe même à la porte quelques coups secs, mais je sais bien qu'elle est maintenant presque au-dessus de Paris et je redescends.

En revenant de l'aérodrome, j'ai acheté une bouteille de whisky, une de gin, une de Dubonnet. Je me verse quatre doigts de whisky, allume une cigarette et m'assieds devant le foyer vide dans le salon. Pourquoi a-t-elle fermé sa porte? A-t-elle deviné que je voudrais fouiller sa chambre? Elle n'est pas idiote. Y cache-t-elle quelque chose? J'ai examiné la serrure. Impossible de se servir d'un crochet et d'entrer sans amocher la porte. Reste la fenêtre. Je finis mon verre, sors, et, de la pelouse, examine la maison. Je constate que le châssis de la fenêtre de sa chambre est fermé par un loquet. Ce sera coton, mais je pourrai forcer les vis avec un ciseau à froid, en faisant très attention de ne pas entamer le bois. Bien qu'il n'y ait pas de vis-à-vis et que la maison soit isolée au bout d'une allée courbe, elle reste pourtant à découvert et n'importe qui arrivant par l'allée pourra me voir en train de m'escrimer sur la fenêtre. On ne voit guère passer plus de trois ou quatre personnes par jour : des ouvriers agricoles

qui reviennent de leur ferme et se servent de l'allée comme d'un raccourci pour rentrer au village; ou encore des colporteurs de passage; mais, s'ils me voient en haut d'une échelle en train de forcer une fenêtre, ils risquent de s'arrêter en se demandant ce que je fais là. Ils peuvent même aller jusqu'à prévenir Sarek à son retour.

Le mieux paraît donc d'attendre la nuit, mais ça ne facilitera pas mon travail. Je ne veux pas risquer de laisser des marques sur le châssis avec le ciseau, et je ne peux pas tenir une torche électrique et faire sauter le loquet en même temps. Je rentre dans la maison et me prépare un casse-croûte. J'arpente la salle à manger tout en mastiquant et je me demande comment je vais m'en tirer. Finalement, je décide de faire semblant de laver les carreaux. Si on me repère en haut de l'échelle, j'aurai toujours une excuse valable à fournir.

Je me munis d'un seau d'eau, d'une peau de chamois et d'un ciseau à froid. J'y ajoute une mince planchette qui me servira à protéger le châssis.

Je cale l'échelle contre la gouttière et grimpe jusqu'à la fenêtre. J'accroche le seau à l'un des barreaux, jette un coup d'œil vers l'allée et examine la fenêtre. Le bois a l'air plutôt pourri et le loquet branlant.

En moins d'une minute, j'ai fait sauter les vis. Le loquet se détache et tombe sur le parquet. Je glisse le bout des doigts sous le châssis et pousse. La fenêtre s'ouvre.

Alors, un peu tard, je regarde vers l'allée par-dessus mon épaule. Un homme en imperméable me surveille de la barrière. J'éprouve un tel choc que

je manque de dégringoler. Je réussis tout de même à me détourner après lui avoir jeté un coup d'œil indifférent.

Je glisse le ciseau dans ma poche, sors la peau de chamois du seau et commence à astiquer la vitre.

Je sens un filet de sueur me couler le long de la nuque. Qui peut être ce type? Le pasteur du village probablement. Je ne sais pas s'il la connaît. Si oui, il ira sûrement lui raconter qu'il m'a vu à sa fenêtre et elle fera un tel foin que Sarek me videra à coup sûr.

J'entends un grincement en dessous de moi et je baisse les yeux. Il a ouvert la barrière et s'approche sans me quitter des yeux, avec une expression étonnée sur son visage maigre et sévère. C'est un grand type efflanqué, aux cheveux gris, avec un long nez osseux qui doit fouiner avec délices dans les affaires des autres. J'arrête les opérations, et, une main sur le dernier échelon, le regarde venir. Il arrive au pied de l'échelle et m'examine avec un regard de myope. J'avais raison. C'est le pasteur. J'avais bien repéré son col blanc.

J'attaque le premier.

— Vous voulez voir Mme Sarek? Je crains qu'elle ne soit pas là.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là-haut, jeune homme?

— Je lave la fenêtre.

— Vous venez de l'ouvrir, je vous ai vu.

— C'est juste. Je me préparais à laver l'intérieur. Mme Sarek m'a demandé de faire les carreaux.

— J'ai bien l'impression que vous étiez en train de forcer la fenêtre.

Ça y est. Je suis tombé sur l'espèce d'emmerdeur à qui rien n'échappe.

J'arbore mon meilleur sourire de patronage.

— C'est juste. Le bois est gonflé par la pluie. Je ne voulais pas redescendre et remonter pour l'ouvrir de l'intérieur. Vous m'avez pris pour un voleur, ou quoi?

Il a l'air surpris et gêné et éclate d'un de ces rires sonores et bon enfant dont les pasteurs ont le secret.

— Eh bien... je n'aurais pas dit cela. Mais je vous voyais pour la première fois et, en vous voyant là-haut à la fenêtre...

Je descends de l'échelle et le regarde bien en face en gardant toujours mon sourire d'enfant de chœur.

— Il y a très peu de temps que je suis là. Je suis le chauffeur de M. Sarek. Il est parti à Paris pour huit jours avec Mme Sarek. Je suis resté ici pour m'occuper de la basse-cour.

Il est toujours irrésolu mais ses soupçons diminuent nettement.

— J'allais me faire une tasse de thé. Voulez-vous en accepter une?

Son dernier doute s'évanouit et son visage s'éclaircit. Je lui ai offert ce qu'il venait chercher : le lien universel entre les pasteurs et leurs ouailles. Je ne peux pas être un voleur si je lui offre du thé.

— Vous êtes bien aimable, mais...

Je le conduis dans la salle à manger et lui donne une chaise. Je l'étranglerais bien pour le balancer ensuite au fond du vieux puits derrière la maison, mais c'est un bonhomme à ménager. Je ne sais pas jusqu'à quel point il la connaît et ce qu'il risque de lui raconter.

Pendant que la bouilloire chauffe, il me débite avec amour et en détail la petite histoire de sa vie monotone et étriquée. Il me raconte ses débuts difficiles en Afrique du Sud, sa mauvaise santé, ce que lui a dit l'évêque, ce qu'a dit la femme de l'évêque et, bien entendu, ce qu'il a dit lui-même.

Il reste là de deux heures et demie à cinq heures moins vingt à parler de lui sans interruption.

A la fin, je n'y tiens plus.

— Excusez-moi de vous arrêter, mais il faut que je nourrisse les volailles. Le jour baisse.

Il s'arrête à mi-phrase, la bouche pendante, puis se tourne vers la fenêtre d'un air idiot.

— Bonté divine! Il est donc si tard?

Il était tellement captivé par sa propre voix qu'il a complètement perdu la notion du temps.

— Sapristi! Il faut que je file. Ma femme va se demander où j'ai bien pu aller.

Je le pousse vers la porte avant qu'il entame une autre histoire.

— Vous serez bien aimable de dire à Mme Sarek que je suis passé la voir. J'ai essayé bien souvent de la joindre. Je l'ai toujours manquée jusqu'ici.

Je le tuerais volontiers. Je ne comprends pas comment j'arrive à masquer ma fureur. Il ne la connaît même pas! Évidemment, chaque fois qu'elle voit arriver ce vieux radoteur, elle se terre au fond de la maison et n'en bouge plus.

J'attends huit heures du soir pour remonter à l'échelle et entrer dans sa chambre. Il fait nuit noire. La pièce, un peu délabrée, n'est pas aussi grande que je l'avais jugée de la fenêtre. Le mobilier est écorché. Une mince pellicule grise couvre la glace de

l'armoire et des flocons de poussière traînent par terre. C'est une chambre négligée, dédaignée. Elle aimerait peut-être une installation plus élégante, et plus moderne et elle n'essaye même pas d'améliorer celle-ci.

L'odeur musquée et le parfum léger et particulier de son propre corps flottent dans l'atmosphère confinée de la pièce. Des pots de crème divers, des flacons de parfum à moitié vides, du vernis à ongles, une bouteille de désodorisant et un paquet de coton hydrophile couvrent le dessus de la coiffeuse. Sur la commode est posé un cendrier débordant de mégots tachés de rouge à lèvres.

Je jette un coup d'œil sous le lit. Plusieurs paires de souliers y traînent dans la poussière, comme si elle les y avait lancées en se couchant pour les oublier ensuite.

J'allume une cigarette d'une main tremblante. Je ne sais pour quelle raison, le désordre de cette chambre, où ses affaires personnelles s'étaient bien en vue, m'excite étrangement : j'ai l'impression que je vais la voir surgir devant moi, nue.

J'ouvre les tiroirs de la coiffeuse. Je n'y trouve rien que les accessoires féminins habituels : houpettes, poudriers, rouges de rechange, mouchoirs, une paire de jarretières à fanfreluches, un filet à cheveux, etc...

Je n'oublie rien en m'efforçant de déranger tout cet attirail le moins possible. Je referme les tiroirs et je me trouve nez à nez avec mon reflet dans le miroir. J'ai une drôle de tête : la figure congestionnée, les yeux brillants et le front luisant de sueur.

— Ça te travaille, hein? Tu l'as vraiment dans la peau.

A tripoter ses affaires et à respirer l'air qu'elle respire toutes les nuits, je me mets à parler tout seul. Je suis prêt à marcher sur le mur et à traverser le plafond la tête en bas.

Je m'approche de l'armoire, les genoux flageolants et l'ouvre à deux battants. J'aperçois un certain nombre d'ensembles, de manteaux, de jupes, de robes d'été accrochées à des cintres. A l'extrémité de la tringle, sont pendus trois travestis : des courtes tuniques blanches pailletées de sequins avec des culottes assorties; dans un coin se dressent de hautes bottes de chevreau blanc également couvertes de sequins. Je décroche un des costumes pour l'examiner : c'est le genre de tenue que pourrait arborer une patineuse professionnelle, mais l'examen des bottes me révèle qu'il s'agit d'un autre exercice.

Ces costumes me laissent rêveur. S'est-elle produite sur les planches? D'après l'étiquette du col, ce vêtement a été fait au Caire. Je me souviens que Sarek m'a dit qu'il avait vécu au Caire. Ils se sont probablement rencontrés là-bas. Je raccroche le costume et continue mes recherches. Je ne me presse pas. Il faut faire attention à ne rien déranger. Je remets exactement où je les ai pris tous les objets que j'examine. Cela prend du temps, mais c'est indispensable. Dans l'un des tiroirs de l'armoire, je trouve un coffret de bois dont le couvercle est fermé par un ruban noir. Je transporte le coffret à la lumière et l'ouvre. Il est bourré de lettres et de photos. La première photo, ou presque, sur laquelle je tombe la représente dans sa tunique pailletée et ses bottes montantes.

Un immense type large d'épaules, en chemise de

soie blanche et en pantalon noir étroit, la tient en équilibre au creux de la main. Elle est debout, très droite, les bras repliés, les deux pieds maintenus dans sa main. C'est un bel exercice de voltige et un tour de force encore plus étonnant.

Il y a encore d'autres photos d'elle, apparemment prises dans une boîte de nuit, la montrant comme une gymnaste et une acrobate consommée.

Sa partenaire se contente de prendre des poses et la laisse escalader le bonhomme. C'est un gailard magnifique, aussi beau qu'un jeune premier et sûrement fort comme un Turc. Je n'ai pas idée de ce qu'elle pesait à l'époque, mais apparemment ses courbes et ses hanches pleines n'ont guère changé.

Elle pèse dans les soixante kilos au minimum et pour porter ce poids à bout de bras, il faut de sacrés biceps. Aussi balèze que je puisse être, je ne crois pas que j'y arriverais. Je mets le coffret de côté. Les lettres me fourniront une lecture pleine d'intérêt pour passer la soirée au lit. J'ai déjà transporté mes draps dans la chambre d'amis et fait le lit. Je peux me passer de confort mais, pendant son absence, j'ai bien l'intention de me dorloter. J'ai passé environ deux heures à farfouiller dans les tiroirs de l'armoire et dans ceux de la commode près de la porte. Je n'ai rien trouvé qui justifie la porte fermée à clef. Peut-être l'explication se trouve-t-elle dans les lettres du coffret, mais ça m'étonnerait. Elles ne sont pas assez bien planquées. Je déverrouille la porte, descends au rez-de-chaussée, remonte avec ma bouteille de whisky et une carcasse de poulet et reprends mes investigations. Je cherche partout. Je défais même le lit, et palpe le matelas sur toutes ses coutures. Je

pars de la fenêtre, étudie le plancher latte par latte, les murs et le mobilier.

Je finis par trouver ce que je cherche, derrière l'armoire. Pendue à un crochet, invisible et presque hors d'atteinte, se trouve une machine à écrire portative dans un étui de cuir usé. Je l'extrais de sa cachette et ôte le couvercle.

Même sans le papier à lettres bleu, rangé dans le couvercle, l'« e » et le « d » nettement décalés prouvent clairement qu'il s'agit de la machine sur laquelle ont été tapées les lettres de menaces adressées à Sarek. La conclusion s'impose : c'est elle qui en est l'auteur.

Accroupi sur les talons, je me gratifie d'un sourire satisfait dans le miroir poussiéreux de l'armoire.

Maintenant, je la possède. Je ne pouvais pas espérer la posséder mieux.

CHAPITRE VII

Au bout de quatre jours de solitude dans cette maison vide, j'en ai plein le dos du tête-à-tête avec moi-même.

J'ai passé le plus clair de mon temps à éplucher les centaines de lettres trouvées dans le coffret; la majeure partie émane d'admirateurs avec des propositions de mariage plus ou moins clairement définies. J'ai constaté avec surprise que deux de ces poulets étaient signés de noms qui, en leur temps, ont souvent été cités dans la presse. Un type avec un nom à courant d'air et un membre du Parlement. Ceux-là ne proposent pas le mariage. Leur ultime effort s'arrête à un pied-à-terre, une subvention mensuelle et, bien entendu, les visites à la sauvette quand ils ne sont pas retenus par leurs régulières ou leurs affaires.

Il est clair d'après ces lettres que, juste avant la guerre, elle a été la coqueluche du Caire.

L'une des dernières lettres du coffret est de Sarek. Elle n'est pas datée, mais le timbre de la poste indique le 3 septembre 1939. Je lui trouve d'autant plus d'intérêt que c'est apparemment la seule qu'il

lui ait écrite, ou du moins la seule qu'elle ait conservée.

Chérie,

Je ne prévois pour nous que des ennuis et des dangers. Il est impossible de rester ici plus longtemps : une semaine au grand maximum. Il est temps que tu te décides. Je dispose actuellement d'assez d'argent pour nous deux. Nous pouvons filer ensemble et recommencer notre vie. Pour le moment, Paris est relativement sûr. Plus tard, nous pourrions peut-être partir pour l'Amérique. Il me faut une réponse immédiate. Aie confiance en mon amour. Ne perds pas de temps.

HENRY.

Il lui a probablement écrit ce mot quand il a senti la guerre inévitable. Mais pourquoi, avec tant d'offres de mariage, et ces douzaines de partis à choisir, a-t-elle jeté son dévolu sur ce petit vautour de Sarek?

Je remets la lettre dans le coffret. La suivante, longue, furieuse, est de son partenaire Boris Daumier. Elle est datée du 31 août 1939. Il l'accuse de coucher à droite et à gauche, de flanquer leur numéro par terre, et de l'insulter constamment. C'est le ton exaspéré, frisant l'hystérie, d'un homme aux extrêmes limites de la patience. Il y en a des pages et des pages. A la fin, sa fureur s'épuise et il s'aplatit en la suppliant de se souvenir de leur amour. Il lui rappelle les nuits et les jours heureux qu'ils ont partagés autrefois. Il lui demande de rayer les autres hommes de sa vie et de lui revenir.

Cette lecture me rend malade. Je sais que ce gros

empoté a dû en baver, mais du moins a-t-il passé avec elle quelques nuits. Moi pas.

Maintenant j'ai quelques tuyaux sur elle. C'est peu de choses, mais c'est un point de départ suffisant. Si nous devons avoir un accrochage, je suis sûr de pouvoir la remettre à sa place. Pourquoi a-t-elle écrit ces lettres de menaces à Sarek? Où veut-elle en venir? Une mauvaise farce? Ce n'est guère son genre. Elle veut certainement lui faire peur pour une raison précise. Je veux découvrir cette raison.

J'ai porté la serrure de sa porte à Chesham et j'ai fait faire une clef. J'ai également revissé le loquet de la fenêtre que j'ai refermée de l'extérieur. Cette clef neuve me donne une extraordinaire sensation de puissance.

Maintenant que je sais que je la tiens, l'attente de son retour se fait fastidieuse. J'ai bien envie de téléphoner à Netta de s'amener, mais le risque est trop grand. Avec la menace permanente que représente le pasteur, l'installation de Netta dans la maison déclencherait des catastrophes. D'ailleurs, maintenant que je suis sûr d'obtenir Rita, Netta a beaucoup perdu de son charme. Le sixième jour, je prends la voiture et me rends à Londres. C'est un jeudi. Le jour de la lettre de menace hebdomadaire. J'ai dans l'idée qu'il n'y en aura pas, mais je tiens à m'en assurer. Je gare la voiture devant les bureaux de Wardour Street et monte jusqu'au bureau. Emmie pianote éperdument comme si sa vie en dépendait. Elle ne trône pas, comme je l'imaginai, dans le bureau du patron, mais garde sa place derrière la petite table boiteuse.

Elle lève la tête. Ses yeux en boutons de bottines se durcissent. Quel tableau! Sa figure bouffie est marbrée de taches rouges et un bouton fleurit au coin de sa bouche.

— Salut, dis-je, avec un sourire sans chaleur. Je suis monté vous voir en passant. La maison est sinistre, là-bas.

— Je suis occupée.

— Parfait. Les affaires doivent être prospères.

— Je ne tiens pas à vous voir ici, Mitchell.

Je m'étais dit que je l'amadouerais. J'avais pensé souvent à elle aux « Quatre Vents ». Je savais que ma seule chance de m'en faire une alliée était de lui faire du plat en l'absence de Sarek. Elle est trop puissante pour que je supporte longtemps de l'avoir pour ennemie, mais si je réussis à l'embobiner, je pourrai peut-être encore obtenir d'elle les tuyaux qui m'intéressent.

— Si je vous dérange, je file, mais je serais content de vous donner un coup de main si ça peut vous rendre service.

— Je n'y tiens pas.

Bien que j'en aie des crampes à l'estomac, je me penche sur le bureau et décoche un sourire aimable à ce remède contre l'amour.

— Voyons, Miss Pearl. Enterrons la hache de guerre. C'est entendu, j'ai fait un mauvais départ. J'en suis désolé, je vous assure, et je vous fais mes excuses. Vous êtes une fille à la hauteur. Je n'avais pas besoin que Sarek me le dise pour m'en rendre compte. Pourquoi ne pas faire la paix? Je ne demande que ça.

A cette distance de sa face graisseuse, j'ai l'impression de fourrer le nez dans une poubelle.

Elle me regarde fixement, les yeux attentifs, les lèvres serrées.

— Je suis occupée.

Conserver cet engageant sourire est un des exercices les plus pénibles auxquels je me sois jamais livré.

— Écoutez. Nous admirons tous les deux M. Sarek. Nous travaillons tous les deux pour lui. A quoi sert de...

— Je suis occupée.

Je cracherais avec plaisir sur ce visage répugnant, mais je continue pourtant à sourire.

— Très bien. Disons alors... quand vous serez moins occupée.

Je me redresse. Quel soulagement de m'écarter d'elle!

— Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Vous pouvez sortir.

Je sens que mon sourire va flancher.

— C'est facile. Vous êtes sûre que c'est bien tout?

Elle me jette un regard froid et méprisant et se remet à taper. Je l'assassinerais avec volupté.

J'allume une cigarette pour masquer l'altération de ma voix.

— Pas de nouvelles lettres de menaces?

Elle s'arrête de taper.

— Non! et quand M. Sarek sera rentré, je lui conseillerai vivement de vous congédier. Vous touchez beaucoup trop pour ne rien faire.

Elles seront donc deux à me tirer dans les pattes.

Je me sens bouillir de rage contenue, mais je réussis une dernière fois à prendre un air presque aimable.

— Vous feriez bien de soigner le bouton que vous avez à la bouche. Il risque de faire des petits. Ça ne vaudrait rien à votre genre de beauté.

Enfin, j'ai toujours réussi à la vexer. Elle a nettement accusé le coup. Toujours souriant, je sors et referme doucement la porte derrière moi.

Rentré aux « Quatre Vents », je monte à la chambre de Rita, y prends la machine à écrire et la transporte dans la chambre d'amis. Je l'installe sur la table de chevet, ôte le couvercle et insère une feuille du papier bleu bordé sous le cylindre.

Si elle a décidé de ne plus envoyer de lettres de menaces, je vais prendre la suite. Et je vais lui torcher un de ces poulets dont il se souviendra : pas le genre de trucs tocards qu'elle lui a envoyés. Je vais lui flanquer une telle trouille qu'il ne voudra plus que je le lâche d'une semelle : et Emmie pourra toujours user sa salive pour le persuader de me vider.

Rita connaîtra l'auteur de la lettre, mais ça ne me gêne pas. Elle ne peut rien faire sans se trahir elle-même. D'ailleurs, je veux qu'elle sache que j'ai trouvé la machine à écrire. Ce sera une excellente façon de lui faire part de la bonne nouvelle. Je réfléchis quelques minutes et tape la note d'un doigt.

On t'a averti trois fois. Cette fois, c'est la dernière. A partir de maintenant, numérote tes abatis. On aura ta peau un jour ou l'autre. Compte sur nous pour te prévenir. On te fera passer le goût du pain, crapule, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Ça devrait suffire à l'affoler. Je donnerais beaucoup pour être là quand il la lira. Ça vaudra le coup d'œil. Mais le bouquet, ce sera la tête de Rita quand il lui montrera le poulet. Si ça ne la fait pas sauter au plafond, c'est à désespérer.

Le lundi, je reçois un télégramme m'annonçant le retour des Sarek à huit heures quarante-cinq et me demandant si je serai à l'aérodrome avec la voiture. Ils peuvent compter sur moi.

Miss Robinson, le teint frais, l'œil clair, l'esprit serein, me lance un regard froid quand j'entre dans la salle des voyageurs.

— Vous vous souvenez de moi? M. Sarek arrive à huit heures quarante-cinq. L'avion n'a pas de retard?

Elle se souvient assez de ses bonnes manières pour hocher légèrement la tête.

— Bonsoir. M. Sarek m'a prévenue. L'avion est à l'heure.

— Il va être enchanté de vous voir aussi jolie.

— L'avion arrive dans un instant. Si vous voulez attendre ici, je lui dirai où vous trouver.

Et elle s'en va, le dos raide.

Mes charmes n'ont pas l'air d'agir beaucoup, ces derniers temps. Au bout d'un moment, j'entends le ronronnement d'un avion et je vais jusqu'à la porte. Les minutes passent. Puis je vois arriver Miss Robinson et Sarek; Rita suit en arrière avec un type en uniforme qui porte les valises.

Je vais à leur rencontre.

— Bonsoir. Vous avez fait bon voyage?

Il me bouscule, et dit d'une voix mourante :

— J'ai une grippe épouvantable. Où est la voiture? Comptez-vous me faire marcher à pied toute la nuit?

Miss Robinson lui tient le bras et lui murmure dans l'oreille des paroles réconfortantes. Je regarde son visage blafard et pincé, la colère qui couve dans ses yeux porcins, et je me dis que c'est le moment de faire bonne impression.

— Menez-le à l'intérieur pendant que j'amène la voiture. Il n'a pas l'air bien.

Je ne prends même pas le temps de regarder Rita. J'en ai bien envie, mais la situation présente exige de la célérité. Je cours jusqu'à la voiture et la ramène devant l'entrée de la salle des voyageurs en moins de deux.

— Voilà. Amenez-le. Il vaut mieux le faire voyager devant. Il y fait plus chaud et il y a moins d'air.

Miss Robinson et moi transportons ce colis geignant jusqu'à la voiture. Par chance, j'ai amené une couverture pour protéger le radiateur et j'enveloppe Sarek dedans comme s'il avait une pneumonie.

Miss Robinson n'a pas l'air d'apprécier mon zèle. Elle me pousse de côté et se penche dans la voiture.

— Êtes-vous bien installé, monsieur Sarek? Si vous n'avez pas assez chaud, je peux très bien vous apporter une autre couverture.

— Ça va, ça va. Je veux rentrer chez moi.

Il s'apitoie sur son sort à tel point qu'il oublie de lui glisser un pourboire.

Pendant que nous le dorlotons, Rita est montée sur le siège arrière. Elle graisse la patte du porteur, fait cliqueter d'un geste impatient le fermoir de son

sac et s'enfonce sur les ressorts déglingués du siège en regardant par la vitre.

Je me glisse au volant.

— Je vais fermer la glace si vous craignez d'avoir froid.

— Remontez-la et démarrez. Je veux rentrer me coucher. Je suis malade, vous comprenez. J'ai la poitrine prise.

— Oh! fiche-nous la paix avec ta poitrine!

Je me détourne pour cacher un sourire. Il a dû lui faire passer des moments délicieux pendant le voyage. Elle paraît au comble de l'exaspération.

— Ne te gêne pas. C'est facile de prendre ce ton quand on n'est pas malade. Pendant trois jours, je n'ai pas pu respirer. C'est ma poitrine. Est-ce que je vais enfin pouvoir dormir? Il y a trois jours que je n'ai pas fermé l'œil. Et tout ce que tu trouves à dire, c'est « fiche-moi la paix »!

Je la surveille dans le rétroviseur. Elle fait mine de répliquer, puis se ravise, allume une cigarette et regarde au-dehors d'un air morne.

— Comment avez-vous attrapé ça, monsieur Sarek?

— Ne vous occupez pas de ça. Conduisez-moi chez moi. Je pourrais bien crever, tout le monde s'en fiche. Taisez-vous. J'ai besoin de silence.

Je jette un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. Elle arbore un petit sourire amer et triomphant.

Elle n'a pas perdu son temps pendant le voyage.

Il réclame du feu dans sa chambre et une bouillote d'eau chaude.

— Vous feriez bien de chercher un autre travail,

Mitchell, dit-il pendant que j'allume le feu. J'ai perdu de l'argent pendant ce voyage. Il m'est impossible de continuer à vous payer pour ne rien faire.

Je m'assieds sur les talons et le regarde.

— Vous n'avez plus besoin de quelqu'un pour vous garder, monsieur Sarek? Je sais que mon activité ne correspond pas à mon salaire, mais c'est un peu comme une prime d'assurance. S'il arrive quelque chose, vous serez content de m'avoir sous la main.

Il évite mon regard.

— C'est une mauvaise farce. Mme Sarek avait raison. Aucune menace depuis trois semaines. C'est de l'argent perdu. Je ne peux pas me payer ce luxe.

Je pense : « Attends un peu jusqu'à demain, mon pote. Tu chanteras une autre chanson. »

— Bon. Très bien. Si vous tenez à ce que je m'en aille, je chercherai autre chose. Quand dois-je partir?

— Dans huit jours.

Je remue les cendres et asticote le charbon incandescent avec le tisonnier.

— Ces parties d'échecs me manqueront beaucoup. Même cette pointe ne donne rien.

— Éteignez la lumière. Je veux me reposer.

Parfait, sale petit vautour, à ton idée. On verra demain. Tu seras moins faraud.

J'éteins la lampe.

— Si vous avez besoin de quelque chose, monsieur Sarek, frappez au mur, j'ai le sommeil très léger.

Je veux lui faciliter le changement d'attitude du lendemain matin. Il grogne : « Laissez-moi tranquille »,

sans un mot de remerciement. J'ajoute encore :

— Je veillerai à ce qu'on ne vous dérange pas.

Au moment où je referme la porte derrière moi, je la vois monter l'escalier.

Je vais faire un petit essai sur elle, juste pour le plaisir.

— Si ça vous ennuie de faire la cuisine ce soir, madame Sarek, je peux préparer le dîner.

Elle me toise sans s'arrêter.

— Je ne mangerai rien. Je vais me coucher.

— Je lui ai dit de m'appeler cette nuit s'il avait besoin de quelque chose. J'ai pensé que vous préféreriez ne pas être dérangée après le voyage.

Elle me dévisage. Je reste impassible.

— Vous vous donnez beaucoup de mal, hein? Il ne vous a pas prévenu qu'il ne voulait plus de vous la semaine prochaine?

— Si, il m'en a dit un mot. Mais il n'est pas bien. Je n'y ai guère fait attention.

La colère lui empourpre les joues.

— Ça ne vous empêchera pas de déguerpir.

Je lui souris aimablement.

— N'y comptez pas tellement, madame Sarek.

Et je continue à descendre l'escalier en sifflant entre mes dents. Je sais qu'elle me regarde d'un air interdit.

Le téléphone sonne à neuf heures le lendemain matin. Elle est dans le poulailler où elle ramasse les œufs. Je décroche l'appareil.

— Je voudrais parler à M. Sarek.

Je reconnais instantanément cette voix nasillarde.

— Miss Pearl?

— Oui. Passez-moi M. Sarek tout de suite.

— M. Sarek est au lit. Il a la grippe.

— Il ne peut pas venir au téléphone? C'est très important.

— M. Sarek est au lit avec la grippe. Vous êtes sourde ou bouchée à l'émeri?

— Ne me parlez pas sur ce ton!

— J'aimerais autant ne pas vous parler du tout. Voulez-vous que je lui transmette un message?

— Dites-lui que je vais venir le voir.

— Surtout ne faites pas ça. Il va falloir que j'aille vous chercher à la gare.

— Dites-lui que je prends le train de neuf heures quarante-cinq.

Et elle raccroche.

Mon billet doux est arrivé et elle l'a lu. C'est la seule raison qui puisse lui faire quitter le bureau et l'amener jusqu'ici. Je monte à la chambre de Sarek, frappe à la porte et entre. Il est tassé contre ses oreillers, il a l'air de s'apitoyer de plus en plus sur lui-même.

Il m'a fait lever trois fois cette nuit pour lui apporter à boire, lui donner une aspirine et ranimer le feu, dans l'ordre.

Il a toujours sa voix mourante.

— Vous ne pouvez pas me laisser tranquille? J'essaie de dormir. Qu'est-ce que c'est? Que voulez-vous?

— Miss Pearl vient de téléphoner. Elle arrivera ici tout à l'heure.

Il n'en revient pas. Il se redresse, et une lueur angoissée s'allume dans ses yeux.

— Elle vient ici?

— C'est ce qu'elle a dit. Que dois-je faire? Aller la chercher ou la laisser prendre un taxi?

— Allez à sa rencontre et ramenez-la rapidement. A-t-elle dit pourquoi elle venait ici?

— Elle a seulement dit que c'était très important.

— Bon, alors, allez la prendre à la gare.

Je vais dans ma chambre, passe mon manteau, et dégringole l'escalier.

Rita vient vers la maison quand j'ouvre la porte d'entrée.

— Où allez-vous?

— La petite perle s'amène ici. Je vais la chercher à la gare.

Son visage se durcit. Elle me repousse et monte l'escalier. J'avais déjà eu l'impression qu'Emmie et elle se détestaient cordialement. Maintenant, j'en suis certain.

Emmie sort de la gare avec une serviette sous le bras. Elle porte un manteau en peau de lapin et un chapeau noir orné d'une plume de faisan. Elle ferait un épouvantail très présentable.

— Bonjour, Miss Pearl. J'espère que vous avez fait bon voyage?

Elle me jette un regard froid et monte dans la voiture. Je claque la portière, fais le tour de la voiture et me mets au volant.

— Vous en avez un chouette galurin. Vous avez tué le faisan ou vous êtes tombée dessus?

Elle devient cramoisie.

— Vous vous croyez très fort, n'est-ce pas?

— Oh! je ne sais pas... Je ne me débrouille pas trop mal.

Je lance la bagnole dans la grande rue du patelin et fais se ranger un autobus, d'un coup de klaxon.

— En tout cas, je suis moins fort que vous, Miss Pearl, mais à ma façon et dans mon genre, je m'en tire assez bien.

— Je vous déteste, Mitchell. Et si jamais j'ai la possibilité de vous nuire, j'en profiterai.

Sa voix tremble de rage et de dépit.

— Je doute que vous en ayez l'occasion. Sarek m'a vidé. Je les mets à la fin de la semaine. Je vais vous manquer, hein?

Je la vois serrer ses petits poings grassouillets et je souris. Je sais qu'elle a lu la lettre et qu'elle sait parfaitement comment Sarek réagira. Je sais aussi qu'elle a été tentée de détruire le papier et de ne rien lui dire, pour être sûre d'être débarrassée de moi. Mais elle n'a pas osé. Elle tient trop à lui pour ça. Il faut qu'il la voie, qu'il se mette sur ses gardes, même s'il doit me conserver à son service.

Pour une fois, j'ai eu le nez creux en envoyant cette lettre.

Rita ouvre la porte pour faire entrer Emmie. De mon côté, je vais fendre du bois dans la grange pendant deux petites heures, sans me fouler.

J'aimerais être mouche, pour pouvoir assister à la déflagration. Mais ce n'est pas le cas. Je préfère donc me tenir à distance. Si Sarek a besoin de moi,

ce qui ne fait pas un pli, il n'a qu'à me faire appeler.

Ces deux femelles vont essayer de le persuader de se débarrasser de moi et de prendre un autre garde du corps. Mais je suis presque sûr d'avoir joué la bonne carte, et jamais elles ne le feront changer d'avis, s'il décide de me garder. Il n'a pas oublié la façon dont j'ai arrangé Lehman. Il se souvient de nos parties d'échecs et de ma sollicitude pendant la nuit précédente. C'est donc sans surprise que je vois arriver le taxi local, vers midi. Je reste planqué, mais je n'en perds pas une miette. Emmie sort de la maison, pâle et défaite, la figure gonflée et les yeux rouges : même la plume de son chapeau pend lamentablement. Je la regarde monter dans le taxi. Je sais que je l'ai eue jusqu'au trognon. Sarek a une telle frousse qu'il n'a pas voulu me laisser la reconduire à la gare. C'est bien évident. Je veux bien parier qu'à partir de maintenant il ne va plus me lâcher d'une semelle.

Dix minutes environ après le départ du taxi, j'entends un pas derrière moi. Je mets la hache sur mon épaule et me retourne. Elle est à deux mètres de moi, pâle, mais avec une lueur de défi dans les yeux qui ne me plaît guère.

— Il veut vous voir.

Elle parle d'une voix haletante comme si elle venait de courir. Nous nous dévisageons pendant trois secondes, puis elle me tourne le dos et sort de la grange. Quelque chose dans sa démarche me fait penser à un chat sauvage.

Je pose la hache et tire mon mouchoir pour m'essuyer le front. Je me demande ce qu'elle manigance. Je m'attendais à ce qu'elle me parle. Son regard m'a fait passer un frisson dans le dos.

Je monte l'escalier et le trouve affalé dans son lit, la figure luisante de sueur, une lueur de panique dans ses petits yeux noirs. Il a l'air de s'être ratatiné et ses lèvres tremblent. Il a agrippé la couverture. Je voulais lui flanquer la trouille, mais le résultat passe mes espérances. Il est presque mort de peur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur Sarek?

— Frank...

Bon début! Ça promet!

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur Sarek?

— Lisez ça.

Il essaye de prendre la lettre posée sur la table de nuit, mais il sucre tellement les fraises qu'il ne réussit qu'à la flanquer par terre. Je me penche et la ramasse. Quelle bonne lecture!

— Quand avez-vous reçu ça?

— Emmie me l'a apportée. Vous allez rester avec moi; Frank, vous comprenez?

Je pourrais lui faire lécher mes semelles, mais je n'y ai aucun intérêt.

— Mais, bien sûr, monsieur Sarek. Laissez-moi me charger de ça. Calmez-vous. Personne n'essaiera de vous approcher.

— Vous êtes sûr de pouvoir les tenir en respect, Frank?

— Et comment! Ne vous frappez pas. S'ils voulaient vraiment faire du vilain, ils n'enverraient pas ces lettres à la noix. Ils essayent de vous faire peur. Avec moi, vous êtes aussi bien gardé que le roi d'Angleterre; mieux même.

Il passe la langue sur ses lèvres minces. La terreur s'atténue dans ses yeux.

— Elle voulait que je me débarrasse de vous. Elle

n'a pas arrêté de m'embêter avec ça pendant le voyage. C'est ce qui explique le ton que j'avais hier soir. Ce n'est rien, vous comprenez, rien du tout. Vous allez oublier tout ça, hein ?

— Voyons, monsieur Sarek. Je savais que vous n'étiez pas dans votre assiette. Tant que je pourrai vous être utile, je serai content de rester.

— Vous ne me quitterez pas.

Il tend une griffe crispée, tremblante.

— Vous ne le regretterez pas, Frank.

Je lui serre la main. Je donnerais beaucoup pour que Rita assiste au spectacle.

Je dors depuis près d'une heure quand je suis réveillé en sursaut. Ma chambre est plongée dans l'obscurité. Je n'entends rien, mais je la sens. Je reconnais son léger parfum musqué près de moi. Je tends la main pour allumer. Mon cœur se met à battre.

— N'allumez pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est vous qui avez écrit cette lettre, murmure-t-elle.

J'essaye de sourire mais sans résultat.

— Qui croyez-vous que ce soit ?

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Je veux rester ici. Vous n'auriez pas dû vous acharner contre moi.

— Pourquoi voulez-vous rester ?

Je la sens si près de moi que j'en perds la respiration.

— Vous savez pourquoi. La première fois que je

vous ai vue, je vous ai désirée. Vous le savez. Voilà pourquoi j'ai écrit cette lettre. Que comptez-vous faire? Voulez-vous que je lui dise qui a écrit les autres lettres?

Silence.

— Alors?

Silence.

J'allume. La sueur me dégouline sur le front, me pique les yeux.

Elle est partie.

CHAPITRE VIII

Je salue l'heure du lever avec reconnaissance. Avec Sarek hors de course dans son lit, je vais pouvoir l'entreprendre. Je veux lui faire dire pourquoi elle a envoyé ces lettres de menaces et la prévenir que si elle veut que je la boucle, elle devra se montrer beaucoup plus compréhensive avec moi.

Mais ce projet tombe à l'eau quand j'entre dans la chambre de Sarek, un peu après sept heures, pensant le trouver au fond de son lit. Il est déjà levé et habillé. Il a l'air en triste état : le teint jaunâtre, ses petits yeux noirs enfoncés et cernés de poches sombres. Comme moi, il n'a guère dormi.

— Est-ce prudent de vous lever?

— Comment voulez-vous que je reste couché? Je ne tiens pas en place. J'ai la tête à l'envers.

— Avec cette grippe, vous devriez rester au lit.

— Je vais m'installer en bas dans un fauteuil. Je me sens trop seul ici.

A l'expérience, c'est encore pire que je ne pouvais le prévoir. Chaque fois que j'essaye de me glisser dans la cuisine pour lui parler et lui fixer rendez-

vous dans la grange, il me crie de revenir ou me court après. Il me colle dessus comme du papier à mouches. De quoi devenir marteau.

Elle m'évite et je ne peux la voir qu'aux repas. Il semble que ce soit une règle établie : personne ne parle à table. Elle surtout. Au début, j'essayais d'entamer la conversation avec Sarek, mais il était bien trop absorbé par sa boustifaille pour dépasser le stade du grognement. J'y ai donc renoncé et nous absorbons tous nos repas sans souffler mot.

Quand il regarde d'un autre côté, je m'arrange pour jeter un coup d'œil à Rita. Elle est plus figée que jamais et son regard morne, s'il croise le mien, n'exprime qu'une indifférence totale.

Je n'ai jamais passé une journée pareille et à l'idée que la suivante sera aussi désastreuse, et qu'il faudra l'avoir sur le dos tout le temps, je me sens prêt à sauter par la fenêtre.

Vers cinq heures, je tire les rideaux et j'allume dans le salon. Sarek assis devant un feu de bois, se polit le nez en reniflant.

— Ah! je crois que je vais aller faire ma ronde, monsieur Sarek. Juste pour m'assurer que tout est bien fermé.

— Vérifiez bien la porte de la grange.

— Comptez sur moi.

Je n'en crois pas mes oreilles. Il me laisse sortir sans faire les salades d'usage.

— Frank...

Je m'arrête à la porte.

— Oui?

— Savez-vous vous servir d'une arme à feu?

— Et comment! Pourquoi?

— Un revolver?

— N'importe quel engin de ce genre. Ensuite?

Il s'arrache à son fauteuil et se traîne vers le secrétaire. Du dernier tiroir, il sort un Colt 38 et me le tend.

— Il est chargé.

— Je n'en veux pas.

— Ça vaut mieux. Écoutez. Vous n'aurez peut-être pas à vous en servir, mais c'est toujours préférable d'en avoir un sur vous.

— Vous avez un permis?

— Non, mais ça ne fait rien. Ça va comme ça.

— Si je descends un bonhomme avec, ça n'ira pas du tout.

— Il est inutile de tuer quelqu'un. Il suffit d'en menacer la personne ou alors, si c'est indispensable, de tirer en l'air.

Je soupèse l'arme au creux de ma main. J'ai un faible pour les pétards. C'est agréable à manier. Il n'y a pas longtemps, j'ai fait quelques jolis cartons.

— Bon. D'accord. Si ça peut vous faire plaisir. Je glisse l'automatique dans ma poche arrière.

— Maintenant je vais faire ma ronde.

J'ouvre la porte. Il me dit :

— Demandez à Mme Sarek de venir ici. Je ne veux pas rester seul.

— Elle est occupée dans la cuisine.

Les mots ont du mal à passer.

— Peu importe ce qu'elle fait. Dites-lui de venir immédiatement.

— Entendu.

Je longe le couloir obscur jusqu'à la cuisine, fou

de rage. Je n'aurai donc jamais cinq minutes tranquilles avec elle.

Elle prépare le dîner, la mine renfrognée, l'œil toujours morne.

— Il a besoin de vous.

Elle me regarde en souriant. C'est bien son premier sourire à mon adresse, mais je n'en éprouve aucun plaisir. C'est un petit sourire mauvais, moqueur, qui me fait brusquement rougir.

— Vous n'avez vraiment pas de chance, hein?

— Ce soir. Vous entendez? Ce soir, vous viendrez dans ma chambre ou je lui dis tout. J'en ai plein le dos. Si vous ne venez pas, je crache le morceau.

Elle se met à rire.

— Je ne crois pas qu'il me laissera venir. Maintenant que vous l'avez terrorisé, il veut coucher avec moi.

Je l'attrape par le poignet. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair.

— Débrouillez-vous, sinon...

— Attention, dit-elle en me repoussant, il arrive.

J'ai tout juste le temps de m'écartier avant qu'il entre.

— Je ne veux pas rester seul. Le moindre bruit m'inquiète. Allez faire votre ronde. Vous êtes payé pour ça.

Je sors dans l'obscurité. Je sens encore le contact de sa poitrine contre mon bras et la douceur fraîche de sa chair dans ma main.

— J'y vais.

Quel imbécile j'ai été d'envoyer cette lettre. J'en

ai la nausée. Je sais que je ne fermerai encore pas l'œil cette nuit. J'entre dans la grange. Son petit sourire ironique me tinte encore aux oreilles.

La matinée suivante commence dans ses grandes lignes comme la précédente. Sarek, dès qu'il est levé, à sept heures, s'accroche à mes basques et ne me laisse pas un instant de répit. Après une nuit à peu près blanche, j'ai les nerfs en marmelade et j'ai beaucoup de mal à ne pas lui cogner dessus. Et pour corser le tout, je sais qu'elle trouve la situation marrante. Chaque fois qu'elle entre dans la pièce et nous voit ensemble, son petit sourire mauvais réapparaît. J'ai l'impression d'être cinglé par la mèche d'un fouet.

Un peu après dix heures, le téléphone sonne. Je sais qui fait l'appel et quand il m'annonce qu'Emmie doit venir, qu'elle est en route, je me sens rajeuni de dix ans.

— Faut-il aller la chercher?

— Non. Inutile. Je lui ai dit de prendre un taxi.

Cette fois, je souris. Ils vont s'enfermer dans le salon pendant au moins deux heures et j'aurai tout loisir d'entreprendre Rita.

Elle était dans la pièce quand Emmie a téléphoné. Je la regarde. C'est mon tour de ricaner. Elle détourne les yeux et son visage reprend son expression figée. Le moment des explications approche et elle ne l'ignore pas.

Emmie arrive vers midi. Je n'ai jamais passé une matinée aussi interminable. Je n'avais jamais

pensé que je pourrais voir avec plaisir cette face hideuse et bouffie. Mais c'est au point que je l'embrasserais presque quand je la vois s'extirper du taxi, en montrant généreusement ses poteaux.

J'ai été fendre du bois dans la grange, laissant Sarek avec Rita. J'assiste donc à l'arrivée du taxi de la porte de la grange. Dès qu'elle est rentrée dans la maison, je repose ma hache. Je vais leur donner cinq minutes pour s'installer, ensuite je vais droit à Rita.

J'allume une cigarette. Ma main tremble comme une feuille. Je guette la maison par la porte de la grange en écoutant battre le sang dans mes artères. J'entrevois Sarek à travers la fenêtre. Il tire un siège près du feu. Puis Emmie apparaît un instant. Elle traverse la pièce pour le rejoindre. Je ne peux pas attendre une minute de plus. J'approche de la porte de la grange et je la vois surgir sur le seuil, en face de moi. Comment est-elle arrivée là, je n'en sais rien. Je m'en fiche. En tout cas elle est là, en pantalon avec un chandail gris, les mains sur les hanches. Elle me regarde.

Pendant quatre ou cinq secondes nous restons immobiles, comme deux statues de cire. Ses yeux ont une expression que je ne leur ai jamais vue. Et son sourire, cette fois, n'a rien de malveillant.

— Vous venez me voir? dis-je, d'une voix étranglée.

— Vous le savez bien... Allons, ne faites pas cette tête-là. Tout va bien, Frankie. Avant, c'était simplement trop risqué.

Elle s'est approchée de moi sans que je m'en rende compte. Je vois soudain son visage à moins

de vingt centimètres du mien. Je la prends à bras-le-corps. Je sens ses doigts sur ma nuque, attirant ma tête vers la sienne. Ma bouche s'écrase sur ses lèvres. Ses mains glissent de ma tête sur mes épaules. Ses doigts nerveux s'enfoncent dans les muscles de mon dos. Je sens son souffle contre mon cou.

Nous restons ainsi pendant près d'une minute, puis je la soulève du sol, la prends dans mes bras et la porte jusqu'à un tas de foin, dans le coin le plus obscur de la grange.

— La porte... ferme la porte, Frankie.

— Merde pour la porte...

Je la dépose sur le foin et m'agenouille au-dessus d'elle.

— Non! ne fais pas l'idiot! Elle pourrait venir ici.

— Merde pour Emmie.

Mes doigts tremblant d'impatience fourragent dans ses vêtements. Je sens à travers le tissu les pointes dressées de ses nichons.

— Tu es fou, dit-elle en riant. Tu vas me mettre en pièces.

— Laisse-moi faire. (Elle repousse mes mains.)

— Une seconde! voyons! Va voir ce qu'ils font.

Je l'étreins de plus belle.

Avec la sensation d'avoir passé dans un lami-noir, je traverse le sol inégal jusqu'à la porte de la grange. J'ai un mal fou à franchir cette distance infime. J'ai la sensation de lutter contre une tor-

nade. Je me penche à la porte et jette un coup d'œil vers la maison. Je vois par la fenêtre le soleil miroiter sur le crâne chauve de Sarek. Il est toujours là, devant le feu.

— Ça va. Ils sont toujours en train de bavarder.

— Reste là-bas et surveille-les. S'ils nous voyaient ensemble...

— Qu'est-ce qui t'a pris? Tu changes vite d'idée, toi. Je croyais que tu ne pouvais pas me voir en peinture.

J'entends son rire tranquille et je me tourne vers elle.

Elle est allongée, à moitié cachée dans le foin, les bras croisés au-dessus de sa tête, une jambe repliée.

— Tu m'as plu dès que je t'ai vu. J'adore les types costauds.

— Je n'en crois rien. Pas après la façon dont tu m'as traité. Tu m'as rendu à moitié cinglé.

— Ça me plaît. J'aime rendre les hommes cinglés. Mais il n'y avait pas que ça.

— Explique-toi.

— Quand j'ai vu ce regard que tu m'as lancé la première fois que nous nous sommes rencontrés, j'ai su ce qui allait se passer et je le voulais. Mais je le connais bien mieux que toi. Il est d'une jalousie malade. Tu ne serais pas resté ici trois minutes s'il avait soupçonné que je pourrais m'intéresser à toi. Pas trois secondes. Maintenant, tout va bien. Tout ira bien tant que nous serons prudents. Il est persuadé que je te déteste. Je lui ai rabâché cinquante fois qu'il devait se débarrasser

de toi. Il n'aurait jamais pu se douter de ce qui arriverait.

— Tu as bien failli réussir à me faire vider. Si je ne lui avais pas flanqué les foies...

— Il le fallait. C'était un risque à courir. Mais s'il t'avait demandé de partir, je lui aurais envoyé une autre lettre. Tu t'en es chargé à ma place.

— Pour jouer la comédie, tu es de première. Je n'arrive pas encore à y croire.

— Crois-tu à ce qui vient de se passer?

— Ça, oui, j'y crois. Ce n'était pas du chiqué.

— Bon. Alors... ne sois pas si méfiant.

— Tu m'en as fait baver...

— Je me suis rachetée, non?

— Pas encore, mais c'est un petit acompte.

Elle se remet à rire.

— La prochaine fois qu'il part à Paris, je reste ici, avec toi... Tu me croiras, à ce moment-là.

Mon cœur se met à cogner.

— Quand part-il?

— Je ne sais pas. Une fois par mois, en général.

— Il vient de rentrer. Dois-je me mettre au lit trente soirs de suite en pensant qu'il couche avec toi?

— Il y a une autre façon de s'en tirer.

— Laquelle?

— Nous pouvons le tuer, Frankie.

La vieille guimbarde du laitier débouche dans l'allée. Une main passe par la vitre et dépose deux bouteilles de lait sur le dessus de la barrière. Puis

la camionnette fait demi-tour et disparaît en bringuebalant. Le laitier ne se donne la peine de descendre de son engin que lorsqu'il veut se faire payer.

— Comment? Répète!

— Nous pouvons le tuer, Frankie.

Je la regarde fixement. Elle a l'air d'examiner les poutres couvertes de poussière. Je ne vois que la blanche colonne de sa gorge et les pointes de ses seins, durs sous la laine douce du chandail.

— Tu es piquée? ou quoi?

— Pourquoi? Je te proposais une autre solution. Il faut croire que je ne parlais pas sérieusement.

— Je l'espère bien.

— Ah! Oui?

— Tu parles!

Elle soulève le bras et regarde sa montre-bracelet.

— Il faut que je rentre. Je n'ai pas encore commencé le déjeuner.

Elle se redresse et commence à secouer les brindilles de foin accrochées à son pantalon.

— Brosse-moi le dos, Frank.

Je me penche et lui administre quelques tapes sur les jambes pour en ôter le foin et la poussière.

— Oh! mais tu me fais mal!

Je la fais pivoter contre moi.

— On te pendra pour meurtre. Tu ne sais pas ça?

— Qui parle de meurtre?

— Alors, où veux-tu en venir?

— Nulle part. Peut-être sa grippe va-t-elle empi-

rer. Il pourrait crever de cette façon. Ce serait épatant s'il y restait, non? Tu ne serais pas obligé de coucher dans cette petite pièce et il ne me raserait plus avec son héritier...

— Tais-toi.

Je la prends aux épaules et la secoue.

— Ne parle pas de ça!

Ses yeux sont comme des émeraudes dans la pénombre.

— Cette idée ne te plaît pas, Frank. A moi non plus.

Elle s'écarte de moi et sort de la grange.

Tard dans la soirée, il m'annonce qu'il va au bureau le lendemain. Je n'en crois pas mes oreilles.

— Je ne peux pas négliger mes affaires. Avec vous, tout ira bien, n'est-ce pas?

— Vous ne risquez rien du tout.

— Vous prendrez le revolver?

— Oui.

Il hoche la tête, encore inquiet, mais je vois qu'il est décidé, ou que la volumineuse Emmie l'a décidé.

— Alors, c'est parfait. Maintenant, je vais aller me coucher.

— Je vais faire ma ronde et je vous suivrai de peu.

— Bonsoir.

J'attends qu'il soit monté, enfile mon *duffle-coat* et sors dans la nuit. L'air est vif et sec et le vent souffle de l'Est.

Pas de lune, mais un ciel constellé d'étoiles.

Je marche à tâtons jusqu'à la grange et monte dans le fenil. Dès que j'ai ouvert la porte-fenêtre, je constate qu'elle n'a pas tiré son store. Je m'assieds par terre, les yeux fixés sur sa chambre, la gorge serrée, le cœur battant. Elle est assise devant sa coiffeuse, dans sa robe de chambre verte pardessus une chemise de nuit crème.

Je la regarde brosser ses cheveux pendant cinq minutes puis la porte s'ouvre et Sarek entre. Il est en robe de chambre et pyjama et il porte sur son bras son ignoble pardessus. Il l'accroche à une patère derrière la porte, ôte sa robe de chambre et se glisse au lit.

Elle continue de se brosser les cheveux sans détourner la tête. Je vois qu'il lui parle, les sourcils froncés, en désignant la fenêtre du doigt.

Elle a un petit haussement d'épaules agacé et s'approche de la fenêtre. Nous nous regardons à travers la nuit obscure. Elle ne peut pas me voir, mais elle sait que je suis là.

Puis, sans quitter la fenêtre, elle ôte sa robe de chambre. Elle fait écran aux rayons de sa lampe de chevet et je vois, à travers sa mince chemise de nuit, les formes de son corps comme si elle était nue.

Puis elle tire le store. Je vois son ombre s'approcher du lit, puis la lumière s'éteint. Je reste là à regarder dans le vide; la jalousie et l'envie me pénètrent lentement comme la lame d'une épée.

Pendant les sept jours suivants, je n'ai guère d'occasion d'être seul avec elle. Tous les jours, je conduis Sarek à son bureau et le ramène le soir. Il

ne me laisse pas un instant de liberté sauf pour boucler les volailles et faire ma dernière ronde. Encore faut-il qu'elle soit avec lui à ces moments-là.

Tous les soirs, elle relève son store et je la regarde se coucher. Et quand Sarek vient la retrouver, son dernier geste est de regarder vers la grange.

A la fin du septième jour, je ne suis pas sûr d'avoir encore toute ma raison.

« *Nous pouvons le tuer, Frank.* »

Je n'ai pas cessé d'y penser. J'avais d'abord cru qu'elle plaisantait. J'ai ensuite réfléchi qu'elle était sérieuse et cette histoire m'obsède. En tout cas, au bout de ces sept jours, j'ai vraiment envie de le supprimer moi-même.

A force de le voir tous les soirs dans sa chambre, je me mets à travailler du chapeau.

« *Nous pouvons le tuer, Frank.* »

Cette perspective a perdu à peu près toute sa gravité pour moi. C'est un peu comme si elle proposait de saigner un chapon pour le dîner, rien de plus.

La dixième nuit, je suis à deux doigts de lui faire son affaire. Je suis installé dans le fenil et la regarde se déshabiller, quand il entre dans la chambre. Elle ne le regarde pas, ne lui prête aucune attention et il reste planté là à la contempler. Puis il tend le bras. Sa main lui effleure la poitrine. Je me retrouve revolver au poing. Je le pointe sur lui, en jurant tout haut, délirant comme un dingo. Le canon ne dévie pas d'un millimètre, et mon index effleure la gâchette. Puis je la vois

s'interposer entre le cran de mire et la tête de Sarek et je lâche le pétard qui tombe lourdement à terre.

J'ai bien failli le descendre. Si elle n'avait pas bougé à ce moment précis, j'aurais tiré : je ne me serais pas cru aussi près du meurtre.

En roulant vers le bureau le lendemain matin, il m'annonce distraitemment qu'il prend l'avion de dix heures pour Paris, le jour suivant.

CHAPITRE IX

Il est à peine sept heures et je suis en train d'allumer le feu quand il entre. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa figure pour comprendre qu'il s'est passé quelque chose. Il a l'air au septième ciel. Je ne crois pas avoir jamais vu un bonhomme aussi rayonnant, et je le regarde bouche bée.

— Mme Sarek est malade ce matin.

Je sens ma bouche se dessécher.

— Vous voulez dire qu'elle ne va pas bien?

Il me passe la main sur l'épaule. Son sourire s'élargit encore.

— Non, non. Elle va très bien, mais elle a mal au cœur. Vous comprenez? Très mal au cœur. C'est le premier symptôme. Non? Le mal au cœur le matin, c'est bon signe, n'est-ce pas?

Je ne réponds rien. Je ne pourrais pas. Il sort son mouchoir et essuie son vaste nez busqué. Il en profite pour se tamponner les yeux. Il en sanglote presque.

— Voilà enfin ce que j'espérais. J'attends depuis trois ans. Et mon fils arrive enfin...

Je lui tourne le dos et tisonne le feu. S'il voyait ma figure, il pigerait tout ce qui s'est passé.

Pour un peu, je tomberais dans les pommes. Mais il est bien trop content pour s'apercevoir que j'ai marqué le coup.

— Elle se sent trop mal pour prendre l'avion ce matin. Elle veut rester ici. C'est compréhensible. Je serai revenu dans trois ou quatre jours.

Le sang me reflue au visage. Elle m'a dit qu'elle resterait la prochaine fois qu'il partirait pour Paris. Ses nausées sont sûrement de la frime. Du moins je l'espère.

— Alors, dans ce cas, vous n'aurez pas besoin de moi, ici, monsieur Sarek. Je vais aller passer quelques jours à Londres à moins que vous ne vouliez que je vous accompagne à Paris.

Il arbore un vaste sourire.

— Très bien. Prenez un petit congé. Vous avez une petite amie, hein?

— Mais... oui. Elle ne sera pas fâchée de me voir.

— Vous comptez vous marier bientôt?

Je secoue la tête.

— Le mariage, c'est pas mon genre.

Il me tape sur l'épaule.

— Pensez-y, Frank, un fils, c'est quelque chose. Je me force à sourire, sans conviction.

— Je préférerais avoir un père plein aux as.

Pendant que je suis censé sortir la voiture du garage, je l'entends téléphoner à Emmie. Il lui parle de son fils, et à en juger par son ton, elle ne doit pas être très emballée.

— Je le sais, dit-il agressivement. C'est un fils.

Il ne faut pas dire des choses pareilles. Je ne veux pas écouter ça. Puisque je vous dis que je le sais.

Je comptais faire un saut au premier pour savoir si la nouvelle était vraie ou si elle lui avait bourré le mou, mais rien à faire : le salon donne sur l'escalier et la porte est restée ouverte. Je sors et ramène la voiture.

Au bout d'un moment, je le vois arriver, toujours engoncé dans sa pelure grotesque, la bouche fendue d'une oreille à l'autre. Il s'installe à côté de moi et nous démarrons.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'aérodrome, il me parle de son futur héritier, de ce qu'il va en faire, de l'endroit où il fera ses études et un tas de faiboles qui, à la longue, me portent sur le système.

— Ne vendez pas la peau de l'ours, monsieur Sarek. Ce sera peut-être une fille.

— Un garçon. Je sais que c'est un garçon. Ne me parlez pas de filles. Ça porte malheur.

Miss Robinson est là pour nous accueillir et, bien entendu, il faut qu'il y aille de son histoire.

— Excusez-moi, monsieur Sarek, mais si vous n'avez pas besoin de moi, je vais filer. Je vous laisse en bonnes mains.

— Très bien. Vous pouvez partir.

Et il s'éloigne en bavardant avec Miss Robinson. Je lui entends dire :

— Je suis bien heureuse pour vous, monsieur Sarek. Je savais que vous vouliez un garçon. Je vous fais tous mes vœux, pour vous et Mme Sarek.

Elle s'y connaît pour prendre un ton pénétré.

Je reviens à la voiture et repars vers les « Quatre Vents ». Le long de la Western Avenue, j'arrive

à pousser la chignole jusqu'à 105. Elle rebondit sur la route comme un kangourou en goguette, mais je sais la manier. Je veux rentrer, et en vitesse. Arrivé à la maison, je rentre en trombe dans le garage et boucle la porte. Je ne suis pas censé revenir et je ne veux pas risquer d'être repéré par un pékin quelconque qui bavardera ensuite. Quand j'entre dans le salon, elle est agenouillée devant le feu, en robe de chambre. Elle regarde par-dessus son épaule et sourit. Elle a les yeux cernés, les traits tirés, mais son sourire me rassure.

— Tu étais vraiment malade?

— Et comment! J'avais avalé du savon.

Je la saisis aux épaules et l'attire contre moi.

— Alors, c'était bien de la blague?

— Tu t'imagines que je le laisserais faire ça?

— En tout cas, il n'en doute pas, lui. Il en est timbré. Il raconte ça à tout le monde, l'hôtesse de l'air y compris.

— Je ne me doutais pas qu'il allait se fourrer cette idée dans le crâne. Il fallait que je sois malade ou il m'aurait forcée à l'accompagner.

— Fallait-il que tu ailles jusque-là?

— Tu ne le connais pas comme je le connais. Il a besoin de preuves. Une migraine ou une douleur quelconque n'aurait pas suffi.

Je m'aperçois brusquement du comique de la situation et je me mets à rire.

— On peut dire qu'il a vraiment bonne mine!

Elle me jette un coup d'œil bizarre.

— Je ne pensais pas que tu trouverais ça drôle.

— Tu trouves ça tragique? Il va en faire une tête quand il va voir que rien ne se passe.

— Tu crois qu'il reconnaîtra qu'il s'est trompé comme ça?

Je souris.

— Que veux-tu qu'il fasse?

— S'arranger pour être sûr d'avoir raison.

Du coup, mon sourire disparaît.

— Allons donc...

— C'est vrai, Frank. Tu ne sais pas comment il est, et maintenant tout le monde est au courant... à moins qu'on ne trouve une solution.

— Il y en a une. Fais tes bagages et file avec moi... tout de suite. Ça te dit?

Ses yeux s'élargissent.

— Et l'argent?

J'ai l'impression que je viens de me cogner dans un mur. Je n'ai pas envisagé ce problème. Je ne pense qu'à elle.

— Je peux trouver du boulot. Ne te casse pas la tête pour le fric. Je te ramènerai tout le pognon que tu voudras.

— Toi? (Ses yeux verts se mettent à briller.) Alors, vas-y et remplis-toi les poches. Après ça, tu reviendras me prévenir. J'ai déjà vécu d'amour et d'eau fraîche. Je n'ai pas l'intention de remettre ça.

— Tu appelles ça vivre, ici? Coincée dans ce trou à rats? Demain, je peux te donner mieux que ça.

— Alors, vas-y, n'hésite pas. Mais ne compte pas me tirer d'ici avant que je sois sûre que tu ne te montes pas le cou... ou le mien.

Je veux répliquer mais elle me pose une main sur la bouche.

— Inutile, Frank. Reprenons ça depuis le début, et sans bluffer. Tu sais aussi bien que moi que tu ne ferais pas un travail pareil si tu pouvais en trouver un autre... Combien te paye-t-il? Dix livres par semaine? Tu t'imagines que je pourrais me contenter de ça? Non.

— Très bien, recommençons. A toi de proposer une combine. Qu'est-ce qu'on fait?

Elle se renverse sur le divan et son déshabillé lui glisse des épaules jusqu'aux genoux. Dessous, elle est nue comme notre mère Ève. Et tandis que je m'approche d'elle :

— Ce qu'on fait, Frank? dit-elle tranquillement. On le tue. C'est la seule solution.

Du coup, j'en oublie son anatomie.

— Réglons ça une bonne fois. Tu vas changer ce disque-là, avec moi. Je ne suis pas encore tellement ramolli. Tu me proposes la potence. Je ne suis pas fatigué de l'existence à ce point-là.

— Personne ne le saura. On ne nous soupçonnera même pas.

Je vais au buffet, prends une bouteille de scotch, remplis deux verres et les rapporte au divan.

— Ça finit toujours pas se savoir.

Elle prend son verre.

— Pas avec mon plan.

— Tiens. Tu as déjà un plan? Parfait. Accouche. Je te dirai où ça cloche.

— Ça ne clochera pas.

— Dis toujours.

— Si tu penses que c'est une bonne idée, m'aideras-tu, Frank?

— L'idée sera sûrement mauvaise, mais expose-la-

moi. Quand je t'aurai dit ce qui accroche, tu me remercieras pour t'avoir conservé ton joli cou.

Ses yeux verts lancent un éclair. Sa bouche voluptueuse se durcit.

— Tu me prends pour une idiote, hein?

— Pas du tout, mais pour réussir, un meurtre doit être parfait. Et, à mon avis, une femme n'est pas capable de monter un crime de ce genre, ni de tenir le coup à partir du moment où la police se met à la cuisiner. Toi ou n'importe quelle autre.

— On dirait que tu crois pouvoir trouver mieux.

— On verra plus tard. Commence par dire ton idée.

Elle hésite un instant.

— Tu sais que le laitier laisse toujours le lait sur la barrière.

— Ça va. Coupure! Arrête-toi là. Ça suffit. Le lait sur la barrière, rien que ça? Je sais exactement à quoi tu penses. C'est un truc sûr de foirer dès le début.

— Comment le sais-tu?

Penchée en avant, les sourcils froncés, les traits tendus, elle m'observe.

— Parce que c'est cousu de fil blanc. Écoute donc. D'abord, ça paraît se tenir. Je veux bien l'admettre. On dépose le lait sur la barrière tous les matins et n'importe qui peut venir l'assaisonner. Il suffit d'injecter le poison à travers le bouchon de carton avec une aiguille. C'est ce que tu ferais parce que tu as une aiguille. Je l'ai vue dans la salle de bains. Autre chose que j'ai remarqué. Tu ne mets jamais de lait dans ton café au

petit déjeuner, lui si. C'est donc du tout cuit. Tu lui empoisonnes son lait et quand les flics arrivent, tu roules des yeux horrifiés. Tu peux même raconter que tu ne prends jamais de lait le matin, ils risquent de te croire. Mais comme ton seul témoin est mort, les ennuis commencent.

— C'est tout? Je trouve que mon idée se tient toujours.

— Autre chose. Je sais maintenant pourquoi tu lui as envoyé ces lettres de menaces. Tu crois qu'elles te serviront d'alibi, tu t'imagines que la police va couper là-dedans.

Elle boit deux gorgées de whisky. Elle a l'air d'en avoir besoin. Son verre tremble dans sa main.

— Pourquoi pas?

— Parce qu'ils sont entraînés à ne rien croire de ce qui leur tombe sous les yeux. Ils peuvent faire semblant de marcher, mais dis-toi qu'ils n'y verront rien de plus qu'une possibilité. Avant tout, ils fouinent partout, et là-dessus, pas d'erreur, pour fouiner, ces gens-là sont de première. Ils examinent les lettres et le papier bleu leur mettra tout de suite la puce à l'oreille. Crois-tu que les concurrents de Sarek se serviraient d'un papier pareil? Ensuite, ils chercheront la machine et si tu ne trouves pas de meilleur endroit pour la planquer que derrière l'armoire, ça ne traînera pas. Même s'ils ne la trouvent pas, ils penseront que c'est une femme, parce que soixante-quinze pour cent des empoisonnements sont commis par des femmes. Enfin, le poison se retrouve à la trace. D'où vient le tien?

— Je l'ai depuis des années. (Elle a l'air abattu

maintenant.) On ne pourrait jamais savoir d'où il vient.

— Tu crois ça? Il y a des douzaines d'assassins qui pourrissent dans des culs de basse-fosse et qui ont dit exactement la même chose. Quand ils te soupçonneront, ils ne te lâcheront plus. Et ne t'imagines pas que ce sera de la rigolade, surtout. Tu passeras ton temps à te demander s'ils en savent plus long qu'ils ne le disent.

» Tu commenceras à te démonter et ils s'acharneront sur toi. Tu ne te trahiras peut-être pas, mais si je suis dans le coin, ça ne sera même pas nécessaire. Il suffira qu'ils nous regardent tous les deux pour que le motif leur crève les yeux. A ce moment-là, ils commenceront vraiment à s'amuser avec nous. Tu crois que tu tiendras le coup... un jour, deux jours... une semaine... Peut-être même pas vingt-quatre heures.

Je m'arrête pour la regarder.

— A propos... pourquoi veux-tu le supprimer au juste? Vas-y, accouche.

— Tu en as mis du temps pour arriver à cette question, hein?

— C'est juste. J'ai toujours pensé que tu voulais le liquider pour pouvoir te barrer ensuite, mais je me suis foutu dedans, non? Ce n'est pas ça du tout, c'est impossible.

Ses lèvres douces esquissent un sourire vague.

— Tu avais déjà commencé à le tuer en imagination bien avant de me voir. Tu lui as écrit trois de ces poulets avant que j'entre en scène.

J'enfle la voix et me penche sur elle, le visage congestionné.

— Qu'est-ce que tu mijotes? Qu'est-ce que tu m'as caché?

Elle me pose une main sur le bras.

— Tu me provoques, Frank, mais tu perds ta salive.

— Ça va, ça va. Raconte ton histoire. Pourquoi veux-tu te débarrasser de lui?

— Je veux l'argent.

Je recule d'un pas, en reniflant.

— Quel argent?

— Le sien, bien sûr. Il est banqueroutier non acquitté. Il est forcé de vivre comme ça ou on l'obligera à régler ses dettes. Comme il ne peut pas dépenser son fric, il l'a caché en attendant.

J'avais donc raison sur toute la ligne. Je demande :

— Combien?

— Ça t'intéresse, Frank?

Je l'empoigne et la secoue, tout contre moi.

— Combien?

— Cent cinquante mille, environ : sans doute un peu plus.

Je me souviens alors de ce que j'ai dit à Netta. « *Ça me démange tellement de récolter ce pèze que je ne m'arrêterai à rien pour l'obtenir. Tu entends? Rien, pas même le meurtre.* » Cent cinquante mille livres!

Je sens un frisson me courir le long de l'échine.

CHAPITRE X

— Si tu veux que je réfléchisse, ne laisse pas bâiller cette robe de chambre.

Elle est étendue sur le dos, sur toute la longueur du divan, les yeux fixés au plafond. Le soleil tamisé par le brouillard allume dans ses cheveux des lueurs fauves et assombrit les cernes de ses yeux. Il faut un effort surhumain pour se concentrer, avec ce spectacle sous les yeux.

— A quoi penses-tu? (Elle croise sa robe de chambre sur ses jambes nues.) Tu n'arrêtes pas de ruminer depuis hier.

— Je ne peux pas faire deux choses à la fois.

Je quitte la fenêtre et viens me planter en face d'elle, au pied du divan. Nous nous dévisageons.

— Chaque chose en son temps. Comment sais-tu qu'il a ce magot?

— Je l'ai vu. Près de vingt-cinq mille en billets de cinq livres et le reste en diamants.

J'en ai le souffle coupé.

— Des diamants, hein?

— On pourrait les vendre, n'est-ce pas, Frank?

— Oui. En Amérique, c'est très demandé. Aimerais-tu aller en Amérique?

— J'adorerais ça.

Je m'assieds près d'elle.

— Cent cinquante mille, c'est un joli chiffre. Comment a-t-il ramassé tout ça?

— Tu crois qu'il travaille pour rien? Tout ce qu'il touche se transforme en fric. Quand il a débarqué en Angleterre, il a débuté comme boutiquier. Il a obtenu des crédits, fait faire des petits à l'argent des autres et il a fini par faire faillite. Il s'est lancé alors dans l'automobile; il a acheté et vendu des voitures pendant qu'on n'en trouvait plus sur le marché, et il s'est refait quelques milliers de livres. Maintenant, il fait le trafic des changes. Pourquoi crois-tu qu'il va tout le temps à Paris? Il fait du fric comme il respire.

— Où planque-t-il sa camelote?

— Où je pourrai la trouver quand il sera mort. Je lui jette un coup d'œil torve. Elle ne sourcille pas.

— Ça ne me dit pas où elle est?

— Personne ne le saura. Je te le dirai bien assez tôt... quand il sera mort, mais pas avant.

Je lui souris. Mais les coins de mon sourire sont un peu écornés.

— La confiance n'a pas l'air de régner.

— Peut-on se fier à quelqu'un quand il y a autant d'argent à la clé?

— Il ne s'agit pas de quelqu'un, il s'agit de moi. Nous nous défions de nouveau du regard.

— Je te le dirai quand il sera liquidé.

— Je dois donc te faire confiance, moi?

— C'est si difficile?

Je me lève et remplis mon verre. Je me sens l'estomac noué.

— Qu'est-ce qui nous empêche de filer avec le magot tout de suite?

— Tu ne penses pas que je l'aurais fait depuis longtemps si ç'avait été possible?

— J'aurais dû m'en douter. Mais si ce fric vient du marché noir, il n'osera jamais porter plainte. Qu'est-ce qui t'arrête? Si tu sais où le trouver, nous n'avons qu'à le piquer et les mettre en vitesse.

— Impossible.

— Mais pourquoi?

— Tu peux me croire. Tu ne t'imagines pas que je serais assez bête pour penser à le supprimer s'il y avait moyen de s'en tirer autrement?

— Ne me rabâche pas que c'est impossible. Dis-moi pourquoi. Ne fais pas tellement de mystères, bon Dieu!

Elle prend une cigarette, l'allume, jette l'allumette dans la cheminée.

— Il se trouve que je le sais. Sa sale petite vie tout entière est liée à cet argent. Si je disparaissais avec, il irait trouver la police. Tu ne le crois pas, mais moi, je le sais. Il se ferait plutôt mettre en taule que de me laisser partir avec. Et je ne tiens pas à avoir la police à mes trousses. Quand j'aurai cet argent, j'ai l'intention d'en profiter.

Je l'examine. Ses yeux verts sont totalement inexpressifs.

— Si toi et moi devons faire tandem, tu peux aussi bien me dire de quoi il retourne. Je ne suis pas idiot. On m'a fait cadeau d'un cerveau et je sais m'en servir. Je ne la ramène pas. Je constate un fait. Je

suis né malin. Toi, tu mens. Tu sais parfaitement qu'il ne lancerait pas les flics à ta poursuite. Pas si bête. Si on te ramassait avec tous ces diamants, il se ferait coller dans le trou pour quelques années. Tu le sais aussi bien que moi.

— Tu es trop malin, Frank.

— Je n'y peux rien. Tout paraît bien prouver que tu n'as qu'à empocher le fric et disparaître. C'est facile et beaucoup plus sûr que le meurtre. Mais tu ne peux pas. Pourquoi? Je vais te le dire. Parce qu'il te tient. Il te tient avec une histoire que tu veux cacher à tout le monde, y compris moi, et surtout à la police. Tu sais que si tu le soulages de son capital, il parlera, et que tu te feras boucler : pas pour le vol, pour une histoire qui t'est arrivée avant. C'est bien ça? Non?

— Tu crois? Si tu es si fort, pourquoi me le demandes-tu?

— Ne te fâche pas. Nous allons travailler ensemble. Mets-toi bien ça dans ton joli petit crâne : je suis prêt à t'aider, mais si tu veux utiliser mes services, il faut me faire confiance.

Elle ne répond pas.

— Autre chose; en cherchant cette machine à écrire, je suis tombé sur un coffret de lettres dans un tiroir de l'armoire. J'en ai appris un bon bout sur ton compte. Tu as reçu des douzaines de demandes en mariage, venant de types foutrement moins pénibles à supporter que Sarek. Tu avais l'embarras du choix. Et il a fallu que tu le prennes. Au début, je n'en revenais pas. Maintenant je sais. Il te tenait et tu n'as pas osé refuser. Voilà pourquoi tu es encore avec lui; pourquoi tu sais qu'il te livrera si tu lui

fauches son magot; pourquoi tu veux le supprimer : pour le faire taire une fois pour toutes.

Elle s'assied. Sa robe de chambre se rouvre. Elle a la figure crayeuse et serre les poings.

— C'est à peu près ça, Frank. Que comptes-tu faire maintenant?

— Je peux faire deux choses. Primo : me tailler et te laisser jouer les empoisonneuses. Dans ce cas, on te prendra, c'est réglé comme du papier à musique. Et je n'aimerais pas qu'on te fasse ça, Rita. Tu es bien trop jolie. Secundo : je reste, mais il faut se fier l'un à l'autre. Je ne veux pas savoir avec quoi il te tient, mais je veux que tu me dises où il a caché le magot. Ensuite, je tâcherai de trouver une façon de le liquider. Combien me donnes-tu pour faire l'opération? Pour un travail garanti.

Son regard m'étudie un instant.

— Combien veux-tu?

— Tout, et toi avec pour le dépenser.

— Tu es sûr que tu me veux aussi?

— Parfaitement.

— C'est dans la grange, Frank. Je ne sais pas où exactement. C'est enterré quelque part. Il faudra chercher.

— Comment sais-tu ça?

— Peu après notre arrivée ici, il s'est enfermé dans la grange avec une bêche. C'est sûrement là.

— Et ma proposition?

— Tu es sûr qu'il n'y a aucun risque, Frank?

— Il le faut bien. Si mon plan présente des aléas, je ne veux pas y toucher. Ma tête vaut plus de cent cinquante mille livres. Si je me décide, c'est que tout danger est écarté.

— Alors prends tout, Frank, et moi avec. Mais sois prudent.

Un peu plus tard, quand elle s'est rhabillée, nous entrons dans la grange.

— Quelque part ici, à ton avis?

— J'en suis sûre.

J'examine les lieux. Tout ce qu'on peut fourrer dans une grange s'empile un peu partout. Un tas de foin, des bottes de paille, une énorme pile de bûches, un monticule de charbon, deux poulaillers, une faucheuse-lieuse et des rouleaux de fil de clôture. Il ne reste guère d'espace à découvert.

— Quand ce charbon et ce bois sont-ils arrivés? Avant qu'il vienne s'enfermer ici ou après?

— Après.

— Alors, il se peut que ce soit dessous.

— Oui.

Je donne un coup de talon dans le sol de terre battue. Il est dur comme du ciment.

— Il n'avait qu'une bêche?

Elle suit mes moindres mouvements des yeux.

— Voyons,... il avait peut-être aussi une pioche. J'ai oublié.

Sans un pic de mineur, il aurait toujours pu essayer de creuser. Mais je garde cette réflexion pour moi. Il n'y a aucune espèce de pioche dans la resserre à outils, mais je me garde de lui faire part de ce détail.

Il est clair qu'elle ment. L'argent n'est pas dans la grange. Je n'y croyais déjà guère quand elle me l'a annoncé, mais maintenant, j'en suis sûr. Il n'aurait pas enterré son pognon dans un endroit où il risquait de se trouver sous une tonne de coke ou un demi-wagon de bois. Il n'aurait jamais la force de déplacer

des masses pareilles et si jamais il a besoin d'en disposer sans délai, il a dû prendre ses dispositions.

Je me sens un peu dépassé par les événements. J'ai besoin de temps pour réfléchir. En attendant, je vais lui laisser croire que je coupe dans ses bobards.

— Il faudra sortir d'ici une flopée de trucs avant de pouvoir examiner le sol : ça représente une bonne semaine de travail.

— Nous aurons tout le temps... quand il sera supprimé.

Elle ne pense vraiment qu'à ça.

— Oui. Enfin, si tu es sûre que le magot est enterré ici, nous ne pouvons rien faire avant d'avoir déblayé le coin. Allons boire un verre.

Nous gagnons la porte. J'enchaîne :

— Tu es bien sûre de ce que tu avances, oui?

— Il s'est enfermé là-dedans au moins deux heures avec les outils. Quand il est ressorti, ses souliers étaient pleins de terre, il avait l'air éreinté...

— Ça paraît concorder. Il ne transportait rien en entrant, je veux dire, à part les outils?

Elle hésite une fraction de seconde.

— Je ne suis pas sûre. Mais je crois bien qu'il y avait une bosse sous son manteau.

Je rigole intérieurement. Ses mensonges sont aussi convaincants que les sourires des politiciens.

La pluie fouette les vitres de la chambre à coucher; le vent s'abat sur le mur de la maison et fait grincer les ifs échevelés. Je suis allongé sur le lit, une cigarette allumée aux doigts. Je retourne le problème dans ma tête.

Après le déjeuner, je lui ai dit qu'il fallait que j'examine la situation et que je voulais être seul.

— Le plus tôt sera le mieux, Frank.

— Je sais, mais je ne veux rien précipiter. Je te le répète : il faut que ce soit une combine sans fissure, sinon je ne lève pas le petit doigt.

— Réfléchis.

— C'est bien ce que je suis en train de faire.

Je suis certain que Sarek la tient et qu'elle veut le faire taire définitivement, mais je n'ai que sa parole, à elle, qu'il est plein aux as. Essaie-t-elle de m'appâter avec ce fric pour me décider à le tuer?

Une femme qui projette de tuer son mari est toujours dangereuse. C'est une chose à ne pas oublier.

Je ferme les yeux et me concentre une fois de plus sur le problème.

— Tu en as mis, un temps.

La pièce est obscure. Pas d'autre lumière que celle du feu. Elle est assise sur le divan, les mains jointes entre les genoux, les épaules voûtées. Elle est toujours en chandail et en pantalon et ses cheveux sont rabattus sur sa figure. Cette longue attente lui a mis les nerfs à vif.

— Tu crois qu'on débrouille une histoire comme ça en deux minutes?

— Tu l'as débrouillée?

— Je crois.

Elle lève les yeux. A la lueur du feu, je vois ses traits tendus et son regard vif et soupçonneux.

— Assieds-toi et raconte-moi.

— J'ai soif. J'ai la cervelle en compote.

Elle se lève et va vers le buffet.

— Tu devrais allumer.

— Je vois assez clair.

Elle revient avec la bouteille de whisky et deux verres.

— Ce n'était pas drôle de t'attendre ici, toute seule.

— Je m'en doute.

Je remplis les verres jusqu'au bord, lui en tends un et m'assieds dans le fauteuil en face d'elle.

— Oui. Je crois que ça y est...

— Tu veux dire que c'est vraiment sûr?

— Tu vas pouvoir me donner ton avis. Pour moi, il n'y a aucun risque.

— Vas-y.

— Il faut qu'il disparaisse, mais pas une disparition mystérieuse. Il faut qu'il ait une bonne raison de s'évaporer. Et il l'aura. Si je ne me trompe, il n'y a que trois personnes au monde qui s'interrogeraient s'il s'escamotait : toi, moi et Emmie. Toi et moi, ne comptons pas, Emmie, si.

» Si on veut s'en tirer sans casse, il faut qu'Emmie soit sûre qu'il est parti pour de bon, et de sa propre volonté. Sinon, si elle flaire du louche, elle ira trouver les flics illico. Tu me suis?

— Oui.

— Bon. Maintenant, la police n'intervient pas à moins qu'on ne retrouve le corps ou qu'elle ne reçoive un rapport signalant la disparition d'une personne dans des circonstances suspectes. Alors, et seulement à ce moment-là, ils enquêtent. Si nous ne faisons pas de gaffe, on nous fichera la paix, voilà pourquoi il n'y a pas de risque. Tu piges?

Penchée en avant, elle me regarde fixement en respirant avec bruit.

— Comment va-t-on s'y prendre?

— Je la convaincrs. Mais j'ai d'abord quelque chose de plus important à faire que de convaincre Emmie.

— Quoi donc?

— Lui faire déterrer son magot.

Je la vois se raidir.

— Pourquoi? nous savons où il est. Liquide-le et nous le trouverons nous-mêmes.

— Tu crois? Et s'il n'est pas là-bas? Crois-tu que je vais le tuer sans être certain de mettre la main sur l'argent? Crois-tu que je vais risquer ma peau parce que tu t'imagines avoir vu une bosse à son manteau? Oh! non! Il déterrera son fric. Je ne le toucherai pas avant d'être certain qu'il l'a sur lui, bon Dieu!

Elle n'aime pas ça, comme prévu, mais elle ne peut rien y faire.

— Tu ne lui feras jamais faire ça.

— Tu crois? Je suis sûr du contraire. Je connais peut-être mieux que toi la nature humaine. Sa petite vie est entièrement liée à son fric. C'est toi qui l'as dit. Pas moi. Suppose qu'il soit caché dans la grange et que la grange prenne feu. Tu ne crois pas qu'il se précipitera, sans penser que nous le surveillons, pour sauver ses billets et ses pierres?

Elle se passe la langue sur les lèvres pour pouvoir répondre.

— Tu ne serais pas assez fou pour mettre le feu à la grange! On verrait arriver tout le pays. Sans parler des pompiers.

Je me mets à rire. Je m'amuse énormément.

— Tu as parfaitement raison. Je ne mettrai pas le feu à la grange. C'est inutile. Et je vais te dire pourquoi. Je suis fichtrement sûr que l'argent n'est pas dans la grange.

Elle change de couleur.

— Il y est.

— Tu le crois mais je veux bien te parier le contraire. Et je veux bien te parier aussi qu'il est entré dans la grange avec une bêche pour te donner le change. Qu'est-ce que tu dis de ça?

Je ne crois pas qu'il soit jamais entré dans la grange avec n'importe quel outil, mais il faut jouer son jeu.

— Oui? C'est possible.

Elle est furieuse de devoir renoncer à son histoire, mais elle a menti si maladroitement qu'elle n'a plus le choix.

— Si l'argent n'est pas dans la grange, alors tu ne sais pas plus que moi où le trouver, n'est-ce pas?

Elle regarde dans le vague.

— Oui. S'il n'y est pas, je ne sais rien.

— Très bien. Nous en sommes donc au même point. On peut donc chercher jusqu'à perpète sans jamais rien trouver. Mais s'il décide tout d'un coup de quitter le pays pour de bon, il prendra l'argent et les diamants avec lui, non? C'est à ce moment-là que nous entrerons en scène.

— Tu veux dire que nous le tuerons?

J'étudie ses implacables yeux d'émeraude.

— C'est à ce moment-là que nous le tuerons.

Nous restons un long moment à nous regarder sans rien dire.

— Je vois.

— C'est tout ce que tu trouves à dire?

— Il aura l'argent sur lui, et tout ce que nous aurons à faire sera de le lui prendre, c'est bien ça?

— Continue.

Elle fronce le sourcil.

— Comment ça?

Je me penche en avant et pose une main sur son genou. Je souris. C'est plus fort que moi. Elle a autant de cervelle que Netta sur ce chapitre, si on peut dire que Netta ait une cervelle.

— Eh bien! trouve les points faibles à ton tour.

— Ça me semble parfait, Frank.

— Réfléchis. Si tu n'épluches pas cette histoire, tu peux être sûre qu'Emmie n'oubliera pas de le faire.

Cette fois, elle se rebiffe.

— Eh bien! Que fais-tu du cadavre?

— C'est mieux. Tu commences à faire fonctionner tes méninges. Ne t'en fais pas pour le corps. C'est un point déjà réglé. Rien d'autre?

— Je ne vois pas d'autres objections.

— Vraiment. Réfléchis encore. As-tu oublié qu'Emmie est folle de lui? Ils ont travaillé ensemble dix ans. Ils sont pratiquement associés. Ça ne te dit rien?

— Où veux-tu en venir?

— Je t'ai dit qu'il fallait trouver une combine parfaitement sûre. Pas pour une semaine ou un mois, mais définitivement. Et si elle n'a aucune nouvelle de lui après son départ supposé, crois-tu qu'elle ne s'inquiétera pas? Elle pensera certainement qu'il lui est arrivé quelque chose et elle ira trouver les

flics. Elle est convaincue qu'il ne peut rien faire sans elle. Voilà l'ennui. Elle n'admettra jamais qu'il l'a laissée tomber sans crier gare. Qu'en penses-tu?

— Tu as raison.

— Mais elle croira qu'il l'a plaquée si elle découvre qu'il a filé avec une autre femme. C'est la seule chose qui puisse la convaincre. S'il vous laisse en plan, toi et elle pour une autre, elle y croira.

— Quelle autre femme?

— Quand elle le croira parti, tu iras la trouver. Tu lui montreras une lettre que tu auras trouvée et une photo. Tu le traiteras de tous les noms devant elle et tu tâcheras d'y aller à fond pour qu'elle s'y laisse prendre sans arrière-pensée.

— D'où sortent la lettre et la photo?

— Tu te souviens du mot qu'il t'a envoyé. Ton nom n'est pas mentionné, ni la date. Ça va coller au poil. (Et je lui tends la lettre trouvée dans le coffret.) Vas-y. Lis-le à haute voix et dis-moi si on peut trouver mieux.

Elle s'exécute. A la lecture, je trouve le texte impeccable.

— « Chérie, je ne prévois pour nous que des ennuis et des dangers. Il est impossible de rester ici plus longtemps : une semaine au grand maximum. Il est temps que tu te décides. Je dispose actuellement d'assez d'argent pour nous deux. Nous pouvons filer ensemble et recommencer notre vie. Pour le moment, Paris est relativement sûr. Plus tard, nous pourrons peut-être partir pour l'Amérique. Il me faut une réponse immédiate. Aie confiance en mon amour. Ne perds pas de temps, Henry. »

A en juger par son regard, elle a l'air tout aussi satisfaite que moi.

— J'avais oublié ça. Il a dû m'écrire...

— Peu importe quand et pourquoi il l'a écrit. Oublie que tu l'aies jamais reçu. C'est une lettre que tu as trouvée.

Je la lui prends et j'en fais une boulette.

— Tu l'as sortie du panier à papiers. Il a dû renoncer à lui écrire et il a préféré téléphoner. Mais il faut que tu te débrouilles pour qu'Emmie croie à cette lettre.

Je lance la photo de Netta sur ses genoux. Celle où elle est aussi peu habillée que la vérité sortant de son puits, avec la dédicace vaseuse à l'encre blanche...

— Et voilà la poule avec qui il a filé. C'est vraisemblable, non? Un homme peut bien tout plaquer pour un joli morceau comme celui-là. Emmie, elle-même, devrait l'admettre.

Elle examine la photo et devient écarlate.

— Qui est-ce?

Je souris.

— Sa petite amie. Et si tu peux faire devant Emmie la tête que tu fais maintenant, c'est du tout cuit. Elle saute sur ses pieds, les yeux étincelants.

— Une de tes relations, j'imagine?

— Exact.

— Et elle t'attend toujours, hein?

Je lui prends la photo des mains.

— Elle en a pour très très longtemps.

— Tu en pincés pour elle?

— Qu'est-ce qui te prend? Pourquoi me regardes-tu comme ça?

Elle m'agrippe par le plastron de ma chemise...

— Si jamais tu me trompes...

Je me dégage d'une secousse et l'envoie s'étaler sur le divan. Elle reste là, à me fixer, les yeux flamboyants, avec une tête furieuse de chat en colère.

— Est-ce que je te casse les pieds avec tous tes coquins? Est-ce que je fais des salades à propos de ton ex-béguin, qui pleurnichait parce que tu t'envoyais des gigolos?

J'enfle la voix.

— Je t'ai prise comme je t'ai trouvée, et tu me prendras comme tu m'as trouvé, bon sang!

Nous nous dévisageons un instant, puis avec un haussement d'épaules excédé, elle prend une cigarette.

— Bon. Ça va. Du moment que tu ne la vois plus. Je rajuste ma cravate. Elle m'a à moitié étranglé.

— Et ne commence pas à jouer les tigresses ou tu t'en mordras les doigts. Je n'aime pas les femmes crampons. Maintenant, si ta crise est passée, veux-tu revenir à l'examen de notre combinaison?

— C'est une chose que je ne supporterais pas, Frank. Si tu me...

— Oh! ferme ça. Je n'ai jamais eu l'intention de te tromper.

— En tout cas, méfie-toi.

Je fais les cent pas dans la pièce en attendant qu'elle se calme.

— La photo et la lettre suffiront-elles à la persuader qu'il s'est débiné avec une autre?

Elle me lance un coup d'œil froid.

— Je crois.

— Ça ne suffit pas. Il faut que tu sois sûre. Peux-tu

la convaincre? Si tu ne peux pas, on arrête les frais. Alors?

Elle respire un grand coup.

— Tu peux compter sur moi.

Il ne pleut plus, mais la nuit humide est d'un noir d'encre et le sol détrempe gargouille sous nos pas. Je lui tiens le bras. De ma main libre, je porte ma torche électrique.

Nous faisons le tour de la maison et gagnons le vieux puits, sous le bouquet d'ifs. Je lui tends la torche et lui demande de m'éclairer. Puis je m'agenouille et soulève le couvercle de zinc. L'orifice du puits me souffle une bouffée d'humidité à la figure.

— C'est là-dedans qu'il fera le plongeon. Il y a près de trente mètres d'eau. Si personne ne le cherche et ne s'interroge sur son sort, on ne peut pas trouver de meilleur endroit.

Elle s'approche et se penche par-dessus mon épaule. Le rayon de la lampe éclaire la surface noire de l'eau dormante. Une mousse verdâtre plaque les vieilles pierres des parois. Une grenouille plonge avec une détente des pattes pour sortir de la zone éclairée. Rita frissonne.

— Rentrons, Frank.

— C'est là-dedans que je le fourrerai, lesté de pierres attachées avec du fil de fer. Il ne remontera jamais.

Elle se détourne.

— Je rentre.

Je souris dans l'obscurité.

Elle a bien mordu à l'appât. Je le sens. Elle croit tout ce que je lui dis à la lettre.

CHAPITRE XI

De tous les trucs qu'on m'a appris aux commandos, je me souviens d'un piège très efficace et l'idée me vient que je pourrais l'employer pour terroriser Sarek jusqu'aux moelles.

Maintenant que je l'ai convaincue que j'allais le tuer, je dois faire semblant de mettre le premier point de mon plan en action, c'est-à-dire flanquer une telle frousse à Sarek qu'il n'aura plus qu'une idée : filer d'ici pour n'y plus revenir.

Le matin suivant, je décide donc d'aller chercher à Londres, pour installer mon piège, un truc que j'ai piqué dans les stocks militaires avant de rentrer dans le civil.

Ce truc a beaucoup servi pendant la guerre pour envoyer les gens *ad patres* à distance et je l'ai récupéré, ainsi que pas mal d'autres petites trouvailles, sur le matériel de l'armée, en souvenir des plus belles années de ma vie.

Je me souviens que cet engin est resté dans une valise chez Netta et l'idée de voir Netta m'émoustille.

Une heure ou deux en sa paisible compagnie

me changeront de la violence passionnée de Rita.

Assis devant le feu, pendant que Rita fait le lit, je pense à Netta d'une façon bien précise, quand le téléphone se met à sonner. L'esprit toujours plein de Netta, je décroche automatiquement le récepteur et dis :

— Allô!

L'intervalle d'une seconde je n'entends que le grésillement de la ligne, puis la voix d'Emmie demande :

— C'est Mitchell?

C'est vrai. Je l'admets. En entendant cette voix nasillarde, j'ai cru un instant que mon cœur s'arrêtait. Mon sang s'est figé dans mes veines. Je suis censé me trouver à des kilomètres des « Quatre Vents », et pourtant je suis encore là à neuf heures du matin, ayant indubitablement passé la nuit seul dans la maison avec la femme de Sarek et par là-dessus il faut que je tombe sur Emmie au téléphone.

Je vois tout mon plan s'écrouler sous mes yeux.

— Allô! C'est vous, Mitchell?

Ma cervelle galope dans mon crâne comme un rat affolé. Je ne peux ni penser, ni parler; ni même bouger. Je suis dans un tel état de panique que je peux à peine respirer.

— Allô? Allô?

Rita entre en coup de vent dans la pièce. Un seul coup d'œil sur mon visage suant et blafard et elle comprend ce qui se passe.

— Dis-lui que c'est une erreur, crétin! siffle-t-elle.

— Quel numéro demandez-vous?

Je ne reconnais pas ma voix. On dirait le coassement d'une grenouille.

— Topham 229. C'est vous, Mitchell?

— Je regrette, c'est une erreur, et je raccroche.

— Idiot! Triple idiot!

— Ça va, ça va. Ne gueule pas!

— Si elle lui dit...

— Oh! boucle-la. Elle n'a pas pu reconnaître ma voix.

La sonnerie retentit de nouveau.

Elle me bouscule et décroche l'appareil. Il faut bien le reconnaître : elle est aussi solide et froide qu'un bloc de glace.

— Allô? Oui, ici Mme Sarek. Oh! Allô! Miss Pearl. Oh! Vraiment? Je ferai bien d'aller le chercher... Oui, entendu.

Nous nous regardons sans rien dire pendant que la voix continue au bout du fil.

— Qui? Mitchell? Mais non. Je ne l'ai pas vu depuis le départ d'Henry. Non, je n'en ai aucune idée. Oui... Merci de m'avoir prévenue.

Elle raccroche.

— Espèce de pauvre gourde. Tu parles de précautions à prendre et à la première occasion qui se présente, tu ne rates pas la bourde à éviter. Comment as-tu pu être assez bête pour répondre au téléphone? Si elle l'avertit, il te videra d'ici instantanément, et tout sera fichu.

Je commence à reprendre mes esprits.

— Elle ne dira rien. Maintenant, changeons de sujet. Il revient?

— Il arrive par l'avion de neuf heures quarante-cinq. Je dois aller le chercher.

Je m'approche du buffet et me verse un whisky. J'ai les jambes encore un peu flageolantes.

— Ce soir?

— Oui.

J'avale mon verre d'une gorgée.

— Elle a parlé de moi?

— Elle voulait savoir si je t'avais vu. Elle veut te prévenir qu'il revient, mais elle ne sait pas où te joindre.

— Tu crois qu'elle a flairé quelque chose?

— Est-ce que je sais? Si c'est comme ça que tu prépares ton coup!

— Tais-toi. Ça ne se renouvellera pas.

— Je l'espère bien. Je croyais que tu avais les nerfs plus solides.

— Mes nerfs vont très bien. Elle m'a pris de court.

— Tu me crois aveugle? Tu fais une tête de renard pris au piège.

— Ne t'occupe pas de ma tête. Et maintenant, fous-moi la paix. J'en ai plein le dos. Alors, passe la main.

Elle s'approche de la fenêtre, rigide de fureur.

Je transpire encore mais le whisky commence à faire son effet et je retrouve un peu mes jambes.

— Je pars pour Londres immédiatement. Je serai revenu vers cinq heures. Je dois aller chercher quelque chose et faire une visite de politesse à Emmie. Si je vois qu'elle soupçonne du louche, je m'en charge. D'ailleurs, il faut que ce soit moi qui le ramène.

Elle se tourne vers moi.

— Qu'est-ce que tu vas chercher?

— Un petit truc qui lui flanquera la plus grande trouille de sa vie. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra.

Elle me surveille de très près, l'œil méfiant.

— Et où vas-tu aller le chercher?

Je prends un air innocent. Je sais ce qu'elle pense.

— Chez un copain dont la turne me sert de garde-meubles. Pourquoi?

— Ce n'est pas chez cette Netta, par hasard?

Je secoue la tête.

— Non, pas chez Netta. Ne pense pas plus à elle que je ne pense à ton Boris. Je ne l'ai pas vue depuis des années et je n'ai aucune envie de la revoir. Ça te suffit?

Ses yeux perdent peu à peu leur expression soupçonneuse.

— Je ne peux pas croire qu'il revient déjà.

— Attends de le voir et n'oublie pas; à partir de maintenant, je commence à m'occuper de lui. Ne t'étonne pas s'il arrive quoi que ce soit.

— Du moment que tu te débrouilles, tout va bien, Frank.

J'escalade les quatre étages sans toucher la rampe. Avant d'atteindre la porte, j'entends le staccato de la machine lancée à plein régime.

Je passe ma tête à la porte et souris à Emmie.

— Salut, perle de ma vie, comment va?

Elle s'arrête de taper et sursaute comme si on lui avait enfoncé une épingle dans les fesses. Ses yeux globuleux vacillent derrière les verres épais de ses lunettes.

— Je me suis dit que je devais bien passer vous demander si vous aviez des nouvelles.

— J'ai essayé de vous joindre.

J'entre dans le bureau, referme la porte et m'y adosse.

— Bien aimable. Je ne commence pas à vous intéresser, j'imagine?

Elle rougit légèrement.

— Mme Sarek vous a prévenu?

— Prévenu... de quoi?

Je surveille son brusque changement d'expression et souris.

— Vous étiez là-bas ce matin, n'est-ce pas?

Cette fois, je suis prêt à contrer le coup.

— Où donc, là-bas?

— C'est vous qui m'avez répondu au téléphone. J'ai reconnu votre voix.

— Auriez-vous la bonté d'éclairer votre lanterne?

Elle tourne au cramoisi.

— Vous étiez aux « Quatre vents » ce matin.

— Vraiment? Très intéressant. Moi qui me croyais dans un appartement de Lannox Street. A quelle heure ce matin?

Elle me surveille comme un chat guette une souris.

— Neuf heures.

— Il se trouve que ce matin à neuf heures, j'étais au lit avec une fort jolie blonde. Qu'est-ce qui vous fait croire que j'étais là-bas? Essayez-vous simplement de m'attirer des ennuis?

Emmie me regarde fixement. Je lui rends son regard. Elle ne m'a pas fait ciller une fois.

— M. Sarek rentre ce soir par l'avion de neuf heures quarante-cinq.

— Écoutez, ma cocotte, vous vous êtes simplement fourré dans votre sale petite cervelle que j'avais couché avec Mme Sarek. Je me fous bien de ce qui se passe dans le borbier qui vous sert de crâne, mais je suis sûr que M. Sarek s'y intéresse. Si vous ne retirez pas cette insinuation tout de suite en vous excusant, je leur répéterai, à lui et à Mme Sarek, ce que vous avez dit et vous vous débrouillerez.

Elle roule des yeux furibonds.

— Je... Je n'ai rien voulu dire.

— Alors, surveillez vos paroles. Vous êtes-vous excusée, au fait?

Elle avale deux fois de suite, et sa figure devient aubergine mais elle le dit :

— Je m'excuse.

Je jouis intensément de la situation. Elle m'a flanqué une peur bleue, mais je suis en train de me dédommager abondamment. Je la tiens au-dessus d'un baril de poudre et elle n'en ignore rien.

— Parfait. La prochaine fois que vous ruminerez ce genre d'idées, gardez-les pour vous.

Elle ne répond pas, mais la haine qu'expriment ses traits fait plaisir à voir.

— Alors, il revient ce soir? Très bien. J'irai le chercher à l'arrivée.

Elle ne dit toujours rien.

Je lui adresse un petit sourire mauvais et j'ouvre la porte.

— Adieu, perle d'Orient. Je suis transporté de vous avoir revu.

Toujours souriant, je m'esquive le long du couloir en laissant la porte ouverte. A mi-étage, j'entends la porte claquer au-dessus de moi.

J'arrive Lannox Street, chez Netta, un peu après onze heures. Je ne m'attends pas à la trouver levée et je n'ai pas tort. Elle vient m'ouvrir en déshabillé soyeux par-dessus un pyjama violet. Même sans maquillage, elle est à croquer.

— Oh! Frankie, mon chou!

— Je t'avais bien dit que tu n'attendrais pas longtemps, tu vois?

Je referme la porte d'un coup de talon et la prends dans mes bras.

— Oh! Frankie, c'est merveilleux. Attention, chéri, tu me fais mal.

— Attends un peu, tu verras.

Je la transporte dans sa chambre et la dépose sur le lit.

— Tu es venu pour... rester, Frankie?

— Deux heures, pas plus. Je suis très occupé ces temps-ci, mon petit.

— Oh! moi qui espérais... (Elle se reprend.) Tes affaires marchent bien? Tu ne t'es pas mis dans de sales draps, Frankie?

Je me demande la tête qu'elle ferait si je lui disais exactement dans quels draps je me mets.

— Je m'étais trompé à propos de Sarek. Je t'avais dit que je croyais que c'était un escroc. C'est une erreur. C'est un authentique diamantaire cent pour cent. Alors, qu'en penses-tu?

— Des diamants?

— Exactement. S'il a besoin d'un garde du corps, c'est parce qu'il balade des millions en diamants sur lui toute la journée.

Ses yeux s'élargissent.

— Je croyais qu'il avait reçu des lettres de menaces.

— C'était de la blague. Il lui fallait un prétexte pour m'engager. Il ne pouvait pas me parler des cailloux avant d'être sûr de moi. Maintenant, nous sommes pratiquement associés. Il a simplement besoin de moi pour garder ses pierres.

— J'ai lu quelque chose sur ce genre de personnages. Ils ont leur quartier près d'Hatton Garden, non?

Qui donc la prétendait stupide?

Je la caresse sous le menton.

— Tu es étonnante, mon petit, tu veux dire que tu as lu ça toute seule : les petites lettres et tout?

— Oh! Frankie, ne recommence pas à me mettre en boîte.

— Je plaisantais. Mais tu as tout à fait raison.

— Et voilà pourquoi il porte cet affreux manteau dont tu m'as parlé, je suppose. Il cache ses diamants dans son manteau, il sait que personne ne le lui volera, n'est-ce pas?

Je la regarde fixement. Un frisson me parcourt l'échine.

— Pardon?

— Mais j'ai seulement dit... qu'est-ce qui te prend, Frankie? Ne fais pas cette tête-là. Excuse-moi si...

— Tais-toi!

Je me lève et m'approche de la fenêtre en tournant le dos à Netta pour lui cacher ma figure.

Il cache ses diamants dans son manteau. Il sait que personne ne le lui volera.

Moi qui me suis torturé la cervelle pour savoir où il les planquait... Pendant des heures! Et Netta, l'écervelée, la tête d'épingle, l'analphabète, fait cette découverte comme si elle n'avait qu'à se pencher pour la ramasser.

Quel sinistre crétin, quel empoté je fais! J'aurais dû penser au manteau à l'instant même où je l'ai vu.

— Frankie, mon chou, qu'est-ce que tu as?

— Silence. Laisse-moi tranquille une minute.

J'attends encore pour me retourner. Je suis tellement surexcité que j'en tremble presque. Cette fois, j'y suis.

Voilà pourquoi il ne lâche pas son manteau, même la nuit. Maintenant que j'y repense, il ne l'a jamais laissé hors de vue. Cela se conçoit. Si Rita ne ment pas, ce manteau renferme des millions. Moi-même, je consentirais à m'affubler d'une pelure aussi hideuse si elle valait une telle fortune.

Je finis par me dominer et reviens vers le lit.

Elle est toujours allongée; ses grands yeux bleus sont inquiets.

Elle a l'air de se demander si je vais lui taper dessus ou l'embrasser.

— Je ne sais pas ce que j'ai dit de mal, mais je m'excuse, Frankie.

— De quoi? (Je la prends dans mes bras et je la secoue.) Pourquoi t'excuserais-tu?

— Ne te fâche pas, Frankie.

— Me fâcher! Tu es la fille la plus jolie, la plus adroite, la plus à la page!...

— Oh! Frankie.

Je soulève la tête et jette un coup d'œil au réveil sur la table de nuit. Trois heures moins le quart.

Netta remue, ouvre les yeux et me sourit.

— Ça te dirait d'aller en Amérique?

— En Amérique?

— Avec moi, bien entendu.

Elle passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Avec toi? En Amérique? Oh! mon chéri, j'adorerais ça. Rien ne pourrait me faire autant plaisir. Tu... tu parles sérieusement?

Je la serre dans mes bras.

— Encore une question. Veux-tu m'épouser?

— Oh! Frankie.

Je réussis enfin à décrocher ses bras de mon cou.

— Doucement, tu m'étrangles.

— Frankie, tu ne me dirais pas ça si ce n'était pas sérieux?

— Je suis on ne peut plus sérieux. Maintenant, écoute-moi. Sarek et moi, nous devons traiter une affaire ensemble. Si elle réussit, je serai plein aux as. Je l'ai présenté à un type qui veut des diamants et il doit me payer une commission. C'est un marché énorme, et si ça réussit, je ramasserai du fric en pagaille. Ensuite, on se marie et on va faire un tour de l'autre côté de l'océan. Ça te dit?

Elle me regarde d'un air anxieux.

— Tu ne te paies pas ma tête, Frankie?

— Mais non, crâne de piaf.

— Et si ça ne marche pas?

— Ça marchera.

— Même si ça rate, on ne pourrait pas se marier quand même? Je pourrais me passer de l'argent et du voyage en Amérique. C'est toi que je veux.

Je la secoue par les épaules.

— Ça marchera. Ne t'en fais pas. Il faudra bien que ça marche, bon Dieu!

CHAPITRE XII

Je stoppe devant la barrière. Elle sort en courant de la maison pour venir m'ouvrir.

Il est cinq heures passées et la nuit commence à tomber. Il y a une odeur de pluie dans l'air et de lourds nuages noirs montent lentement de l'Ouest.

— Tu l'as vue?

Je sors de la voiture et claque la portière.

— Oui, et je lui ai fait ravalier ses insultes. Tu aurais dû voir sa tête. Je l'ai forcée à s'excuser.

Elle scrute mon visage de tout près.

— Tu en as mis du temps!

— Le type que je voulais voir était sorti. J'ai dû piétiner trois heures en l'attendant.

Je me sens très tranquille. J'ai passé dix minutes au lavatory de Charing Cross pour m'assurer qu'il ne restait plus la moindre trace de rouge à lèvres ou de poudre sur une partie quelconque de mon individu. Ce n'est pas le moment de gaffer. Maintenant, j'ai du boulot.

Elle me suit dans la grange et pendant que je

rassemble la boîte à outils et quelques morceaux de bois, elle me surveille attentivement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tu verras.

Je coupe trois baguettes de bois d'un mètre environ et les ajuste en forme d'étagère. Je fore ensuite deux trous l'un près de l'autre dans la planchette supérieure.

— Va me chercher le pistolet, veux-tu ? Il est dans le dernier tiroir du bureau, fais attention, il est chargé.

En attendant, je visse le truc que j'ai ramené, dans la planchette supérieure. C'est une jolie petite mécanique : un genre de déclencheur mécano à retardement, mais un peu plus gros. Elle revient avec le pétard et me le tend. Je sors le chargeur et extrais la balle engagée dans le canon.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

— Je vais te montrer. Tu vois ce truc. Il est actionné par un mouvement d'horlogerie. Il peut être déclenché par une montre en installant le cadran ici, ou par vibration en le plaçant dans le sens opposé. Ce crochet tire la goupille d'une grenade ou la gâchette d'une arme quelconque. Rien de plus simple. Admettons que tu entres ici et que la machine soit amorcée. Tes pas suffiront à mettre le mouvement en marche et la bombe sautera. On se servait de ça pour les combats de rues. Quand ça sentait trop mauvais, il suffisait d'installer un appareil de ce genre et de filer. Toutes les deux ou trois minutes, le mécanisme tirait la gâchette et les fridolins nous croyaient toujours là.

Elle m'écoute avec impatience.

— Mais comment vas-tu t'en servir maintenant ?

— Nous serons tous les trois dans la pièce de devant quand tout à coup le pétard tirera et la fenêtre volera en morceaux. Tu ne crois pas que ça lui flanquera une frousse terrible? Et il ne songera jamais à nous soupçonner. Voilà pourquoi j'ai amené ce truc, pour assurer mon alibi.

— Mais l'un de nous risque d'être blessé?

— Sois tranquille. J'y veillerai.

— Ça paraît bien dangereux, Frank. Tu ne peux pas employer des cartouches à blanc?

— Il faut que la fenêtre soit touchée. Je m'arrangerai pour diriger le canon vers le haut. Ça ira très bien.

— S'il est touché...

— Il ne sera pas touché, alors boucle-la.

— S'il est touché, Frank, la police s'en mêlera. Je n'aime pas ça. Tu ne peux pas trouver une autre solution?

— Je te répète qu'il ne lui arrivera rien. Je connais mon affaire. Il sera assis quand le coup partira. Et la balle nous manquera au moins de deux mètres. Cette marge de sécurité ne te suffit pas?

— Comment sais-tu qu'il sera assis?

La moutarde me monte au nez.

— Parce qu'il sera en train de jouer aux échecs avec moi. Et maintenant, ne me casse plus les pieds!

Je fixe l'étagère au mur de la grange avec un écrou à vis papillon. Je veux être certain de pouvoir l'ôter rapidement, au cas bien improbable où il aurait encore le courage de sortir pour se rendre compte.

Je pose le pistolet sur l'étagère. Il est braqué sur la fenêtre du salon.

— Retourne là-bas, allume la lumière et plante-toi au milieu de la pièce. Je veux être sûr qu'il est pointé assez haut.

— Il n'est pas chargé, hein?

— Non, bien sûr. Tu ne m'as pas vu le décharger?

— Montre-moi les cartouches.

Je me retourne brusquement. Elle garde un air impassible.

— Tu m'as vu les sortir, oui?

— Montre-les-moi.

Je ne comprends pas où elle veut en venir. Je sors les pruneaux de ma poche et les lui montre.

— Il y en a sept. Tu es contente?

— Non. Montre-moi le pistolet.

— Qu'est-ce qui t'arrive? Bon Dieu!

— Rien. Je ne veux pas risquer d'accident.

J'essaye de sourire sans résultat.

— On dirait vraiment que je suis prêt à t'assassiner.

Ses yeux verts ne me lâchent pas.

— Je ne te conseillerais pas d'essayer.

Il trotte le long de la piste d'atterrissage; les pans de son manteau grotesque battent au vent. D'une main il retient son large feutre noir, de l'autre il tient solidement sa valise.

Miss Robinson se presse sur ses talons.

Je sors de l'ombre pour venir le saluer.

— Mme Sarek va bien, oui?

— Elle paraît en très bonne santé. Je ne l'ai aperçue qu'un moment en allant chercher la voiture. Comment va votre grippe?

— Elle est passée, merci.

Il a l'air tout content et son sourire rayonnant lui tend les joues à craquer.

— Je n'ai pas cessé de penser à mon fils.

Ça y est. Il va remettre ça. J'avais oublié cette histoire.

— ... Fait bon voyage?

— Excellent. Rentrons vite, n'est-ce pas. Je veux voir Mme Sarek.

Je prends sa valise. Il grimpe dans la voiture. Son manteau m'effleure le bras. Ce contact me fait battre le cœur.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, monsieur Sarek.

Miss Robinson se penche à la portière. Je meurs d'envie de lui botter les fesses.

— Peut-être... à la fin du mois.

Je pense en me glissant sous le volant : « N'y compte pas trop, mignonne. »

Elle tient sous son bras un paquet enveloppé de papier brun.

— J'espère que Mme Sarek supportera bien son état, dit-elle, et merci encore pour...

— N'en parlons plus.

Il l'interrompt. Il sait que je l'écoute.

J'embraye et roule vers la sortie.

— Rentrons vite, n'est-ce pas.

— J'aimerais d'abord vous dire un mot.

Je stoppe dans une zone mal éclairée.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Je ne sais pas. Mais depuis votre départ, j'ai été constamment filé par deux types qui avaient une drôle d'allure.

A la lueur du tableau de bord, je vois son visage se contracter et ses petits yeux s'agiter.

— Qu'est-ce qu'ils vous veulent ?

— Je n'en sais rien. Ce sont deux grands gaillards costauds. L'un porte une casquette, l'autre un chapeau gris, tous les deux en imperméable. Très bruns, le teint basané, des sales têtes.

Il commence à frissonner.

— Vous croyez que c'est à... moi qu'ils en veulent ?

— Je ne sais pas. Je ne voudrais pas vous effrayer, monsieur Sarek, mais j'avoue que j'y ai pensé. Si c'était moi qui les intéressais, ils n'auraient pas attendu. Je leur ai fourni plusieurs occasions, mais ils se sont contentés chaque fois de ne pas me lâcher.

Il jette un coup d'œil apeuré par-dessus son épaule.

— Je suis trop isolé à la ferme. Je devrais m'installer à Londres, y prendre un appartement.

— Ne vous laissez pas effaroucher. J'ouvre l'œil. Ils auront à compter avec moi avant de pouvoir vous approcher.

Il s'essuie le front.

— Vous êtes sûr de pouvoir leur tenir tête ?

— Et comment !

Dix minutes plus tard, j'annonce :

— Il y a une voiture derrière nous. Regardez.

C'est exact. D'ailleurs, je ne vois pas où elle pourrait se trouver, sinon derrière. Je roule en plein milieu de la route et elle ne peut pas me dépasser. Je tiens à le tenir en haleine. La grosse forme noire qui nous suit est une occasion à ne pas manquer. Il se tortille sur son siège, l'œil fixé sur la vitre arrière

pendant que j'écrase l'accélérateur. L'Austin bondit en avant en craquant de toutes ses jointures. Les phares de la voiture suiveuse illuminent l'intérieur de la nôtre.

— Planquez-vous par terre. S'ils me croient seul, ils me dépasseront peut-être.

Il s'accroupit au fond de la bagnole comme un lapin traqué. Je souris et l'aplatis un peu plus en lui enfonçant son chapeau sur les oreilles. La voiture qui nous suit klaxonne avec insistance. Je ralentis, me gare sur la gauche et la regarde passer. C'est une femme qui est au volant. Un couple est assis au fond. Ils me lancent tous les trois des coups d'œil furibonds.

Je ne lâche pas le chapeau de Sarek pour être sûr qu'il ne verra rien.

— Attendez. Ne bougez pas.

Il est ratatiné comme un cadavre.

— Ça va. Ils sont partis. (Je le laisse se relever.) Encore ces deux types... L'homme en casquette et l'autre.

Je l'entends souffler bruyamment.

C'est tellement facile que j'ai peine à retenir un éclat de rire.

— Entrez et ne vous montrez pas, monsieur Sarek. Je vais aller jeter un coup d'œil dans l'allée.

Il s'engouffre dans la maison et claque la porte.

Je gare la voiture, avale une bonne lampée de whisky que j'ai caché dans le garage et vais faire un petit tour dans l'allée. Après leur avoir donné le temps de se congratuler et, pour lui, de raconter ses malheurs, je rentre à mon tour.

Il est assis devant le feu, encore verdâtre. Il sirote

du whisky. Debout près de lui, elle le toise d'un regard mauvais.

— M. Sarek vous a raconté notre petite aventure? Elle me regarde.

— Je n'y crois pas. Son ombre suffirait à le terrifier.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. (Elle paraît de mauvaise humeur.) Je n'aurais pas dû revenir si tôt. Nous allons partir d'ici, Rita.

— Je refuse de m'en aller.

— Pour toi, c'est très bien, mais pour moi... tu ne veux pas me voir mort?... Nous sommes trop loin de tout ici.

— J'ai l'impression que M. Sarek a raison...

— Je ne vous ai rien demandé.

Elle sort de la pièce et claque la porte.

— Peut-être feriez-vous bien d'attendre encore quelque temps, monsieur Sarek. Il ne faut pas la froisser. Les femmes dans son état sont toujours susceptibles. Vous serez très bien ici avec moi. Donnez-lui le temps de s'habituer à l'idée du départ.

Il me regarde d'un air pathétique.

— Vous êtes un brave garçon, Frank. Je ne veux pas qu'il arrive d'ennuis à mon fils. Si vous pensez que je risque de la secouer, je resterai.

— Avec moi, vous ne courez aucun danger.

Il m'annonce que ce soir, il a l'intention de coucher avec elle. Je la surveille du fenil quand il entre chez elle, son manteau sur le bras. Avant de se mettre au lit, il l'accroche à la patère derrière la porte.

Je fais alors une découverte qui me stupéfie. Je peux voir ces deux personnages l'un près de l'autre sans éprouver le moindre pincement au cœur. Ces

quelques jours avec elle m'ont guéri, comme un coup de bistouri bien placé dans un abcès.

Autre chose : je commence à me méfier d'elle et l'effet qu'elle peut me faire en est très atténué. La petite scène à propos du pistolet m'a démontré qu'il fallait la surveiller de très près.

Par-dessus le marché, le manteau accapare tout mon esprit. Je n'arrive pas à me décider : vais-je attendre qu'ils soient endormis pour me faufiler dans leur chambre et subtiliser le manteau ou bien suivrai-je mon plan originel? Si j'étais absolument certain que les diamants soient dans le manteau je n'hésiterais pas, mais il reste toujours un doute et je ne veux opérer qu'à coup sûr.

Vers deux heures du matin, je sors du lit, enfile mon pantalon et un pull-over par-dessus mon pyjama. Je mets des souliers, me munis du pistolet, de la torche électrique et me dirige sans bruit vers leur chambre.

J'ouvre la porte et me glisse à l'intérieur en masquant de la main la lentille de la torche.

Elle s'éveille immédiatement et se redresse sur un coude. Je chuchote :

— Ça va, recouche-toi.

Elle obéit et me regarde me pencher sur Sarek. Il dort pesamment, la bouche ouverte; sa face de perroquet est répugnante au creux de l'oreiller.

Je pose une main sur son épaule et le secoue.

Il se réveille avec un tel sursaut qu'il tombe presque du lit.

— Qu'est-ce qui se passe? Qui est là?

— C'est moi, Frank.

Elle s'assied dans son lit. Je vois les pointes de ses

seins à travers sa mince chemise de nuit. Cet aperçu me laisse parfaitement froid.

— Qu'y a-t-il?

— Je sors. Je tenais à vous prévenir. Il y a un homme qui rôde autour de la maison.

Son souffle se précipite.

— Vous l'avez vu?

— Oui. Il était près de la grange. Ne vous frappez pas. Je vais aller lui régler son compte.

— Non! (Il m'agrippe le bras.) Restez ici. C'est votre rôle de ne pas me quitter. Fermez la porte.

Il a une telle tremblote que le lit en trépide.

— Si j'arrive à le coincer, nous pourrons savoir à qui nous avons affaire. Vous devriez me laisser aller voir.

— Non! restez ici. Fermez la porte. Faites ce que je vous dis.

Je vais fermer la porte; je souris dans l'obscurité.

Je me demande ce qu'elle peut bien penser. Puis je vais à la fenêtre et regarde au-dehors. Je reste immobile pendant plusieurs minutes. Un silence de mort règne dans la pièce.

— J'ai l'impression qu'il a disparu.

Je m'écarte de la fenêtre et reviens vers le lit.

— Il vaut mieux attendre pour allumer.

— C'est de la folie de rester ici. Nous allons vendre la maison et filer.

Je ne dis rien. Je me glisse doucement vers la porte. Mes mains touchent le manteau. Je me mets à le tâter, palpant le tissu entre les doigts dans l'espoir de sentir quelque chose de dur.

— Frank, qu'est-ce que vous faites?

Je m'écarte du manteau, le cœur battant.

— Je croyais avoir entendu du bruit.

— Asseyez-vous près de la fenêtre et faites le guet.
Je m'exécute.

J'aperçois la tête de Rita sur l'oreiller et le crâne chauve de Sarek, assis dans son lit, qui se profile sur le mur.

J'affecte de guetter au-dehors. Et pendant tout le reste de la nuit, nous gardons nos positions respectives.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, il ne met pas le nez dehors. Il reste accroupi près du feu, dans le salon, avec les rideaux tirés et la lumière allumée.

Je commence à me demander si mon piège ne sera pas superflu. Encore une nuit comme la précédente et il sera à point.

Je m'assieds en face de lui : je prends un air soucieux et concentré et je l'écoute déverser toutes les histoires que lui inspirent ses terreurs accumulées.

— La situation est sans issue, monsieur Sarek, dis-je quand il me laisse enfin placer un mot. Si vous ne les prenez pas de front, ils vous ruineront. Il n'y a qu'un moyen de les neutraliser, c'est de leur tendre un piège en les forçant à se montrer, ce qui me permettra de les coincer. Ça ne vous mènera à rien de rester assis derrière vos rideaux. Vous ne pouvez pas vous cacher indéfiniment et j'ai l'impression qu'ils ne se décourageront pas si vite.

Il passe la langue sur ses lèvres minces.

— Il vaut mieux attendre. Je ne veux pas courir de risques...

— Enfin... c'est votre affaire, mais à mon avis,

nous pouvons être bloqués ici pour des semaines et, de toute façon, rien ne dit qu'ils ne tenteront pas un mauvais coup dès que vous serez reparti pour votre bureau.

— Il vaut peut-être mieux que je quitte cet endroit. J'attendais cette réflexion depuis une bonne heure.

— Comment ça ? Où voulez-vous aller ?

— Quitter le pays pour de bon. J'ai tous les fonds nécessaires. Je m'installerai à Paris. Mon fils et un minimum de paix, je n'en demande pas plus.

— Je suppose que vous avez raison, mais alors vous vous avouez battu.

Il fronce les sourcils.

— Je m'en fiche. Je ne peux pas me ronger indéfiniment de cette façon. Cela ne me vaut rien. J'en tomberais malade. Il vaut mieux que je m'en aille. Je peux faire tout autant d'argent à Paris.

— Oui. Après tout, c'est peut-être une idée.

Il réfléchit pendant quelques minutes.

— C'est décidé. Nous vendons la maison et nous partons.

— Ne vous précipitez pas trop. Mme Sarek ne sera peut-être pas d'accord.

— J'en ai assez. Je n'ai pas dormi une minute la nuit dernière ; je reçois des menaces constamment. Maintenant on vient surveiller ma maison. Ça n'en vaut pas la peine... Nous partons.

— Mais pourquoi Paris ? Que reprochez-vous à l'Amérique ? Vous pourriez gagner gros à New York.

Il a l'air surpris.

— C'est une idée. Mais d'abord, Paris. J'irai peut-être en Amérique plus tard, quand j'aurai mon fils.

Je continue à fumer, sans rien dire. Je l'observe pendant qu'il retourne cette idée dans sa tête. Il rumine un long moment. Je vois aux changements successifs d'expression de son visage que son projet se précise et quand il se lève brusquement pour s'approcher du téléphone, je sais qu'il s'est décidé.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'extérieur pendant que vous téléphonez.

— Dites à Mme Sarek que Miss Pearl viendra déjeuner.

Il va donc annoncer la nouvelle à Emmie. Je me demande ce qu'elle en pensera.

J'entre dans la cuisine et ferme la porte.

— Alors?

— L'affaire est dans le sac. Ou c'est tout comme. Il veut filer d'ici.

— Il te l'a dit?

— Tu parles! Il fait même venir Emmie ici pour la mettre au courant.

— Elle pourrait le faire changer d'avis.

— Oui. Mais je me charge de ce détail. J'ai encore mon petit truc en réserve. Le pétard fera l'affaire.

— Je n'aime pas ça, Frank.

— Je ne m'en servirai qu'en cas de nécessité. Va le voir et travaille-le avant l'arrivée d'Emmie. Et n'oublie pas : quand il partira, il faudra qu'il parte seul. Insiste pour vendre la maison et les meubles. Il voudra qu'Emmie s'en charge, mais il faut que tu aies une excuse pour ne pas partir avec lui. Tu me suis bien?

— Oui.

Elle se rapproche de moi et me regarde.

— Embrasse-moi, Frank.

Je n'en ai aucune envie. C'est incroyable, mais maintenant elle me dégoûte presque.

— Tu ferais bien d'y aller. Il a besoin d'être talonné.

Elle lève son visage vers moi. Je l'embrasse. Je n'ai pas le choix si je ne veux pas trahir mon jeu.

Je sens ses lèvres dures et sèches contre les miennes. Ce baiser ne me fait pas plus d'effet que si j'embrassais ma grand-mère.

Elle s'écarte de moi sans me lâcher les bras.

— Tu es sûr que tu tiens toujours autant à moi qu'à l'argent, Frank?

— Et comment!

Elle me touche la joue : elle sourit avec ses yeux comme des pierres.

— Je te conseille de ne pas te tromper, Frank.

Emmie arrive avec le taxi local juste avant midi. Je la regarde descendre de voiture, de la fenêtre de ma chambre. Elle a un air mauvais, décidé, et semble pressée de passer à l'attaque.

Rita fait son entrée au moment où je me retourne vers la porte.

— Tout ira bien, dit-elle.

— Je l'espère. Elle vient d'arriver. Tout est arrangé avec lui?

— Il n'y avait pas grand-chose à arranger. Il a dit qu'il voulait partir et je me suis laissée convaincre sans effort. Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas risquer d'émotions fortes dans mon état. Je lui ai dit que le mieux pour lui était de partir là-bas, d'y trouver un appartement et quand tout serait prêt, de me

faire venir. Entre-temps, j'aurai vendu la maison et les meubles.

— Et il a marché.

— Oui.

— Quand part-il?

— Il a parlé de la fin de la semaine.

Nous nous regardons.

— Il ne nous reste guère de temps. Nous saurons dans vingt-quatre heures à peu près si le fric est ici ou à Londres. S'il ne va pas à Londres, c'est qu'il est sur place.

— Oui.

— Quand vas-tu le... le tuer, Frank?

— Dès que je serai sûr qu'il a l'argent sur lui. Il faudra peut-être attendre qu'il soit sur le point de quitter la maison.

— Et si Emmie vient lui faire ses adieux ici?

— C'est une chance à courir. Elle ne peut pas être ici avant dix heures du matin. Nous opérerons avant son arrivée et nous lui dirons qu'il est parti.

— J'espère qu'elle ne viendra pas.

— Moi aussi.

Une surprise désagréable nous attend quand Sarek entre avec Emmie dans la salle à manger, pour le déjeuner. Un seul regard sur le visage adipeux d'Emmie me dit clairement qu'elle l'a fait changer d'avis.

Il est un peu moins verdâtre; ses mains ne tremblent plus et son regard a perdu son expression traquée.

Je me demande ce qu'elle a bien pu lui raconter. En tout cas, elle a réussi.

— Toutes réflexions faites, je vais rester.

Je n'ose pas ouvrir la bouche ni regarder Rita. Le silence qui suit serait assez lourd pour couler un cuirassé.

— Il est grotesque de tout lâcher parce qu'on a vu un homme quelconque dans le jardin, dit Emmie en s'asseyant. Ce n'est pas comme si la sécurité de M. Sarek n'était pas assurée. Mitchell passe son temps à dire qu'il peut le garder. S'il en est incapable, il faut le remplacer.

— Très juste. Pouvez-vous faire face à la situation, Frank?

— Oui.

— Après tout, rien ne s'est passé, continue Emmie en s'adressant à Rita. J'ai attiré l'attention de M. Sarek sur ce point. Il a affaire à des bluffeurs, et jouerait exactement leur jeu en s'en allant. Je suis certaine qu'ils n'attendent que cela.

— Exact. S'ils voient que je ne pars pas, ils n'insisteront pas.

— J'aimerais bien que tu te décides, dit froidement Rita. Ou tu restes, ou tu pars. Cette incertitude ne peut plus durer.

— Je reste.

Après le déjeuner, ils retournent s'installer dans le salon. Sarek me dit qu'ils ont encore à discuter affaires. Je me retrouve donc seul avec Rita.

— C'est la fusillade ou rien, maintenant.

— Ça ne me plaît pas plus qu'avant, Frank.

— Je m'en fous éperdument. Je m'en vais préparer le pétard. Dès qu'il fera nuit, il se déclenchera.

— Attends qu'elle soit partie.

— Non. Je veux que cette grosse pouffiasse en soit malade de frousse. Elle la ramène depuis trop longtemps. Cette fois, elle sera convaincue.

— Ce n'était pas dans nos plans.

— Et après? Ce sera comme ça et pas autrement.

— Tu es sûr que ce n'est pas dangereux? S'il arrive un accident...

— Oh! ferme-la.

Ils sont encore dans le salon quand le jour commence à baisser et que le soleil délavé d'automne disparaît derrière un étirement de nuages noirs.

Je vais sortir la voiture du garage. Sarek a demandé à Rita de reconduire Emmie à la gare. Il ne me laisserait m'absenter de la maison pour rien au monde. Comme je sors de la maison, Rita entre dans le salon pour leur annoncer que j'amène la voiture. Son boulot consiste à leur faire la conversation en les tenant à l'écart de la fenêtre jusqu'à mon retour.

Je gare la voiture devant la porte d'entrée, me glisse dans la grange et mets le mécanisme d'horlogerie en marche. Il se déclenchera à peu près une minute après mon retour dans la maison. Je suis encore écumant de fureur et je songe qu'après tout, pendant que j'y suis, je n'ai pas à me gêner pour leur flanquer la trouille. Je branche donc le déclencheur à répétition. De cette façon, tout le chargeur y passera : les sept balles viendront arroser le salon. Si Sarek n'en sort pas plus mort que vif et Emmie avec une maladie de cœur, c'est à désespérer.

Je reviens en vitesse vers la maison et m'arrête devant la porte du salon en comptant les secondes. Je ne veux pas risquer d'entrer avant le départ du premier coup. Je risquerais de me faire proprement

truffer. Je les entends discuter. Rita parle de l'indicateur des chemins de fer et du changement d'horaire d'hiver. J'espère qu'elle les a maintenus à l'écart de la fenêtre.

Tout d'un coup, pan! puis un bruit de vitres cassées et un glapissement aigu poussé par Emmie.

J'entre en coup de vent et j'aboie :

— A plat ventre, vite.

Le temps d'entrevoir Sarek et Emmie debout près de la cheminée, cramponnés l'un à l'autre et j'éteins la lumière. Puis je me mets à quatre pattes et m'approche d'eux en rampant. Le deuxième coup part. La balle traverse le haut du dossier du canapé et s'enfonce dans le plancher. Ce n'était pas dans le programme, mais il est facile de deviner ce qui s'est passé. Le recul a fait sauter l'arme de son logement, le canon s'est abaissé et maintenant le pistolet tire dans le plancher et non pas dans le plafond.

Je me traite de tous les noms pour avoir forcé la dose. Si je m'étais contenté d'un coup, l'effet aurait été parfait.

— Accroupissez-vous près du mur, à l'écart de la fenêtre.

Je beugle au-dessus des hurlements d'Emmie en continuant à ramper. Ils sont tous à quatre pattes maintenant, agglomérés contre la cloison.

Le pistolet part de nouveau. Quelques débris de carreaux dégringolent, des éclats ricochent sur la table à thé. Sarek pousse un cri aigu, un peu comme un chien dont on vient d'écraser la patte et il commence à se tordre sur le plancher.

— Idiot! hurle soudain Rita dans l'obscurité. Triple idiot!

Elle semble folle de rage et de peur. Je me rue sur elle, suant d'angoisse. Je sais qu'elle ne va pas s'arrêter en si bonne voie. Ça ne rate pas.

— Je t'avais dit de ne pas...

Je la touche, ma main s'écrase sur sa bouche et je la secoue au point que ses dents s'entrechoquent. Elle essaye de me mordre la main, mais je lui enfonce mes doigts dans les joues pour lui bloquer la mâchoire.

Le revolver part une fois de plus et la balle siffle au-dessus de nos têtes. Rita me frappe en pleine poitrine en essayant de se dégager. Je sais qu'elle est prête à lâcher tout le paquet. Je la repousse en arrière et lui cogne la tête contre le mur pour l'étourdir.

— Il est touché!

Cette fois, c'est Emmie. Elle s'est arrêtée de couiner.

— Il saigne! Vite! Aidez-moi.

J'aperçois tout juste sa figure bouffie à la lueur vacillante du feu. Elle est agenouillée, les mains posées sur quelque chose dans l'obscurité.

— Baissez-vous.

Tout en hurlant, je l'empoigne et lui fais faire un plongeon.

Elle se tortille, toutes griffes dehors et m'arrache un lambeau de chair dans le cou.

— Lâchez-moi! Il saigne! Il va mourir!

Une fois de plus, je me sens bon pour grimper aux murs. Si je l'ai tué, nous sommes cuits. Il faut que j'arrête l'engin et que je le planque. C'est la seule chose qui compte. Il reste encore quatre balles à tirer. Je me laisse rouler de côté, me précipite vers la porte au moment où claque le cinquième coup de

feu. J'ouvre la porte; une pluie de plattras me dégringole sur la tête. Emmie continue à hurler au secours pendant que je traverse le hall et bondis dans le jardin. Au moment où j'atteins la grange, le revolver part encore une fois. L'éclair m'aveugle à moitié. Ébloui, je fonce les mains tendues en avant; je trouve le cran de sûreté et le pousse. Puis, comme un fou, je dévisse l'écrou, ôte mon appareil du mur, arrache le pétard et cache la monture de bois et la machine infernale dans un tas de foin. La grange empeste la poudre. J'attends un instant et j'essaye de reprendre mon souffle. La panique me glace. Est-il mort?

Je reviens vers la maison aussi vite que mes jambes flageolantes peuvent me porter.

Je m'arrête sur le seuil du salon et je regarde à l'intérieur. Quelqu'un a allumé. Rita, prostrée contre le mur, à demi couchée, la figure grisâtre, regarde fixement dans le vide. Elle paraît encore à moitié dans les pommes.

Sarek est allongé au milieu de la pièce, le visage ensanglanté. Il y a du sang partout : sur le tapis, sur le mur, le divan. Emmie en est couverte.

Je m'approche de Sarek, j'ai une frousse terrible qu'il y soit passé. Je m'agenouille près de lui et lui touche la main. Le sang coule d'une entaille profonde dans la joue, des bulles roses se forment au bout de son nez busqué. En tout cas, il respire.

Emmie essaye d'étancher le sang avec un mouchoir sale. Je rejette en arrière sa main pleine de sang.

— Vous allez infecter la plaie avec ce torchon dégueulasse. Fichez-lui la paix!

Je commence à reprendre mes esprits. S'il n'est pas touché ailleurs, il ne risque rien. Je déboutonne son veston et glisse ma main dans sa chemise. Je sens sous mes doigts son torse maigre et velu. Son cœur bat comme une horloge.

Pendant un moment, je reste agenouillé près de lui, respirant pesamment, malade de soulagement. Il n'y restera sûrement pas. La balle a dû traverser la table à thé et un éclat de bois a dû l'atteindre au visage. Il a tourné de l'œil par simple frousse.

— Ne le touchez pas...

Je me relève en titubant et grimpe à la salle de bains. L'instant d'après je suis revenu avec de la gaze, une cuvette d'eau et de l'iode.

Emmie sanglote, son visage bouffi enfoui au creux de ses mains sanglantes. Elle fait très Grand-Guignol.

Rita a rampé vers Sarek et le regarde fixement.

— Ne vous frappez pas, dis-je.

Je la saisis dans mes bras, la soulève et vais la déposer sur le canapé. J'ai les nerfs en pelote et une trouille verte qu'elle se remette à débloquer devant Emmie. Mais non, elle se contente de fixer sur moi des yeux luisants de fureur. Je ne lui en demande pas plus. Elle peut écumer autant qu'elle veut du moment qu'elle se tait.

Je me mets à laver le visage de Sarek. Il ouvre les yeux. Nous nous regardons. J'essaye de sourire sans succès.

— C'est ce que vous appelez être maître de la situation, Frank?

CHAPITRE XIV

Vers six heures, je ne peux plus supporter l'ambiance de la maison une minute de plus. Faute de mieux je vais donc au garage et siffle la moitié de ce qu'il reste de scotch.

Sarek et Emmie sont de nouveau seuls dans le salon. Rita est montée au premier. L'atmosphère est aussi tendue qu'une corde de banjo. Je ne sais pas comment le vent va tourner, mais, en tout cas, Emmie est maintenant persuadée que Sarek a des tueurs à ses trousses.

J'ai fini d'étancher le sang, je lui ai collé un bandeau en travers de la figure et dès qu'il a eu suffisamment récupéré, il m'a annoncé qu'il voulait dire un mot à Emmie. Je me suis esquivé en marmonnant que j'allais faire une ronde autour de la maison. Ils m'ont regardé sortir tous les trois, sans aucune tendresse, mais je m'en fous complètement.

Après m'être baladé dans la nuit humide pendant quelque temps, je me faufile sans bruit dans la maison, en essayant d'entendre ce que Sarek peut bien raconter à Emmie, mais ils ont tous les deux

une telle technique du chuchotement que je ne distingue pas une syllabe.

Je fais le poireau dans l'entrée pendant près d'une demi-heure, j'en ai plein le dos d'attendre et je retourne au garage pour y boire un coup. J'allume une cigarette quand je vois une forme s'approcher de moi.

— Qui est là?

— Tu es content de toi, j'espère?

— Tu peux parler. Tu nous as pratiquement trahis.

Elle émerge de l'obscurité et apparaît dans la lumière des feux de position de la voiture que j'ai allumés.

— Espèce de crétin! Je t'avais dit de ne pas utiliser ton pistolet. Tu vois le résultat, maintenant. Tu aurais pu le tuer.

— Mais je ne l'ai pas fait. Bon. Alors, ferme-la. Ils ont eu peur tous les deux, non? Je te parie qu'il est bien décidé à filer, cette fois.

— Oui. Il prend l'avion de dix heures.

— Ce soir?

— Oui, ce soir.

Elle respire avec difficulté. Je n'aime guère la façon dont elle se glisse vers moi.

— C'est bien ce que nous voulions, oui?

— Je pourrais te tuer!

Elle me fout les nerfs en boule avec ses rages contenues.

— Doucement. Qu'est-ce qui te prend?

Je m'écarte d'elle en reculant dans l'obscurité du garage.

— Il a fallu que tu fasses partir ton sacré pétard

pendant qu'Emmie était là, espèce de pauvre tordu! Alors, maintenant, c'est elle qui s'occupe de tout. Elle a téléphoné à l'aérodrome. Cette garce d'hôtesse de l'air attend déjà Sarek.

Je comprends pourquoi elle est dans une telle rage. Si Miss Robinson sait qu'il s'en va, il n'y a plus aucune chance de pouvoir le supprimer. Je me félicite d'avoir renoncé à cette solution. J'avais oublié Miss Robinson en tirant mes plans. Elle suffisait largement à faire échouer l'opération.

— Alors, nous sommes refaits. Si elle l'attend, elle ne le lâchera pas jusqu'à ce qu'il soit installé dans l'avion.

— Je le sais aussi bien que toi. Tu es vraiment la crème des abrutis.

— Comment voulais-tu que je sache...

Elle s'approche de nouveau. J'entrevois un reflet métallique dans sa main...

— Tu es tombée sur la tête! dis-je en lui attrapant le poignet.

Elle me saute dessus, haletante de fureur, en essayant de me griffer la figure avec sa main libre. Je lui saisis l'autre poignet et l'envoie rebondir contre le mur. Elle me crache en pleine figure tout en se débattant. Je commence à la trouver mauvaise et lui tord brutalement le poignet. Le couteau tombe à terre et je l'envoie promener d'un coup de pied.

— Je te tuerai, sale brute. Crétin!

Je la repousse une fois de plus et l'aplatis contre le mur en lui coupant la respiration.

— Ferme ça ou je te flanque une tournée dont tu te souviendras.

Je la sens fléchir sur les genoux et je fais un pas en arrière.

— J'ai fait de mon mieux. Ça n'a pas marché. Tant pis. On n'y peut absolument rien.

S'il veut réellement quitter le pays, les diamants et l'argent doivent se trouver dans la maison.

Après tout, la fusillade n'a peut-être pas eu un effet aussi désastreux. Il n'est momentanément plus question de le liquider et l'occasion que j'ai tant attendue se présente enfin.

Par exemple, il s'agit d'être prudent. Au moins, je suis certain qu'au moment où il sortira de la maison, tout ce qu'il peut posséder d'argent sera caché dans son manteau et je suis bien décidé à me l'approprier, même si je dois les tenir en respect tous les trois au bout de mon automatique.

Je regagne la maison et j'entends une voiture arriver. C'est le taxi local. Emmie sort de la maison en coup de vent, passe devant moi sans me regarder et s'engouffre dans le taxi.

Je regarde la voiture reculer et brinquebaler en marche arrière vers la sortie. Je me demande où elle peut bien aller.

Je reviens dans la maison et ouvre la porte du salon. Il est allongé sur le canapé, sous une couverture. Ses mains gigotent dessous comme deux petits chats en ribote.

— Je ne peux pas vous dire à quel point je suis désolé...

— Où est l'automatique, Frank?

Sa voix tremble autant que ses mains.

Je me demande si Emmie a soupçonné quelque chose et si elle lui a mis la puce à l'oreille. Mais je n'ai pas l'intention de me laisser prendre aussi facilement. J'ai déjà nettoyé, huilé et rechargé le pétard. Ça a été mon premier soin après les avoir quittés. Sa question vient avec une heure de retard. Je lui tends l'automatique. Il a dû avoir des doutes puisqu'il renifle le canon, sort le chargeur et vérifie les cartouches. Puis, à ma grande surprise, il empoche l'arme.

— Alors, vous ne vous en êtes même pas servi, Frank?

— Je me mets à votre place, monsieur Sarek, mais quand je suis sorti, il avait filé.

— Je pourrais aussi bien me passer de garde du corps.

— Je ne pensais pas qu'ils essaieraient de vous descendre.

Il ne répond pas.

— Si vous croyez que c'est de ma faute...

— N'en parlons plus. Les excuses ne servent à rien. Je vais vous donner vingt livres, ce qui réglera la situation entre nous, d'accord?

— Je n'en veux pas. Je ne les ai pas gagnées. Je m'en veux terriblement, monsieur Sarek.

Il me tend vingt billets d'une livre.

— Je vous les dois. Je n'ai plus besoin de vous maintenant. Prenez-les.

— Non. Rien à faire. Je n'ai pas mérité ça. Je suis salement embêté de voir que vous m'en voulez, monsieur Sarek. Je sais que j'ai une grande gueule. Mais je ne pensais vraiment pas qu'ils allaient vous prendre comme cible. Personne ne pouvait rien y faire.

A sa façon de se détendre, il est visible que l'idée de conserver ses vingt livres lui sourit.

— Je vous conseille d'accepter tout de même.

— Non.

Il empoche vivement ses billets.

— Enfin, vous lui avez couru après. Il faut le reconnaître à votre décharge.

Je n'ai jamais rien vu qui ressemble à ce bonhomme allongé devant le feu. On ne voit de sa figure qu'un œil noir et tuméfié. Le reste disparaît sous les pansements. A défaut d'autre chose, j'ai du moins réussi ce travail de rafistolage.

— Je suppose qu'après cet incident vous avez décidé de partir, monsieur Sarek?

Je sors mon étui à cigarettes et le lui tends. Il se sert et réussit, non sans difficulté, à caser la cigarette dans sa bouche après avoir soulevé un pli de son bandeau.

— Oui. Emmie elle-même, veut que je m'en aille. Elle s'est arrangée pour que je prenne l'avion de dix heures, ce soir.

Je m'assieds en face de lui.

— Peut-être serait-il plus prudent d'attendre jusqu'au lever du jour?

— Je partirai ce soir.

— J'irai avec vous jusqu'à l'aérodrome.

— Inutile. Mme Sarek me conduira.

On dirait bien qu'Emmie ne les accompagnera pas.

— C'est un peu risqué. N'importe quoi peut arriver. Si je m'installais derrière avec l'automatique?

Il hésite...

— Vous prendrez le siège arrière, mais je garderai le pistolet.

— Comme vous voudrez.

En tout cas, je suis du voyage.

Pendant que Sarek et Rita font leurs bagages au premier, le téléphone sonne. Je vais répondre.

— M. Sarek est là? Ici Miss Robinson.

— Il est occupé. Puis-je prendre un message?

— Voulez-vous lui dire que l'avion de dix heures est retardé? Il ne décollera pas avant dix heures vingt. Je sais qu'il a horreur d'attendre.

On peut dire qu'elle se donne du mal pour récolter son dernier billet de cinq livres.

— Je vais le prévenir.

Là-dessus, je raccroche. Mais je ne vais rien lui dire. J'en ai assez d'attendre. Je ne peux rien risquer avant qu'il ait quitté la maison. Dès qu'il aura mis le pied dehors je lui saute dessus. Il aura certainement tout son capital sur lui.

Rita entre. Elle est blanche comme un linge et ses yeux sont cernés.

— Qui était-ce?

— Miss Robinson. Elle dit que l'avion partira à neuf heures quarante au lieu de dix heures. Tu ferais bien de lui dire de se presser.

Elle m'enveloppe d'un regard soupçonneux et insistant, et ressort. J'attends un moment et me glisse dans le hall. J'entends Rita prévenir Sarek.

En attendant, je vérifie mon plan.

D'abord, l'automatique. C'est l'essentiel. Il le gardera sans doute dans la poche de son manteau.

Ma phrase est toute prête : « Puis-je examiner le pistolet un instant? Il ne faut pas qu'il s'enraye. » Si j'ai pris un ton assez dégagé, il me le tendra peut-être sans réfléchir; sinon il faudra que je l'assomme. Au moment où il s'écroulera, il faudra affronter Rita. Elle est forte, rapide et dangereuse. Il ne faut pas lui laisser le temps de se reprendre. Un solide coup sur la tempe l'étourdira assez longtemps pour que je lui ôte son manteau et que je le fouille. Ensuite, il ne restera plus qu'à sauter dans la bagnole et à filer. Dès que j'aurai pris le large, ils ne pourront plus rien contre moi, ni l'un ni l'autre.

J'entends un pas dans l'escalier. C'est elle qui descend.

— Il va falloir se grouiller.

Elle ne répond pas. Elle est sans chapeau, en pantalon noir sous un manteau de fourrure.

— Est-ce qu'il arrive...

Je m'arrête. Elle tient le pétard à la main. Un frisson me parcourt l'échine.

— Qu'est-ce que tu mijotes avec cet engin?

Elle me lance un regard dur, bizarre.

— Comme il n'y voit pas très clair, il m'a demandé de prendre le pistolet. Il veut que tu conduises la voiture.

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui sois armé.

Elle braque le pistolet sur moi d'un air distrait, comme par inadvertance, mais il n'y a pas à s'y tromper.

— J'ai bien l'intention de le garder.

Il descend l'escalier et vient nous rejoindre.

— Allons-y. Vous d'abord, Mitchell. Voyez si tout va bien.

— Je disais justement qu'il vaudrait peut-être mieux que je prenne l'automatique.

— Non, c'est elle qui veut le garder.

Inutile d'insister. Je sors le premier. Je n'aime pas sa façon de tenir le pétard. J'ai l'impression qu'elle me descendrait sans se faire prier.

Ma combine commence à sentir le roussi.

Tout en roulant le long d'Artenial Road, je m'interroge. A-t-elle deviné mon plan? S'agit-il seulement d'une coïncidence? En tout cas, je dois faire figure de dur à la manque, incapable de mener un travail à bien. Je ne vois pas comment je vais me tirer de ce mauvais pas et je remâche avec fureur mon échec.

Il est assis à côté de moi et la manche de son manteau me touche le bras. Elle est installée juste derrière moi et je sais que le pistolet est posé sur ses genoux.

Il fait nuit et la route est déserte, mais je n'ai aucune chance de pouvoir m'arrêter et de sauter sur Sarek. Les lumières de l'aérodrome apparaissent déjà. Il nous reste une heure avant le départ de l'avion. Bien des choses peuvent se passer en une heure.

Je m'arrête devant le hall d'entrée.

— Allez me chercher Miss Robinson.

— Vous voulez qu'elle vienne jusqu'ici?

— Oui.

Je descends de la voiture et pénètre dans le hall. Miss Robinson, penchée par-dessus son comptoir, parle de son ton de scout-femelle-toujours-prête à un petit vieux grassouillet qui a l'air de valoir au bas mot un million de livres. Elle est décidément

très à la hauteur dès qu'il s'agit de soutirer du pognon aux gens.

Je m'approche du comptoir.

— Quand vous aurez une minute, Miss Robinson.

Le petit gros me toise d'un air méprisant. J'ai interrompu ce qui semblait être le début d'une tendre amitié.

— Je ne dois pas continuer à vous accaparer, ma chère.

— Je vous apporterai vos affaires dès qu'elles arriveront, monsieur Oppenheimer.

Il s'en va, non sans m'avoir lancé un regard plein de ressentiment.

— Vous avez l'air de vous y entendre pour exploiter votre filon. Vous vous exercez aussi sur la jeune génération ou vous vous en tenez aux vieux tableaux pleins aux as?

Son visage se colore d'une jolie nuance pivoine.

— M. Sarek est-il arrivé?

— Il attend dehors. Mme Sarek est là aussi, alors, modérez vos démonstrations.

Elle passe devant moi, la tête haute, les joues en feu. Je lui emboîte le pas.

Le spectacle de Sarek avec sa figure emmaillotée paraît la secouer de la tête aux pieds. Dans son manteau, avec son chapeau noir, il a l'air de sortir de « Frankenstein ».

— Oh! Monsieur Sarek, c'est épouvantable. Vous souffrez beaucoup?

— Ça va très bien, dit-il impatientement. Je ne tiens pas à me donner en spectacle, vous comprenez. Emmenez-moi jusqu'à l'avion tout de suite. Mme Sarek s'occupera des détails.

Elle commence à lui expliquer qu'il est arrivé trop tôt.

— Vous avez quarante minutes à attendre.

— Quarante? C'est impossible! (Il explose de rage.) Comment dites-vous... quarante minutes!

— Mais j'ai téléphoné. Monsieur... Monsieur... Elle ne s'en sort pas.

— Je m'appelle Mitchell. Je sais que vous avez téléphoné, mais vous m'avez dit que l'avion aurait vingt minutes d'avance. Pour une fois que vous n'êtes pas infallible, ce n'est pas une raison pour tout me mettre sur le dos.

Elle est tellement ahurie qu'elle n'arrive pas à articuler une syllabe.

— Il ment! dit Rita.

Je n'en attendais pas plus.

— Et voilà! dis-je d'un ton furieux. Très bien, vous pouvez tous aller vous faire foutre! Monsieur Sarek, bonjour! Vous n'avez plus besoin de moi. Vous êtes en sécurité ici. Je m'en vais. J'ai autre chose à faire que de me laisser traiter de menteur par votre femme.

Et sans lui laisser le temps de placer un mot, et sans regarder Rita, je pars à grandes enjambées vers les portes.

Planté dans l'obscurité, je les surveille. Miss Robinson m'a tout l'air de tenir le crachoir. Rita reste assise dans la voiture. Sarek en est descendu. Il gesticule tant qu'il peut. La fureur le fait danser comme un pantin.

Il est évident que Miss Robinson essaye de le

persuader d'aller attendre dans le hall, et qu'il s'y refuse énergiquement. Il n'a pas tort. Avec ce pansement et son manteau, il déclencherait une émeute.

Finalement, Rita descend du siège arrière et s'installe au volant. Sarek s'assied à côté d'elle. Miss Robinson rentre dans le bâtiment.

Après un long moment, elle ressort et remet à Sarek des papiers. Elle montre du doigt un avion qui attend sous les lampes à arc, à environ cinq cents mètres de là, sur le terrain.

Ils discutent encore un peu, puis Rita démarre en direction de l'avion. Je sors de l'obscurité et me dirige du même côté.

Elle gare la voiture près d'un hangar, à environ cinquante mètres de l'avion. Personne n'est en vue dans les environs et je me demande si je vais pouvoir m'approcher suffisamment pour tenter ma chance. Mais la voiture est arrêtée sous une lampe et elle me verra venir de loin.

Il me reste vingt-cinq minutes avant le départ de l'avion. Je m'approche le plus près possible et j'attends. Les minutes passent. Brusquement Sarek descend de la voiture. Mon cœur se met à sauter dans ma poitrine. Il s'écarte de quelques mètres, regarde à gauche et à droite, puis revient dire quelque chose à Rita...

Lentement, silencieusement, je commence à gagner du terrain. Finalement, il marche vers le hangar. Rita sort de la voiture et le suit des yeux. Je continue à me déplacer en jugeant la distance, m'assurant de pouvoir lui couper la retraite au moment où il atteindra l'ombre épaisse du hangar.

Il continue à regarder autour de lui, mais je sais que son pansement l'empêche de voir clairement. Il atteint le hangar. J'y suis déjà. J'attends. Il s'arrête à un mètre de moi, face au hangar, sans me voir.

Je sais exactement ce que je vais faire. D'abord, l'empêcher de crier, ensuite vérifier si Rita ne lui a pas remis l'automatique.

Il commence à déboutonner son manteau.

Sans bruit, je fais deux pas en avant et lui tombe dessus avant qu'il ait le temps de réaliser ce qui lui arrive.

Il pivote brusquement. Il halète de terreur. Je le prends à la gorge de la main droite en lui maintenant le poignet de la gauche.

Mes doigts s'enfoncent dans la chair molle et lui coupent le sifflet. Quelques secondes de ce régime et il tombera dans les pommes. J'ai appris à l'armée comment mettre un bonhomme hors de combat en lui serrant la trachée, et je suis bien certain de ne lui faire aucun mal. Mais je n'ai pas compté avec son énergie inattendue. Au moment où mes doigts se sont enfoncés dans son cou, il a sauté comme un diable. Il a projeté sa main libre vers ma figure. Ses ongles me manquent de peu. Il trépigne, rue et se trémousse comme un forcené. Autant essayer de tenir une anguille. Je lui lâche le poignet droit et des deux mains lui serre la gorge en le plaquant contre le mur du hangar. Pendant quelques secondes, il se débat en griffant dans le vide. J'encaisse un solide coup de pied sur la rotule. Plus il se débat et plus je resserre mon étreinte. Il devrait être dans le cirage depuis plusieurs secondes au moins. Mon souffle bruyant mis à part, aucun bruit ne peut révéler à

Rita ce qui se passe. Soudain, je sens toute résistance céder sous mes doigts et j'entends un craquement bref qui me fait dresser les cheveux sur la tête. Aucune erreur possible, c'est le bruit que font les petits os quand ils se cassent.

Sarek s'écroule sur moi, inerte. Son poids me fait plier les genoux. Je le lâche et fais un pas en arrière, terrifié. Il glisse doucement par terre et s'étale à mes pieds.

— Qu'est-ce que tu as fait?

Rita est debout à côté de moi.

Je ne peux pas dire un mot, ni faire un mouvement. Je ne sais que trop ce qui est arrivé.

Elle se penche sur lui. Il y a un long silence. Mon sang se fige dans mes veines, je sens ma peau se hérissier.

Puis elle se décide à parler.

— Tu l'as tué, Frank.

CHAPITRE XV

Un meurtre!

Non pas l'histoire qu'on lit dans le journal en se demandant le temps qu'il faudra pour prendre l'assassin. Ni un inconnu pourchassé nuit et jour et finalement traîné dans un poste de police avec le col de son manteau rabattu par-dessus la tête; ni une impression vague qu'on oublie en rejetant le journal. Non pas le fait divers banal, si insignifiant, qu'en fait, j'ai pu déclarer un jour que je pourrais être à son origine. Non. C'est bien à moi que l'aventure arrive. Je peux la toucher du doigt. Rien au monde ne peut faire qu'elle ne se soit pas passée, que je ne risque pas de la payer de ma vie.

Un meurtre!

Un geste qui me glace de terreur, qui me poursuivra pendant toute ma vie. A partir de cette seconde, je ne vais plus avoir une seconde de paix. Un bruit, un mouvement imprévu, une voix qui m'appelle; un pas derrière ma porte, une ombre dans la rue, une marche d'escalier qui craque, feront battre mon cœur et déclencheront

chez moi une irrépressible envie de filer à toutes jambes.

Ce sera moi qu'on poursuivra, qu'on attrapera. Je ne réussirai jamais à les convaincre que je n'ai pas tué. L'avocat le plus habile, le plus retors, ne parviendra jamais à les faire changer d'avis.

— Frank!

— Fous le camp!

— Tiens, bois.

Elle me met une gourde gainée de cuir dans la main.

— C'est du cognac. Du nerf, Frank! Je suis prête à t'aider.

Le goulot de la gourde grelotte entre mes dents. Je m'envoie une bonne lampée. L'alcool me dégouline le long du menton et s'infiltré sous mon col.

— Écoute, Frank. On peut encore y arriver. Tâche de tenir le coup. La partie n'est pas perdue.

Tout d'un coup je la vois, en imagination, avec ses yeux verts et scintillants, son visage fermé, ses traits durs comme la pierre et son moral imbattable. S'il y a un moyen de s'en tirer, c'est elle, et elle seule qui pourra le trouver.

Je la serre contre moi.

— Je ne voulais pas faire ça, Rita.

— Tu t'imagines qu'on te croira? Ce qui est fait est fait. Il est mort.

— Qu'est-ce que je vais faire? Je suis brûlé. Ils vont l'attendre dans l'avion et, s'il n'arrive pas, ils se mettront à sa recherche.

— Je vais partir à sa place. C'est la seule solution, Frank. Si je mets son manteau et que j'em-

bobine ma tête comme lui, on ne s'apercevra pas de la différence. Nous sommes de la même taille, et ils ont vu ce manteau des douzaines de fois. Ils ne me regarderont pas, ils ne verront que lui.

— On reconnaîtra ta voix.

— Je me tairai. Attends ici. Il ne faut pas qu'on te voie. Je vais chercher la voiture. Ote-lui son manteau, Frank.

La terreur qui me paralysait commence à s'atténuer.

Peut-être Rita a-t-elle raison. Avec un peu de chance, nous pouvons nous en tirer.

Je me renfonce dans l'obscurité et m'agenouille près du cadavre, dans l'herbe humide. Je ne peux pas le voir; je n'en ai d'ailleurs aucune envie. La sueur me dégouline dans les yeux pendant que mes mains cherchent à tâtons. Je me raidis tant que je peux pour déboutonner le manteau. Je finis tout de même par y arriver. Il est mou comme une poupée de chiffon.

Je me relève avec le manteau. C'est pour lui que je l'ai tué et pourtant je ne songe même pas à en fouiller les poches. La frousse d'être pincé et pendu m'a entièrement fait sortir de l'esprit le fric et les diamants.

Si les pierres étaient tombées dans l'herbe, je ne me pencherais même pas pour les ramasser...

Elle fait reculer la voiture dans l'ombre du hangar et s'arrête à moins d'un mètre de moi.

Elle descend de voiture, une torche électrique à la main.

— Grouillons-nous, Frank.

Elle se penche sur Sarek. Je l'éclaire avec la torche

en masquant le faisceau lumineux avec mes doigts. Elle lui ôte son chapeau et déroule son pansement. Il est taché de sang à l'endroit de la bouche. L'extrémité de la bande colle aux lèvres de Sarek. Elle la détache d'un coup sec. J'ai la nausée rien qu'à la regarder. Tous ses mouvements sont précis, rapides, assurés.

— Ça va. Aide-moi à le coller dans le coffre arrière.

Elle se met à le traîner par les chevilles vers la voiture. Je l'empoigne par le col de son veston et nous le hissons dans le coffre.

Il n'est pas grand, mais ses bras et ses jambes pendent encore à l'extérieur. Il a l'air d'une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Elle me repousse de côté et le tasse à l'intérieur en lui coinçant les genoux sous le menton. Elle n'a pas l'air plus émue que s'il s'agissait d'un sac de patates. Elle lui replie les bras derrière la tête.

— Donne-moi la lampe.

Elle m'arrache ma torche de la main, et en promène le faisceau sur le visage du cadavre. Elle le regarde un court instant et referme violemment le coffre.

— Enfin! Il y est tout de même passé!

Le ton satisfait de sa voix me flanque la chair de poule. Toute cette horrible opération n'a guère pris plus de trois minutes, mais le temps file. D'où nous nous trouvons, nous apercevons les silhouettes qui sortent du bâtiment central et se dirigent vers l'avion.

— Donne-moi son chapeau et son manteau. Vite!

Elle commence à rouler le bandage.

— Prépare-moi cette bande, dit-elle, à l'envers, à cause du sang.

Elle me prend le chapeau et le manteau des mains et me passe la bande.

Je suis malade à la seule idée qu'elle puisse supporter le contact du sang encore humide contre son cou.

— Plus serré! Là! Laisse-moi finir.

Je la regarde ôter le manteau de fourrure. Elle renfonce ses cheveux sous le chapeau et enfile le pardessus. Il tombe presque jusqu'aux revers du pantalon noir. Un simple coup d'œil me force à admettre que si elle ne parle pas, personne ne la distinguera de Sarek.

— Je peux y aller? Tu crois qu'on ne me repérera pas?

— Tu lui ressembles parfaitement. C'est craché!

— Si je réussis, Frank, nous gagnerons la partie. Et maintenant, écoute-moi. Rentre à la maison, suis notre plan. Balance-le dans le puits. Tu écoutes?

— Oui.

Mais je suis en train de penser que si on ne la reconnaît pas, je ne cours plus aucun danger. C'est un fait. Je suis encore plus tranquille que si j'avais mis à exécution mon premier projet.

Je n'avais pas pensé à la fille Robinson qui risquait de faire tout échouer. Maintenant elle sera prête à jurer que Sarek a pris l'avion.

— Je reviendrai ce soir même. Je te téléphonerai dès mon arrivée à Paris. Attends mon appel. Tout ira bien.

— Et la Robinson?

— Ne t'inquiète pas. Il lui a fait ses adieux. Elle

lui a promis de prévenir l'hôtesse de l'air du bord qu'il fallait le laisser tranquille. On lui a réservé un siège tout à fait en avant. Personne ne pourra me regarder. Si je réussis à monter dans l'avion, le reste ira tout seul.

— Et le retour?

— Je me débrouillerai. J'ai mon passeport. Tout se passera bien, Frank.

Je la prends à bras-le-corps.

— Il faut que tout se passe bien.

— Attention en rentrant à la maison. Si tu avais un accident...

— Ne t'en fais pas. Tu ferais bien d'y aller. Regarde, la fille est là-bas avec sa liste de passagers. Vas-y.

— Débarrasse-toi de lui comme je te l'ai dit. N'oublie pas mon manteau. Penses-tu pouvoir t'en tirer, Frank?

— Mais oui.

— Je regrette mon attitude. Maintenant qu'il est mort, je me sens transformée.

— Allez, vas-y.

— Embrasse-moi, Frank.

Je pose mes lèvres sur sa nuque.

Elle est en train de me sauver la vie, après tout.

J'attends, les poings serrés, haletant. Rita se dirige vers l'avion sans se presser. De loin elle ressemble exactement à Sarek; elle réussit même à copier sa démarche.

L'hôtesse de l'air lève les yeux en la voyant arriver à la passerelle. Ne remarquera-t-elle rien? Va-t-elle l'interpeller? Rita passe sans s'arrêter. La fille coche

sa liste d'un coup de crayon et regarde ailleurs. On l'a visiblement prévenue qu'il fallait y mettre de la discrétion.

Rita arrive en haut de l'échelle et disparaît dans l'appareil. Elle a réussi!

J'ai l'impression que je n'ai jamais vécu de moment aussi terrible mais, deux secondes plus tard, je change rapidement d'avis.

Une voiture émerge de l'obscurité et, crissant des quatre pneus dans le virage, vient s'arrêter devant la porte d'entrée de l'aérogare.

Une espèce de pot à tabac s'en extrait. Même sans la plume de faisan défraîchie et le manteau de lapin, je l'aurais déjà reconnue. Emmie! Je me retourne vers l'avion. La passerelle est toujours en place. Un passager est en train de discuter avec l'hôtesse de l'air; il gesticule en montrant ses papiers. Deux employés en uniforme attendent de chaque côté de la passerelle le moment de la retirer. Emmie se trouve à environ quatre cents mètres d'eux. Un agent de la compagnie sort du hall. Elle se précipite vers lui et l'empoigne par le bras en donnant tous les signes d'une grande agitation.

Si je ne veux pas me balancer bientôt au bout d'une corde, il faut absolument que je l'empêche d'atteindre l'avion.

Je fonce comme je n'ai jamais foncé. L'agent de la compagnie se tourne et désigne de la main l'avion de Sarek. Elle se met à courir, mais ses jambes courtes et ses mollets épais ne lui permettent qu'un petit trot inefficace.

J'allonge encore ma foulée dans le gazon humide. Elle m'entend arriver et jette un coup d'œil par-

dessus son épaule. Je la rejoins, l'attrape par le bras et la fais pivoter vers moi.

— Miss Pearl! Qu'est-ce que vous fabriquez ici?

Son chapeau lui est tombé sur les yeux. Elle a l'œil gauche au beurre noir et tient à la main une longue enveloppe épaisse.

— Lâchez-moi!

Je la maintiens solidement.

— Il est dans l'avion. Vous l'avez manqué. Ils vont décoller.

Au même instant, les moteurs démarrent, rugissent un instant et se calment. Les deux hommes se mettent à rouler la passerelle en arrière.

— Lâchez-moi! Il faut que je lui remette ceci!

Elle agite l'enveloppe sous mon nez en essayant de se dégager.

— Vous n'y arriverez jamais. Donnez-la-moi. Je vais la lui porter.

Je lui arrache l'enveloppe de la main, la fourre dans mon manteau et me précipite vers l'avion. L'hôtesse de l'air est en train de fermer la porte. Elle m'aperçoit. Je lui fais de grands signes et commence à piquer un sprint. Elle s'interrompt. J'arrive, à bout de souffle.

— Monsieur... Oppenheimer est à bord?

Elle me lance un coup d'œil étonné.

— Pas sur cet avion, monsieur.

Et elle me claque la porte au nez.

Un des types en uniforme arrive en courant et me fait signe de m'éloigner. Les moteurs rugissent de nouveau et l'avion commence à rouler. J'aperçois la tête emmaillotée qui regarde dans ma direction à travers la vitre avant.

Emmie arrive à son tour, haletante, incapable de dire un mot.

— Ça y est. Il l'a, dis-je en hurlant dans le ronflement des moteurs. Regardez, il est là, à l'avant.

Le visage bandé est toujours tourné vers nous tandis que l'avion s'éloigne sur sa piste d'envol; une main s'agite, puis le tourbillon du remous nous enveloppe brusquement et nous nous détournons.

Je m'arrête dans un bistrot d'Amersham et y achète deux bouteilles de gin. Je sais que je ne me déciderai jamais à ouvrir le coffre arrière de la voiture si je ne suis pas saoul perdu.

Enfin, Emmie est tombée dans le panneau. La chance m'a servi pour une fois. En venant à l'aérodrome son taxi est entré dans une autre voiture. Le choc l'a projetée au bas de son siège et la secousse lui a enlevé pas mal de son flair et de sa méfiance habituels. Mais dès que l'émotion d'avoir failli manquer l'avion a passé, elle a commencé à me poser des questions. Elle voulait savoir où était Rita. Je lui ai dit que nous étions arrivés en avance et que Rita n'avait pas attendu. Je la savais très capable d'interroger Miss Robinson sur ce point, aussi je lui ai dit que Sarek avait piqué une crise parce que je l'avais amené à l'aérodrome quarante minutes trop tôt et que je l'avais planté là.

— Mais je suis resté dans le coin parce que je voulais être sûr que tout se passait bien. Je ne me sentais pas fier d'avoir aussi mal rempli mes fonctions.

Elle m'a observé derrière les verres épais de ses lunettes, avec un regard bizarre, inquisiteur.

— Vous rentrez à Londres?

— Je dois retrouver une amie à Amersham. L'autobus de Londres part dans quelques minutes. Vous le trouverez là-bas.

Elle me remercie. Pendant tout ce temps, ses petits yeux myopes n'ont pas cessé de scruter mon visage.

— Alors, je vous dis adieu. Je ne pense pas que nous nous revoyions.

— Je ne le pense pas, non plus. Je téléphonerai à Mme Sarek demain. J'aimerais savoir s'il est bien arrivé.

— Pourquoi lui arriverait-il quelque chose?

— Aucune raison précise. Mais si je montre un minimum d'intérêt pour son sort, je ne vois pas où est le mal. C'était un brave type.

— Il n'éprouverait aucun plaisir à savoir que vous embêtez sa femme.

— Je crois vous avoir déjà dit que je me foutais éperdument de vos opinions sur ce sujet.

Là-dessus, je la plante là. Je la sens qui me suit des yeux. Voilà comment nous nous séparons. Elle me déteste cordialement et je le lui rends avec usure. Mais j'ai réussi à la rouler. J'en suis sûr et je suis également certain de pouvoir continuer à la rouler.

La maison des « Quatre Vents » m'apparaît déserte et sinistre quand j'engage la voiture dans l'allée.

Il est onze heures et quart à la montre du tableau de bord. Dans vingt minutes, Rita sera à Paris. Un quart d'heure plus tard elle me téléphonera.

Je m'arrête devant la porte d'entrée et transporte les deux bouteilles de gin dans la maison. J'en siffle

un bon demi-verre, sec, j'allume une cigarette et je m'installe devant le radiateur électrique. J'ai encore les nerfs en pelote et je sens un vide désagréable au creux de l'estomac. Je ne toucherai pas au macchabée avant d'avoir reçu son coup de téléphone. Je sais qu'il va me donner un sacré boulot et je ne veux pas risquer d'avoir à m'interrompre pour aller répondre.

Je me souviens alors de l'enveloppe que j'ai arrachée à Emmie et je m'interroge avec curiosité sur son contenu. Je me lève, vais la chercher dans la poche de mon manteau et reviens m'installer près du radiateur.

L'enveloppe contient une boîte plate en bois de vingt centimètres environ; on dirait un étui à crayons de couleurs comme en ont les gosses. Je l'ouvre. A l'intérieur se trouve un poignard : une arme en miniature, presque un jouet, mais avec une pointe presque aussi acérée qu'une aiguille. Le manche est enveloppé dans un morceau de peau de chamois, mais ce qui me frappe avant tout, c'est la tache brune bien visible sur la lame. Je regarde sans toucher à rien en me demandant de quoi il s'agit.

Puis je regarde à l'intérieur de l'enveloppe. Tout au fond, j'aperçois un bout de papier que je vais pêcher du bout des doigts. C'est une coupure de journal. Entre deux colonnes de texte, je reconnais la photo de Boris Daumier tenant Rita à bout de bras. J'ai déjà vu un cliché identique dans le coffret de l'armoire.

La coupure de journal concerne un meurtre, le meurtre de Boris Daumier. Il a été poignardé dans son appartement, au Caire, après une discussion avec sa partenaire, Rita Kersh — tel est le nom qu'ils

lui donnent. Qu'elle soit la meurtrière ne fait aucun doute. Trois personnes au moins l'ont vue poignarder Daumier de l'appartement d'en face. Jusqu'à la mise sous presse, on n'a pas encore réussi à la retrouver et le journal semble croire que quelqu'un l'a aidée à filer.

Voilà donc pourquoi elle tenait tant à se débarrasser de Sarek. C'est évidemment lui qui a combiné l'évasion et, tant qu'il restait en vie, elle était en son pouvoir.

Je me demande si elle savait qu'il possédait ce poignard. Il en a sans doute enveloppé le manche pour protéger les empreintes digitales. Toutes réflexions faites, je décide qu'elle ne peut pas être au courant, sinon, elle n'aurait jamais osé projeter de le supprimer.

Enfin, maintenant, je sais, et j'ai l'arme du crime. Si elle me tient, je la tiens également. L'équilibre des forces est rétabli.

Vers minuit moins dix le téléphone sonne.

— Frank?

— Oui. Tout s'est bien passé?

— Très bien. Je serai rentrée à une heure et demie.

Viendras-tu me chercher?

Je sors mon mouchoir et m'essuie le cou et la figure.

— Je serai là.

— Et... Frank... ça y est?

— Pas encore. J'attendais ton coup de téléphone.

— Bon. Vas-y maintenant.

— Dès que tu auras raccroché.

— Grouille-toi, Frank.

— Entendu.

Je raccroche et j'allume une cigarette.

Je n'ai plus qu'à me débarrasser de lui pour être définitivement peinard. C'est presque incroyable. Je reste assis un moment. Je respire calmement en m'abandonnant aux fumées du gin qui me montent à la tête.

Je siffle un autre verre — puis encore un.

— Tu ferais bien de t'en tenir là, dis-je tout haut. Les échecs, c'est bien fini.

Je me lève et gagne la porte. J'ai les jambes en coton et je sens le sol vaciller sous mes pas. Je suis sur le point de sortir quand je me ravise et reviens expédier un dernier verre. Cette fois, la bouteille est liquidée. Je sens une brûlure persistante dans ma poitrine. J'allume une nouvelle cigarette tout en examinant la pièce. Je ne me trouve aucune excuse pour y traîner plus longtemps et je repars en direction de la grange. Je sais exactement ce que je veux. Dans le bric-à-brac de la grange, se trouve une meule à aiguïser de cinquante centimètres de diamètre environ percée d'un trou au centre.

Je ne peux pas espérer mieux, mais le transport ne va pas tout seul. La pierre doit bien peser dans les cinquante kilos. Il faut que j'utilise la charrette à bras pour faire le tour de la maison et gagner l'emplacement du puits.

La nuit est très sombre : pas de lune, et à peine quelques vagues étoiles. La bise aigre qui souffle de l'Est me rabat les cheveux dans les yeux et fait voler les pans de mon manteau, mais je ne sens pas le froid. J'ai une bouteille de gin dans le buffet et mes sensations sont singulièrement émoussées.

Je dépose la meule contre le mur, sors la charrette et vais la garer devant la maison où j'ai laissé la voiture.

Avant d'ouvrir le coffre arrière, j'écoute, immobile, pendant plusieurs minutes. Il faut vraiment tendre l'oreille pour constater à quel point le silence de la campagne nocturne est relatif. Un pigeon bat des ailes dans un arbre tout proche, un chien aboie aux environs, une poule frappe à coups de bec la cloison du poulailler, et un lapin, attrapé sans doute par une belette, couine faiblement dans le lointain.

J'aimerais passer tout le reste de la nuit à écouter, mais je me secoue et ouvre le coffre.

Il fait trop sombre pour distinguer Sarek et je n'ai aucune envie de le voir. Mes mains tâtonnent et rencontrent sa figure.

J'ai beau être fin saoul, c'est un rude choc. Je saute en arrière, me cogne dans la charrette et m'étale sur le gravier.

Je reste un moment affalé par terre, à demi assis, et je regarde l'arrière de la voiture. L'opération va être encore pire que je n'aurais cru. Je me relève péniblement, hésite et finis par allumer ma torche électrique que je sors de la poche.

Je l'empoigne par son veston et son gilet, sans regarder sa figure, en essayant de le tirer du coffre. Il est raide comme une planche et j'arrive à peine à le soulever. Je l'attrape aux jambes et tire dessus à m'en faire craquer les jointures. Je m'aperçois alors que ses genoux sont bloqués par le couvercle du coffre. Je réussis à tirer un démonte-pneu de dessous lui et lui décoince les rotules d'un solide coup sur les cuisses.

Ensuite, tout se passe bien. Je le hisse sur la charrette et le traîne derrière la maison. Je sais que si je m'arrête je n'aurai jamais la force de repartir. Je suis obligé de le laisser près du puits pendant que je vais chercher du fil de fer et des pinces coupantes dans l'appentis.

Je passe mon temps à me rabâcher que tout sera bientôt terminé et qu'une fois Sarek au fond du trou, je n'aurai plus à m'en faire. Ce qui me donne le courage de continuer.

Je reviens au puits avec le fil de fer et les pinces. Et là, je commence à en mettre un bon coup. Je l'adosse contre la margelle du puits, lui entortille le fil de fer autour de la taille, des cuisses, et des chevilles; à l'autre extrémité, je fixe la meule. Puis, je le fais basculer doucement dans l'eau et lâche la meule après lui.

CHAPITRE XVI

Elle s'arrête à l'extérieur des portes de l'aérodrome et regarde à gauche et à droite. Je lui fais signe par la portière; elle traverse la route d'un pas rapide. Elle porte sur son bras le manteau de Sarek, soigneusement plié avec la doublure à l'extérieur.

— Laisse-moi monter. Je gèle.

C'est un fait. Elle a le visage bleu de froid.

— Tu ferais bien de prendre le volant. Je suis complètement blindé. Je ne sais même pas comment je suis arrivé jusqu'ici.

— Tout va bien, Frank?

— Tu parles. Il engraisse les tétards au fond de sa tombe humide.

Elle se glisse sous le volant et déplie le manteau sur ses jambes.

— Je crève de froid. Les gens ont dû me croire cinglée de ne pas mettre ce manteau sur moi.

— Tu n'as pas eu d'ennuis?

— Ça s'est passé sans histoires. L'hôtesse de l'air avait tout réglé. Je n'ai même pas eu besoin de montrer mon passeport. En voyant le manteau, ils m'ont fait signe de passer. Ils le connaissent

tous, bien entendu. Je suis entrée dans le premier hôtel et je t'ai téléphoné. Une fois dans la cabine, j'ai ôté le chapeau et le pansement, je les ai fourrés dans les poches du manteau que j'ai plié, avec la doublure à l'extérieur et je suis retournée à l'aérodrome. Il y avait un départ presque tout de suite. L'avion était à moitié vide. J'ai pris un billet et me voilà.

— Parfait.

— Je n'ai pas pu me débarrasser du manteau. J'avais peur qu'ils demandent à l'examiner au retour, mais ils n'ont rien dit.

— On aurait eu bonne mine si tu l'avais balancé. C'est dedans que se trouve le fric.

Je ne voulais pas dire ça, mais je suis tellement rétamé que ça m'a échappé.

— J'avais une telle peur que je n'ai pas pensé à l'argent.

— Je sais. Je suis passé par là. Mais maintenant j'ai repris le dessus.

— Tu l'as fouillé, Frank?

— Fouillé? Non. J'ai réussi à le balancer dans le puits — ce qui n'était déjà pas si mal. Il n'était pas beau à voir.

— Imbécile! Il devait avoir son argent sur lui dans une ceinture.

— Je te parie bien le contraire. Il est sûrement dans son manteau.

— S'il n'y est pas...

— Passe-le-moi. Tu vas voir.

— Attendons d'être rentrés.

— Il n'y avait rien dans ses poches?

— Crois-tu qu'il trimbalait des diamants dans ses poches? Réfléchis, Frank. Tu es sûr qu'il est bien au fond du puits?

— A moins que la meule à aiguiser ne s'avise de flotter... Je m'en suis servi pour le lester.

— Tu aurais dû le fouiller.

— Si seulement je l'avais fait...

Nous roulons le long de Chesham High Street.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Emmie? demande Rita. Qu'est-ce qu'elle voulait?

— Elle venait lui faire ses adieux. Elle m'a collé une de ces trouilles! Tu parles d'une veine. Son taxi est rentré dans une bagnole et elle a été un peu sonnée. Sinon elle aurait trouvé moyen d'arriver juste au moment où je... je...

— C'était de la folie de le tuer, Frank. Pourquoi as-tu fait ça?

— Je ne supportais pas l'idée de voir tout ce pognon me filer entre les doigts. Je ne voulais pas le tuer. Je voulais lui piquer son manteau et filer.

— Et moi?

— Ton cas était prévu. J'avais l'intention de te remettre ta part ensuite.

Je lui jette un coup d'œil en coin. Elle regarde fixement devant elle, la tête droite, les lèvres serrées.

— C'est toujours bon à savoir, Frank.

— Je te parle sérieusement.

Suit un long silence, puis elle demande.

— Qu'est-ce qu'Emmie t'a donné, Frank?

Je suis paré pour cette question.

— Elle ne m'a rien donné. Elle avait des papiers à lui remettre. Je les lui ai pris des mains et j'ai couru

en avant pour l'empêcher de te voir. Je ne pouvais pas les donner à l'hôtesse de l'air. Elle serait venue te trouver avec et aurait risqué de te repérer. Alors je lui ai déclaré que je voulais dire un mot à un passager imaginaire. Emmie n'y a vu que du feu.

— Et ces papiers, Frank?

— Des dossiers, simplement. Des listes de noms et d'adresses. Une fois sûr qu'il ne s'y trouvait pas de fric, je les ai collés dans le puits.

— Je vois.

J'aimerais bien savoir si elle croit que je mens.

— Frank?

— Oui?

— Je suis bien heureuse qu'il soit mort.

— Je comprends ça.

— Je regrette que nous nous soyons disputés.

— N'en parlons plus.

— Je t'ai aidé, n'est-ce pas? Si je n'avais pas eu cette inspiration, si je n'avais pas pris sa place...

— Je sais. Inutile de me faire un dessin.

— En aurais-tu fait autant pour moi, Frank?

Je me mets à penser au poignard.

— Et comment!

— Facile à dire, n'est-ce pas, Frank?

La pendule de la cheminée dit deux heures quarante-cinq. Rita a tiré les rideaux et allumé la lampe sur la table.

Le manteau est étalé sur le canapé.

— Parfait. Maintenant, examinons un peu le butin.

Je me plante debout à côté d'elle pendant qu'elle

examine le manteau. Ses mains s'arrêtent brusquement à la hauteur de la poche intérieure.

— Il y a quelque chose, Frank.

Je la repousse. Dans l'épaisseur du tissu, je sens une espèce de matelas souple.

— Passe-moi une lame de rasoir.

— Prends-la toi-même.

Aucun de nous deux ne laisserait l'autre en tête à tête une seconde avec ce manteau pour un empire. Je sors mon canif et entaille le tissu.

— Des billets de cinq livres!

Nous les étalons sur la table. Cent coupures de cinq livres flambant neuves.

— Je n'aime pas ça. Ils ont la liste des numéros.

— Si tu n'en veux pas, je m'en contenterai. Je ne crache pas dessus, dis-je en ricanant. Voyons la suite. Ce sont les cailloux qui m'intéressent.

Nous passons une bonne demi-heure sur le manteau, mais sans rien trouver d'autre.

— Ça va, ça va. Ne t'énerve pas. Re commençons et avec méthode cette fois.

Assis côte à côte sur le canapé, le manteau sur les genoux, nous l'étudions centimètre carré par centimètre carré, en palpant toutes les coutures, en tâtant les doublures.

Toujours rien. Nous nous regardons.

— Ça va. J'en ai assez de jouer les caves. Tu ferais mieux de les allonger, Rita.

Elle se raidit de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Tu me comprends parfaitement. Tu ne t'imagines pas que tu vas me posséder, par hasard? Tu as gardé cette pelure avec toi pendant six heures.

Ne me dis pas que tu ne l'as pas fouillée. Et comme ils ne se trouvent pas dedans, c'est que tu les y a déjà trouvés. Par conséquent, aboule.

Ses traits se convulsent de fureur.

— Et je suppose que moi, je dois croire que tu ne l'as pas fouillé? Espèce de crapule! C'est toi qui les as! Bien sûr! Tu les as trouvés hein? Mais tu ne m'auras pas si facilement...

— Refile-les-moi, tout de suite, Rita, ou je te les enlève de force!

Elle repousse le manteau et se dresse sur ses pieds. J'en fais autant.

— Ne fais pas de salades, donne-les-moi.

— Je ne les ai pas.

Elle se tourne d'un air négligent et ramasse son sac à main. Je lui attrape le poignet et le lui tords dans le dos en lui arrachant son sac que, d'un coup de pied, je jette à terre et envoie sous la table.

Pendant une ou deux minutes, nous nous battons comme des bêtes. Elle a beau être forte, elle n'est pas de taille et je réussis à la plaquer au sol en la maintenant du genou.

— Vas-tu me laisser te fouiller ou faut-il que je te cogne la tête sur le plancher?

— Ça va. Fouille-moi, puisque tu y tiens.

Je la mets carrément à poil et je tâte soigneusement chacun de ses vêtements avant de les lui rendre, mais je ne trouve aucune trace des diamants. Je vide son sac à main, empoche son automatique et jette le sac à terre.

Je commence à croire qu'il n'y a pas de cailloux du tout.

Elle se rhabille, pâle, les yeux luisants de fureur.

— Et comment puis-je savoir que tu ne les as pas, toi?

— Parce que je ne serais pas là si je les avais. Je me serais déjà barré avec, tu piges? Utilise un peu de ce qui te sert de tête.

Elle enfle son pull-over, passe sa main dans ses cheveux ébouriffés et s'assied sur le canapé. Elle se remet une fois de plus à fouiller le manteau, avec des doigts frémissants, cette fois.

— Tu perds ton temps. Avoue que tu as monté cette histoire de diamants de toutes pièces? Tu voulais te débarrasser de lui, un point c'est tout. Et dis-toi bien que je sais exactement pourquoi tu y tenais tant.

Elle lève les yeux.

— Que veux-tu dire?

— T'inquiète pas. Tu t'es servie de moi pour le liquider. Mais il n'y a jamais eu de diamants. Tu m'as simplement appâté et j'ai mordu.

— Tu es saoul, Frank.

— Pas à ce point-là.

— Tu divagues. Je sais qu'il avait des diamants. Je les ai vus.

— Je ne suis pas forcé de te croire, je pense?

Elle ramasse le paquet de billets de cinq livres.

— Très bien. Comme tu voudras. Emporte ça et file.

— Où veux-tu en venir?

— Emmène ce fric et tirons l'échelle. Je trouverai les diamants même si je dois le sortir du puits et quand je les aurai, je ne les lâcherai plus.

Je la regarde fixement.

— Qu'est-ce que tu racontes, bon Dieu?

— Prends le fric, décampe et ne reviens pas.

— Et toi, tu gardes les diamants si tu les trouves, c'est bien ça?

— Tu prétends qu'il n'y en a pas. Disons que je te rachète ta part hypothétique de diamants avec ma part réelle de cet argent. Je veux bien courir cette chance.

J'attrape la bouteille de gin et m'envoie un verre bien tassé.

— Crois-tu que je vais risquer ma peau pour cinq cents livres?

— S'il n'y a pas de diamants, comme tu le soutiens, alors, tu as déjà risqué ta peau pour cinq cents livres, ou peu s'en faut.

Je lui prends l'argent des mains, compte cinquante billets et les lui tends.

— Voilà ta part. Je ne bouge pas avant d'être sûr que les diamants ne sont pas cachés ici. Tu ne vas pas me carotter de cent sacs de diamants — ni toi, ni personne d'autre.

— Je ne veux pas l'argent, Frank. (Elle sourit, d'un sourire qui pourrait faire damner un saint.) Tu m'as dit que tu voulais l'argent et moi, n'est-ce pas, Frank? Eh bien! voilà l'argent. (Elle fait un pas vers moi.) Et me voilà.

Elle est partie quand je me réveille, mais je l'entends s'affairer en bas. Elle fredonne un petit air pour elle-même. Une véritable bastonnade se déclenche dans mon crâne et je me sens la bouche aussi fraîche que le fond de la cage d'un perroquet. J'en tenais vraiment une carabinée, hier soir.

Je regarde l'heure. Neuf heures et quart. Un brillant soleil hivernal passe entre les rideaux et vient me chatouiller les paupières. Je me tourne sur le côté, assommé par le martèlement qui me démolit le crâne.

Au bout d'un moment, elle arrive avec un plateau.

— Tiens, tu es réveillé?

— J'ai la tête comme un boisseau.

— Tu étais pas mal blindé hier soir, Frank.

— Je le nierais difficilement. Qu'est-ce que tu m'apportes... du café?

— Bouillant, et très fort. Il faut que j'aie m'occuper des volailles. Il est tard, Frank.

Elle pose le plateau sur la table de chevet.

— Reviens me voir quand tu auras fini. Nous devons discuter d'un tas de choses.

— Entendu. Veux-tu une cigarette?

— Mon étui est sur la coiffeuse.

Elle me l'apporte.

— Service ultra-rapide.

Elle sourit — un sourire fugitif, anodin, qui n'exprime rien de bien précis.

— Quand j'ai un homme dans la peau, je m'occupe de lui.

Je me demande si elle a jamais servi ce bobard à Boris. Elle a incontestablement mis une fin à ses infortunes.

Après son départ, j'avale deux tasses de café noir. Mon mal de tête s'estompe et je commence à pouvoir réfléchir.

Maintenant que Sarek est définitivement relégué au fond de son puits, je commence à respirer de

nouveau. Son meurtre ne me fait guère plus d'impression qu'un règlement de comptes dans un film de gangsters. Il n'a pas plus de réalité pour moi. Je suis bien certain que personne n'ira le chercher où il est. Même si la police a des soupçons et fait une enquête, il existe une preuve formelle de son départ pour Paris et c'est à Paris qu'ils essayeront de le retrouver, jamais au fond du puits. Il faut encore compter avec Emmie, mais là-dessus je suis assez tranquille. Si je suis mon plan, elle ne pourra se douter de rien. Ce qui me travaille, ce sont les diamants. Étaient-ils dans le manteau et les y a-t-elle trouvés? J'en doute. Je l'ai examiné de très près et les coutures étaient intactes. Il n'aurait pas osé les transporter dans sa poche. Les cachait-il dans une ceinture à même la peau? Improbable également. Il ne pouvait savoir d'avance comment se dérouleraient les passages des douanes. Il voyageait en permanence et risquait un jour ou l'autre de passer à la fouille. Et pourtant, il ne pouvait pas quitter le pays sans les emmener avec lui. J'ai l'impression qu'il faudra finir par le repêcher et cette idée me donne des sueurs froides. Mais par quel autre moyen savoir s'il ne les a pas dissimulés quelque part sur lui ou dans ses vêtements? Je me traite de tous les noms à la pensée que j'ai été assez crétin pour ne pas le fouiller, avant de l'expédier au fond du puits. Comment le sortir de trente mètres d'eau? Quel boulot infernal en perspective.

Je ne suis pas fâché de voir Rita arriver pour me changer les idées.

— Assieds-toi et écoute-moi. Il ne faut pas oublier Emmie.

Elle s'assied au bord du lit et fixe sur moi ses yeux d'émeraude.

— Pars pour Londres ce matin. Montre-lui la lettre et la photo. Dis-lui que tu as trouvé la photo derrière la commode et la lettre dans la corbeille à papiers. Il faut que tu la persuades, n'oublie pas, Rita. C'est essentiel. Tâche de savoir s'il avait des capitaux. Si elle est suffisamment dégonflée, elle crachera peut-être le morceau. Elle risque même de te tuyauter sur les diamants.

— Compte sur moi, Frank.

Je la regarde partir en voiture pour aller prendre le train de dix heures cinquante-trois, pour Londres.

Dès que le bruit du moteur s'est éteint dans le lointain, je me reprécipite sur le manteau. Armé d'une lame de rasoir, je défais toutes les coutures, et j'arrache entièrement la doublure. Je démonte les rabats des poches, les rembourrages des épaules et coupe les revers des manches. Peine perdue. Il n'y a ni diamants, ni argent, ni rien de caché dans cette sacrée pelure.

Je m'assieds un moment en regardant fixement le manteau. Mon projet de départ pour l'Amérique avec Netta me paraît aussi lointain et impalpable que les neiges du dernier hiver. J'ai supprimé Sarek pour rien, ou peu s'en faut. Je l'ai tué pour deux cent cinquante livres..., ou cinq cents si je compte garder Rita avec moi. Mais je n'en ai aucune envie. C'est Netta qui m'intéresse, Netta, la grande vie et l'Amérique. Si je le tenais à la gorge main-

tenant, il ne passerait pas si facilement de vie à trépas.

Je fais un tas de ce qui reste du manteau, le transporte à la grange, en ficelle tous les morceaux au manche d'une masse de forgeron avec du fil de fer, et vais le jeter dans le puits.

La masse s'enfonce rapidement en ridant à peine la surface de l'eau noire. Je me penche sur le puits. La grenouille doit être cachée dans l'ombre. La mousse des parois oscille imperceptiblement.

Une idée me traverse l'esprit : il ne sera sans doute pas fâché de voir son manteau le rejoindre. Il doit se sentir plutôt seul au fond de ce trou.

Elle rentre juste après quatre heures.

Au moment où j'entends la voiture, je me précipite pour ouvrir la barrière. Elle a un visage fermé et tendu qui ne présage rien de bon.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je ne sais pas. Entrons. Je vais te raconter ça.

Nous pénétrons dans la maison et je referme la porte.

— Elle a marché?

— Je crois.

— Je ne t'avais pas dit qu'il fallait que tu en sois absolument sûre?

— Elle n'est pas folle, Frank. A sa façon de me regarder...

— Je sais. Ne te fatigue pas. Elle ne croirait pas sa propre mère. Allons, accouche, qu'est-ce qui est arrivé?

— J'ai bien joué mon rôle, Frank. J'en suis cer-

taine. J'ai même pleuré. Je lui ai donné la lettre et la photo. Elle est devenue blanche. Elle était horrible à voir.

— Y a-t-elle cru, oui ou non?

— Pas tout de suite. Elle n'a rien dit. Mais après avoir surmonté le premier choc, elle a sûrement pensé que je mentais. Je lui ai dit de téléphoner à l'hôtel où il était descendu.

— Et elle l'a fait?

— Oui. On lui a dit qu'on l'attendait, mais qu'il n'était pas encore arrivé. Alors, il me semble qu'elle a commencé à y croire. Je l'ai traitée de tous les noms. J'ai dit que je n'avais pas un sou, que je lui avais sacrifié les plus belles années de ma vie.

— Ce que tu as dit, je m'en fous. Qu'est-ce qu'elle a répondu?

— C'est bien ce qui me tracasse, Frank. Elle n'a rien dit. Elle est restée assise, comme une grosse truie, à regarder par la fenêtre. Elle m'a laissée me lamenter, mais elle n'a pas ouvert la bouche.

— Et alors?

— Je lui ai demandé s'il lui avait laissé des fonds. Elle m'a dit qu'elle n'avait rien. Je lui ai demandé alors ce que j'allais faire. Elle m'a lancé un petit sourire mauvais et elle a répliqué : « Attendons un peu. Nous aurons peut-être de ses nouvelles. » Je lui ai répondu qu'il ne donnerait plus jamais signe de vie. Elle a répondu : « Peut-être » et j'ai eu l'impression qu'elle était certaine qu'il se remettrait rapidement en contact avec elle. Tu l'avais bien dit, Frank. Elle n'admet pas qu'il puisse se passer d'elle. Et maintenant, elle va attendre. Mais au bout d'un certain temps, elle fera sûrement des

histoires à tout casser. Tu peux en être sûr. Il va falloir attendre aussi, Frank.

— Tu ne penses pas qu'elle se soit doutée de quelque chose?

— Certainement pas. Elle est persuadée qu'il m'a quittée, mais elle ne croit pas qu'il l'ait laissée tomber, elle.

— Ne t'en fais pas Rita, elle changera d'avis.

CHAPITRE XVII

Une semaine se passe. Jamais les journées ne m'ont paru aussi longues. Il pleut la plupart du temps et un vent d'Ouest déchaîné siffle constamment autour de la maison. Il n'y a pas grand-chose à faire sinon s'asseoir devant le feu, écouter la radio et attendre.

Rita me demande de fouiller le sol de la grange, mais je m'y refuse. Je suis positivement certain que les diamants ne s'y trouvent pas. Elle me tanne également pour que je sorte Sarek du puits, mais je ne marche pas davantage. L'idée de le repêcher sous la pluie à cette profondeur me glace.

Tout repose sur Emmie maintenant. Je suis sûr qu'elle parlera dès qu'elle se croira vraiment placquée. Elle sait tout sur ce qui concerne les diamants — en admettant leur existence — et n'ignore pas s'il les avait ou non sur lui en partant. Donc, nous attendons. Rita est loin d'être une compagne idéale. Elle est nerveuse et elle a un caractère exécrable. Nous nous entendons à peu près comme chien et chat, un chien et un chat qui ne pourraient pas se souffrir. Nous nous montrons les dents du matin au

soir et, certains jours, nous échangeons à peine une parole.

Je n'ose pas me décider à sortir. Si Emmie apprenait que je vis avec Rita, tout notre plan serait fichu. Chaque fois que j'entends le moteur d'une voiture ou des pas sur le gravier, je me rue au premier étage. Au bout de cette semaine d'attente, j'en ai par-dessus la tête. Pour comble de malheur, nous sommes bientôt sans un. Nous nous sommes mis d'accord pour ne pas essayer d'écouler les billets de cinq livres avant d'être sûrs qu'Emmie n'a pas conservé quelque part la liste des numéros. Pour autant que nous sachions, elle a peut-être déjà été raconter à la police que Sarek avait disparu. Si nous mettons les billets en circulation, et qu'ils soient repérés, c'est la fin des haricots.

Il restait six livres à Rita et j'avais les vingt que Sarek était prêt à me donner que j'ai retrouvées dans sa valise. Mais nous pintons ferme tous les deux et l'argent file vite. A la fin du huitième jour, il ne nous reste que deux livres. J'en ai plein le dos de me cacher, plein le dos de Rita et encore plus de moi-même.

J'attends la fin du dîner et je lui annonce brusquement :

— Je vais à Londres demain.

Elle est en train d'allumer une cigarette et je vois la flamme de son allumette vaciller comme si quelqu'un lui secouait le bras.

— Pourquoi?

— Il faut que j'aïlle chercher du fric. Dans deux jours nous serons à sec.

— Comment comptes-tu faire?

— Un copain me doit cinquante livres. Je vais aller le relancer.

Elle ne dissimule pas son scepticisme.

— Tu reviens le soir, bien entendu.

— J'espère. S'il n'est pas là, je serai peut-être retardé. En tout cas, je te téléphonerai.

— Frank...

— Quoi encore?

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit... Si tu me trompes...

— Oh! Ferme ça! Qu'est-ce qui te prend? Tu ne t'imagines pas que je vais courir les filles, non?

— Je ne te le conseille pas.

— Oh! merde! tu me rases. Et ton malabar? Boris? Qu'est-ce qu'il est devenu, au fait?

— Pourquoi me demandes-tu ça?

— Simplement pour m'assurer qu'il ne rôde pas dans les environs. Tu t'imagines que je cache en permanence une fille dans ma manche, pourquoi ne cacherais-tu pas ton cher Boris dans la tienne?

— Il est mort, déclare-t-elle sans me regarder.

— Je suppose que je n'ai qu'à te croire sur parole.

— Il est mort, au Caire, il y a six ou sept ans.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé? Tu l'as empoisonné?

— Que veux-tu dire?

Elle me lance un coup d'œil inquiet. Je souris.

— Je plaisantais. Maintenant ne me dis pas que tu l'as précisément empoisonné!

— Ne dis pas d'idioties.

— Ça va... Ça va... Inutile de faire la tête de Lady Macbeth.

— Oh! tais-toi.

Descendre Piccadilly à pied; lécher les vitrines des boutiques de luxe; contempler les élégantes dans leurs manteaux de fourrures; respirer de nouveau l'odeur d'essence des voitures, écouter le tintamarre de la circulation; quelles sensations merveilleuses après l'atmosphère calme et dangereuse des « Quatre Vents ».

J'entre dans un bar de Jermyn Street, et m'envoie trois doubles whiskies en lisant l'édition de midi du *Standard*.

J'ai tout le temps devant moi et j'ai bien l'intention d'en profiter. Mais il me faut du fric. En sortant du bistrot, il me reste en tout et pour tout un billet de dix shillings.

L'appartement de Netta, Lannox Street, se trouve au-dessus de la boutique d'un antiquaire. J'y arrive à midi trois exactement. Je drogue un bon moment à la porte. Puis Netta vient m'ouvrir. Elle porte un pull-over bleu pâle et une jupe noire. Ses cheveux blonds et bouclés sont noués sur la nuque, d'un ruban bleu. Elle est aussi tentante qu'une Varga-girl.

— Miss Netta Garsten habite bien ici?

— Frankie! Oh! Frankie, mon chéri!

— Alors, comment va, mon petit?

— Oh! entre vite, Frankie. J'ai passé mon temps à t'attendre. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit, ou téléphoné, donné un signe de vie quelconque?

Elle se cramponne à mon bras comme si elle craignait de me voir partir et me traîne dans le salon.

— J'ai été terriblement pris. Je voulais t'écrire, mais tu me connais... Enfin, me voilà. Et si tu es très gentille, je passerai la nuit ici.

— Je suis toujours gentille, Frankie.

Je m'assieds. Elle s'installe sur mes genoux, passe ses bras autour de mon cou et presse son visage contre le mien. Je me mets à caresser doucement son genou gainé de soie. Je sais qu'elle aime ça autant que moi.

— Qu'est-ce que tu as fait tout ce temps, chéri?

Je ne vais pas lui raconter que j'ai tué un homme et que je l'ai balancé au fond d'un puits. L'effet serait désastreux.

— J'ai perdu ma place. Netta.

— Oh! Frankie...

— Il n'y a pas de quoi se frapper. Ce sont des choses qui arrivent. Sarek est parti pour Paris. Il n'a plus besoin de garde du corps et je suis provisoirement raide comme un passe-lacet.

— Et l'affaire dont tu m'avais parlé, Frankie... ça n'a pas marché?

— Non, pas encore. Mais elle est toujours en train. Sarek doit la conclure à Paris. Dès que tout sera réglé, je toucherai mon pognon. Je n'ai plus qu'à attendre.

Elle fixe sur moi ses grands yeux bleus étonnés.

— Tu peux te fier à lui, Frankie? Il ne te roulera pas?

— Mais non. C'est lui qui a eu l'idée de m'intéresser dans le coup. C'est l'affaire d'un mois, tout au plus. Ensuite nous prendrons le large.

— Tu veux vraiment m'emmener?

— Mais oui, voyons. Je ne te dis pas que ce soit du tout cuit, comme je l'avais cru, mais tu peux être tranquille, nous partirons.

— Frankie...

— Mon petit?

— Resteras-tu ici jusqu'à ce que l'affaire soit conclue?

— Je le voudrais bien, mais je suis débordé. J'ai un petit boulot à faire à Manchester, qui risque de me rapporter gros. Je dois y partir demain.

— Quel genre de travail, Frank?

— Un boulot provisoire. Tu ne comprendrais pas. Des affaires, quoi.

— Tu as l'air soucieux, Frank. Je n'aime pas ça.

— Je ne suis pas soucieux du tout... Au fait, si. Netta, ça m'ennuie de te demander ça, mais tu serais gentille de me prêter quelques sous.

Elle se redresse et me regarde bien en face.

— Mais voyons, mon chou, bien sûr. Tu sais bien que tu n'as qu'à me demander. Chaque fois que j'ai voulu t'aider, tu as toujours refusé.

— Je suis vraiment sans un, en ce moment, mais ça ne va pas durer. Je te rembourserai à la fin du mois, Netta.

— Combien veux-tu, mon chou? Dix livres? Je crois que j'ai un billet de dix livres dans mon sac.

— A vrai dire, il me faudrait un peu plus. Cinquante livres, ça ne te ruinerait pas?

Elle prend un air surpris.

— Il faut que je les sorte de la banque.

— Mais tu peux te permettre ça, non?

J'essaye de prendre un ton badin, mais je ne me sens guère fier de moi.

— A moins que le directeur de la banque refuse de t'en donner autant d'un seul coup?

— Mais non, Frankie. C'est très facile.

— Si tu veux bien, j'aimerais les avoir le plus vite possible.

Elle se lève de mes genoux.

— Allons à la banque tout de suite, Frankie. Ensuite nous déjeunerons et nous reviendrons ici. Ça te va?

— Parfaitement. On pourra aller faire un tour au ciné ce soir.

Elle s'assied pour remplir un chèque.

— Frankie...

— Oui...

— Tu ne m'as jamais parlé d'elle. A quoi ressemble cette Mme Sarek?

Je contemple le sommet de sa tête blonde avec perplexité. Elle a l'air très absorbée par son chèque, mais je ne m'y laisse pas prendre. Elle n'a pas cessé de penser à la femme de Sarek depuis que j'ai décroché mon boulot.

— Elle est très correcte. Elle doit faire une parfaite épouse pour Sarek.

— Est-elle jolie, Frank?

— Elle a dû l'être..., il y a vingt ans. Je n'en sais rien.

— Oh! c'est une vieille femme, alors?

— Elle est dans la fleur de l'âge, mon petit : cinquante piges bien tassées, et elle a une souris sur le menton avec trois jolis petits poils comme un paratonnerre. Elle est de première force aux échecs, et elle aime discuter philosophie. Sarek a l'air de l'apprécier.

Elle sèche le chèque au tampon buvard et lève les yeux vers moi.

Je prends délicatement le chèque posé sur la table et le plie avec soin.

— Allons déjeuner.

En sortant du cinéma, nous entrons dans un bar de Charing Cross Road et y buvons une bière. Je commence toujours par la bière quand j'ai une nuit mouvementée en perspective. De la bière, ensuite du gin, puis du whisky pour revenir à la bière.

Nous nous rendons ensuite dans un autre bistrot de Cambridge Circus et sifflons chacun un gin.

— Vois-tu quelquefois sa secrétaire, comment s'appelle-t-elle déjà... Miss Pearl?

Je ne m'attendais pas à cette question. J'avais déjà oublié Emmie. Je ne pensais même plus à Sarek et cette remarque absurde, en passant, les fait resurgir dans ma mémoire et me gâte mon alcool.

— Écoute, mon petit. Tu ne veux pas changer de disque? Ne te crois pas trop maligne. Tu ne l'es pas. Tu raisones comme une pantoufle, ce qui a le don de m'énerver. En somme, tu veux tout bonnement me déclarer que tu es jalouse de Miss Pearl et de la mère Sarek. Tu peux arrêter les frais. Elles ne m'intéressent pas plus que le matou que tu vois là-bas dans le coin; et même moins.

— Excuse-moi, Frankie. Je voulais seulement dire quelque chose, sincèrement.

— Eh bien! si c'est tout ce que tu trouves à raconter, garde-le pour toi.

Il me faut trois gins de suite pour me remettre de bonne humeur, mais chaque fois que nous nous

arrêtons de boire pour changer de bistrot, je m'aperçois que Sarek me hante toujours.

— Si on mangeait quelque chose, Frankie? Je me sens complètement partie.

— Bonne idée. Où va-t-on?

— Je connais une boîte, au bout d'Athen Street. Le patron est un de mes amis.

— Veux-tu dire qu'il nous servira des petits plats qui ne figureront pas au menu?

— Bien sûr. Il nous donnera des steaks.

Elle n'a pas menti. Nous nous tapons des steaks formidables. Je n'ai pas bouffé comme ça depuis l'avant-guerre. Nous prenons également des huîtres et un petit bordeaux de derrière les fagots.

Je me sens en pleine forme. Netta paraît s'amuser comme une petite folle. Elle énumère tout ce qu'elle achètera pour son trousseau et fait des projets pour notre séjour à New York.

Je n'entends plus un mot de ce qu'elle dit. Je suis figé sur mon siège, avec un morceau de steak au bout de ma fourchette à mi-chemin de ma bouche. Un frisson me court tout le long de l'échine. Emmie Pearl vient d'entrer. Elle arbore toujours sa plume de faisan pouilleuse, et son manteau de lapin. Elle est escortée d'un petit bonhomme grassouillet en veston noir et pantalon rayé. Il est bâti sur le même gabarit qu'Emmie et lui ressemble comme un frère, en plus laid. C'est probablement son frère, d'ailleurs. Ce ne peut être que lui. Qui d'autre accepterait de se montrer avec elle?

— Qu'est-ce que tu as, Frankie?

— Rien.

— Tu es vert.

— Tais-toi!

Emmie et son frère s'installent à une table à une quinzaine de mètres de la nôtre. Je leur tourne le dos, mais je peux la voir dans la glace. Netta se trouve en face d'eux.

— Frankie, mon chou...

— Fiche-moi la paix, veux-tu? J'ai le coup de pompe. Ça va se passer si tu continues à bouffer en me laissant tranquille.

— Bois un cognac, Frankie.

— Oh! bon Dieu, ferme-la!

Emmie regarde autour d'elle pendant que son frère commande le dîner. Elle se tourne vers nous, jette un coup d'œil à Netta, puis ses yeux s'arrêtent sur une autre femme à la table voisine de la nôtre. Je commence à espérer qu'elle n'a pas reconnu Netta, quand son regard revient brusquement en arrière. Une expression de surprise totale se peint sur sa face adipeuse. Je sens un filet de sueur couler le long de ma tempe. Si elle reconnaît en Netta la fille de la photo, la fille que Sarek est censé avoir embarquée, je suis dans de jolis draps.

Un garçon passe et Netta l'attrape par la manche.

— Un double cognac, s'il vous plaît, en vitesse.

— Je n'en veux pas.

— Mais, chéri, tu fais peur à voir.

Le garçon doit être du même avis car il revient instantanément avec le cognac demandé. Je l'avale d'un coup. J'ai l'impression de boire de l'eau.

— Filons d'ici.

Je sais qu'il est dangereux de bouger, mais j'ai horriblement peur qu'Emmie ne me reconnaisse et ne vienne à notre table.

Elle est en train de manger maintenant. Elle a toujours son air surpris, mais elle paraît se concentrer sur son assiette.

— La note, garçon!

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur¹?

— Rien, mais je ne me sens pas bien.

Il me fait mon addition et je règle.

Je ne suis pas obligé de passer devant Emmie. Elle se trouve placée derrière moi. Je n'ai qu'à me lever et sortir. Je prends Netta par le bras et nous gagnons la porte, mais j'ai la sensation très nette d'être observé. Je crève d'envie de regarder derrière moi, mais je n'ose pas.

Je suis timbré d'avoir sorti Netta — et encore plus de m'être servi de sa photo. Elle est modèle et on peut la reconnaître dans des douzaines de magazines...

Une fois dehors, dans l'obscurité, je suis envahi par une telle panique que j'en tourne presque de l'œil.

— Frankie, qu'est-ce que tu as, enfin?

— Vas-tu me fiche la paix, oui ou non?

Je suis en train de penser que les gens ne se font pas prendre autrement : en faisant une bourde idiote de ce genre. Mais peut-être Emmie n'a-t-elle pas reconnu Netta? J'essaye de me souvenir de la photo. Netta s'y montre nue comme la main et ses cheveux lui tombent sur les épaules. Elle a toujours passé son temps à changer de coiffure. Ce soir, elle arbore une toque de castor et ses cheveux sont relevés sur sa nuque. Peut-être mes terreurs sont-elles complètement gratuites.

Un taxi en maraude s'approche et Netta lui fait

1. En français dans le texte.

signe. Elle est obligée de m'aider à monter dedans. Le chauffeur ne bouge pas de son siège. Il regarde droit devant lui dans la rue obscure et ne dit pas un mot. Il nous fait le coup du mépris.

Pour la première fois depuis le drame, je rêve de Sarek. Nous sommes en train de jouer aux échecs, assis en tailleur sur la margelle du puits, sous le clair de lune. L'échiquier est posé entre nous sur le couvercle métallique du puits. Il porte son horrible pardessus qui dégouline d'eau, mais il ne paraît pas s'en apercevoir. Sa figure disparaît sous un bandage et il est horrible à voir sous la lumière blafarde de la lune.

Je le bats à plate couture : je lui ai pris une tour, un fou et la reine. Je n'ai qu'un mouvement à faire pour le mettre en échec et mat, mais juste avant de tendre la main, un coup sourd résonne contre le couvercle du puits.

— Ne faites pas attention, dit Sarek. C'est la grenouille. Elle voudrait sortir.

Les coups deviennent de plus en plus forts jusqu'au moment où toutes les pièces se mettent à danser sur l'échiquier. Je sens le couvercle du puits se soulever légèrement, retomber en claquant, puis se soulever de nouveau et soudain je perds l'équilibre et, terrifié, je me mets à crier :

— Ne le laissez pas sortir ! Ne le laissez pas sortir !

Et je me retrouve assis dans mon lit, écoutant mon cœur qui bat la chamade et les oreilles encore pleines de mes cris. La lumière s'allume et Netta me prend par le bras.

— Frankie, mon chou! Oh! Frankie, qu'est-ce que tu as?

Je me laisse retomber sur l'oreiller, trempé de sueur.

— J'ai rêvé... un cauchemar... Éteins la lumière. Je n'aurais pas dû boire cette bière.

— Tu n'as besoin de rien?

— Éteins donc!

Elle obéit et m'enlace. Je suis content de la sentir près de moi.

— Tu semblais si effrayé, Frankie... Tu es sûr que tu n'as pas d'ennuis?

— Puisque je te dis que je rêvais.

— Dors, mon chou. Dans mes bras, tu ne rêveras pas.

Mais je ne ferme pas l'œil. J'ai bien trop peur de m'endormir.

CHAPITRE XVIII

Je grimpe lentement les trois étages en m'arrêtant plusieurs fois pour reprendre ma respiration. Je m'essouffle facilement ce matin et j'ai le cœur en piteux état.

Je sais que je ne devrais pas aller la voir. Je sais que je fais une gaffe monstre, mais le meurtre entraîne infailliblement des gaffes de ce genre. J'en ai déjà fait tellement, une de plus ou de moins ne fera pas une grande différence.

D'ailleurs, je suis bien obligé de la voir. Il faut que je sache si elle a reconnu Netta. Je n'arriverai à dormir et à me débarrasser de l'angoisse qui me serre les tripes, qu'une fois fixé sur ce point. J'ai bien décidé de la marche à suivre : si elle montre le moindre soupçon, si j'ai la plus petite raison de croire qu'elle a reconnu Netta, je mets les bouts. Je file avec Netta en utilisant les fonds dont elle dispose. Et nous serons loin avant qu'Emmie ait prévenu la police. Du moins, j'y compte bien.

Je n'entends pas la machine à écrire en m'engageant le long du corridor. Je me demande si elle est

là, derrière le panneau de verre dépoli, à l'écoute de la circulation dans les rues et des avions au-dessus de la ville, en train d'attendre un appel téléphonique de Sarek.

Je saisis la poignée d'une main moite, la tourne et pousse la porte.

Elle est là, assise près du radiateur électrique, les yeux fixés sur la fenêtre. Elle porte son manteau de lapin, et ses pieds minuscules se balancent à quelques centimètres du sol.

Son bureau écorné est poussiéreux et nu. La machine à écrire dort dans sa housse. Les « Entreprises Modernes » sont au point mort. Il n'y a plus de travail, pas de lettres à écrire, pas de coups de téléphone à donner, plus rien.

Elle détourne la tête et me dévisage.

— Alors toujours fidèle au poste. Je me demandais si je vous trouverais ici. Vous allez bien?

— Vous désirez?

Je la surveille avec attention. Rien ne transparait sur son visage huileux. Même ses petits yeux myopes restent sans expression. Je fais un pas dans la pièce et referme la porte. L'envie me prend de lui faire son affaire. Il n'y a qu'un autre bureau à l'étage et il se trouve à l'extrémité du couloir. Je pourrais la tuer et la laisser là, dans la tanière de Sarek. On ne la découvrirait peut-être que dans des semaines. Mais le courage me manque à l'idée d'enfoncer mes doigts dans son cou adipeux. Au lieu de lui sauter dessus pour l'étrangler, je me contente de la regarder comme un idiot et d'essayer de jouer au plus fin avec elle.

— Je suis venu faire un petit tour en souvenir du

bon vieux temps, et pour vous demander si vous aviez des nouvelles. Est-ce que je ne vous ai pas aperçue hier soir avec votre petit ami?

— C'est bien possible.

— Vous ne m'avez pas vu? Je vous ai pourtant souri.

— Non, je ne vous ai pas remarqué.

Ment-elle? C'est impossible à dire. Son visage est indéchiffrable. J'ai pourtant l'impression qu'elle n'a pas dû situer Netta. Sinon elle n'aurait pu dissimuler un éclair de triomphe ou de haine. Je commence à respirer.

— En tout cas, vous n'aviez pas l'air de vous embêter. C'était votre frère?

— Mêlez-vous de vos affaires!

— Quelle charmante nature! Vous ne pouvez donc pas passer l'éponge?

Mon regard s'arrête sur le bureau.

— Alors c'est donc vrai?

— Quoi?

— J'ai rencontré Mme Sarek il y a quelques jours. Elle m'a annoncé qu'il avait filé avec une autre femme. Je n'arrivais pas à y croire.

— Ça ne vous regarde pas.

En tout cas, elle ne le nie pas.

— Peut-être. (Je m'assieds sur le bord du bureau et allume une cigarette.) Mais après tout, j'ai travaillé ici et je m'intéresse plus ou moins à lui.

Elle garde son air buté et ne répond pas.

— Ça ne doit pas être bien drôle pour vous de rester ici toute seule. De quoi vivez-vous? Il vous a laissé des fonds?

Sa bouche mince se durcit.

— Il ne m'a rien laissé. Et maintenant, je vous prie de sortir.

— Vous voulez dire qu'après avoir travaillé pour lui pendant dix ans, il vous a plantée là sans un centime de dédommagement. Je veux bien être pendu ! Je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'il n'avait pas laissé un radis à sa femme, mais vous... vous, c'est différent.

Elle devient soudain attentive.

— Comment cela ? Pourquoi est-ce différent ?

— Vous ne le savez pas ? Ils se sont bagarrés avant son départ. Je les ai entendus se jeter des injures à la tête. Il s'est aperçu qu'elle n'avait jamais attendu le moindre enfant. Il était livide. A mon avis, c'est pour cette raison qu'il est parti. Cette autre fille lui donnera peut-être satisfaction sur ce chapitre.

Elle détourne la tête vers la fenêtre pour me cacher son visage mais je la vois crisper les poings.

— Mais vous ne vous attendez pas à le voir revenir, je suppose ?

— Si, au contraire.

— J'espère que votre espoir ne sera pas déçu. Il vous enverra peut-être une petite gratification.

Elle ne réagit pas.

— J'ai dit à Mme Sarek qu'à mon avis il n'avait pas un sou. Après tout, ce n'était qu'une espèce de marchand à la sauvette ?

Cette fois, je l'ai piquée au vif comme je l'escomptais. Elle se retourne brusquement, ses petits yeux myopes luisent de fureur.

— C'est ce qui vous trompe. Il est très riche.

— Je me demande. Qu'est-ce que vous entendez par « riche » au juste ? Tout est relatif. Combien possède-t-il ?

— Ça ne vous regarde pas...

— C'est bien ce que je me disais. Ce n'est qu'un petit trafiquant à la manque. Il est tellement fauché que vous n'êtes pas fichue de me donner un chiffre.

Elle rougit violemment et son menton se met à trembler.

— Il est plus riche que vous ne le serez jamais!

— Ce qui ne veut pas dire grand-chose. J'ai toute la vie devant moi. Je parie qu'il n'a pas plus de deux cents livres de capital.

— Il possède plus de cinquante mille livres. Et il m'en a promis dix mille pour tous les services que je lui ai rendus. Et je peux dire que je me suis donné du mal. Sans moi, il n'aurait jamais amassé cette fortune.

Elle commence à renifler.

— Dix mille livres! Et je n'ai pas reçu un sou!

— Allez. Ne vous énervez pas. Il n'a pas pu quitter le pays avec une somme pareille. Vous savez où se trouve le pognon, oui? Pourquoi ne vous servez-vous pas?

Elle pleure à chaudes larmes, la figure enfouie dans son mouchoir.

— Il l'a emmené avec lui! Tout était en diamants! Et maintenant, fichez le camp!

Je contrôle ma respiration et ma voix avec les plus grandes difficultés. Je touche au but. Encore un petit effort et je saurai ce que je veux.

— Allons donc! Il n'aurait jamais osé passer des diamants à la douane. Même son ombre lui fait peur. Les types de son espèce sont surveillés de près. Il le sait bien. Il récolterait quinze ans s'il se faisait pincer. Il n'aurait pas le culot de courir le risque.

— Alors, vous croyez que c'était un pauvre crétin dans votre genre, glapit-elle en sautant sur ses pieds.

Elle est vraiment hideuse à voir avec sa face luisante et ses petits yeux rougis de larmes.

— Pendant des années, il a transporté des centaines de diamants à Paris. Il les cachait dans les boutons de son manteau.

Je me sens pâlir et sur le point de tourner de l'œil. La seule partie du manteau que je n'aie pas vérifiée, bien entendu ! Les boutons ! Je me souviens brusquement : de gros boutons de corne, épais, deux rangées de trois sur le devant, autant à l'intérieur et quatre sur chaque manche.

— Pas bête ! dis-je d'une voix qui semble sortir du fond d'un tunnel.

— Je pense bien qu'il n'est pas bête. Et maintenant, filez. Je ne veux plus vous revoir ici. Partez et ne revenez plus.

— Très bien. Puisque vous y tenez. (J'ouvre la porte.) En tout cas, bonne chance, Emmie, j'ai l'impression que vous en aurez besoin.

Et je la laisse sur son siège, toujours en train de renifler, la figure dans son mouchoir.

J'entre dans un bistrot de Shaftesbury Avenue et je me tape un double whisky. Je ne suis pas encore remis du choc et j'ai besoin de retrouver mes esprits pour pouvoir réfléchir.

Il n'y a pas de temps à perdre. Il me faut absolument une petite ancre et une trentaine de mètres de filin de pêche. Il faut également éloigner Rita de la maison, repêcher le manteau, ôter les boutons et les recoudre sur mon propre pardessus. Ensuite

il faut que je demande un taxi au téléphone pour me conduire à la gare. Une fois à Londres, je houspillerai Netta pour qu'elle fasse ses bagages en vitesse et j'irai prendre deux places dans l'avion de New York.

C'est une veine incroyable pour moi qu'Emmie en ait dit aussi long. Mais je me doutais bien qu'une fois persuadée du départ définitif de Sarek, elle lâcherait le morceau.

Une fois de plus, je m'en veux à mort de l'avoir expédié au fond du puits sans avoir examiné les boutons. Mais avec une ancre, je réussirai bien à le ramener à la surface. Ce sera sûrement plus facile que d'envoyer Rita dans la nature.

Je décide de prendre contact avec Netta sans attendre et je l'appelle d'une cabine téléphonique.

— C'est Frank...

— Oh! mon chou...

— Laisse-moi parler. Je crois que l'affaire est dans le sac. Écoute bien, Netta. Veux-tu retenir nos passages par avion pour New York? Occupe-t'en le plus vite possible. Si nous pouvons partir après-demain, ce sera parfait. Je veux que nous ayons pris le large dans deux ou trois jours au plus.

Je l'entends reprendre sa respiration.

— Mais, mon chéri...

— Fais ce que je te dis et ne me raconte pas d'histoires.

— Très bien, chéri, je m'arrangerai.

— Prends les billets. Je te rembourserai. Je t'appellerai demain pour savoir où tu en es. S'il n'y a pas de place par avion, on prendra le bateau. En tout cas, il faut absolument partir avant samedi.

— Frank! Il ne s'est rien passé, j'espère... Je veux dire... tu n'as pas d'ennuis?

Je ricane silencieusement pour moi-même. Ennui est un charmant euphémisme.

— Ne te complique pas la vie. Tout va bien. Mais quand j'ai pris une décision, je n'ai pas la patience d'attendre.

— Mais tu te décides si... brusquement.

— Veux-tu partir avec moi, oui ou non?

— Mais, bien sûr, Frankie.

— Alors, fais ce que je te dis et boucle-la, veux-tu. Je n'ai pas une minute à perdre. Je te rappellerai demain.

Là-dessus, je raccroche.

J'arrive aux « Quatre Vents » vers trois heures. Elle ne vient pas m'ouvrir la barrière et ne se montre pas, une fois que j'ai rentré la voiture.

C'est ma faute. J'ai oublié de lui téléphoner. C'est plus qu'il n'en faut pour la mettre en fureur et réveiller tous ses soupçons. J'ouvre la porte d'entrée et pénètre dans le salon. Elle est vautrée sur le canapé, les yeux fixés sur le feu, le visage pétrifié.

— Je me demandais si tu allais revenir.

— On ne va pas recommencer à se bagarrer. J'ai essayé de t'appeler mais je n'ai pas eu de chance. C'est marrant, mais quand on veut se servir d'un téléphone à Londres, il n'y a pas moyen de dénicher une cabine libre.

— Tes mensonges n'arrangent rien.

— Je ne mens pas. Ne sois donc pas si susceptible!

J'ôte mon manteau, le jette sur le dossier d'une chaise et m'assieds en face d'elle.

— J'ai essayé de récolter un peu de fric. Je sais très bien que j'aurais dû te téléphoner. Je regrette de ne pas l'avoir fait, mais rien n'a marché comme je voulais et chaque fois que j'ai pensé à t'appeler, je n'avais pas d'appareil sous la main.

— Dois-je comprendre que tu reviens sans un sou?

— A peu près. Le type sur lequel je comptais est absent. J'ai attendu la moitié de la nuit aux environs de chez lui. J'y suis retourné ce matin; mais il n'était pas rentré. A mon avis, il sait ce que je lui veux, et il se planque soigneusement.

— Alors, tu reviens les mains vides, c'est vrai?

— Oui.

Elle me gratifie d'un petit ricanement de mépris.

— Tu n'as pas dû être assez gentil avec elle, pour qu'elle t'ait envoyé bouler.

— Ah! ferme ça! bon Dieu! Tu ne peux pas penser à autre chose? Nous sommes dans le pétrin, tu comprends?

Elle se redresse d'un coup de reins.

— Espèce de sale crapule!

Je lui taperais volontiers dessus, mais je sais que ce n'est pas la bonne méthode.

— Voyons, Rita, je t'en prie, ne déconne pas. Je sais à quoi tu penses. Tu te fous le doigt dans l'œil. Je te donne ma parole qu'il ne s'est rien passé de ce genre. J'ai passé tout mon temps à courir après le pognon.

— Et la nuit aussi?

— Merde! Si tu ne peux pas changer de disque, je ne dis plus rien.

Elle reste plantée là à me dévisager, mais je sou-

tiens son regard et, au bout d'un moment, elle doit se rendre compte qu'elle n'aboutira nulle part.

— Si jamais j'apprends...

— Mais oui, on le sait. Tu me l'as déjà dit. Comment fait-on pour le pognon?

— Il faut mettre ces billets de cinq livres en circulation. Tu aurais dû les emmener à Londres.

— Tu es folle. C'est la dernière chose à faire. Je veux d'abord être sûr qu'Emmie n'a pas la liste des numéros. On risquerait la potence pour moins que ça.

— Alors, sors-le du puits et regarde s'il a les diamants sur lui. Qu'est-ce qui t'empêche de le faire?

— Je veux être sûr de ne pas le repêcher pour rien. Fais marcher ta cervelle. Ce sera un sacré boulot de le tirer de là. Écoute, Rita, tu peux certainement éclaircir cette histoire de diamants.

— Vraiment?

— Oui. Va trouver Emmie demain. Sers-lui ton histoire. Dis-lui que tu es sans un. Demande-lui ce que tu peux faire, et si Sarek lui a laissé des fonds. Essaie de la taper. Elle parlera peut-être. Dis-lui que tu l'as vu mettre les billets de cinq livres dans son manteau et demande-lui si elle est au courant.

Elle me toise pendant un long moment.

— Bon. Après tout, c'est peut-être une idée.

Un peu plus tard dans la soirée, je monte dans ma chambre pour y prendre mon dernier paquet de cigarettes. J'ouvre mon tiroir et du premier coup d'œil, je constate qu'il a été fouillé. J'ouvre les autres tiroirs. Ils ont tous été dérangés. J'examine la pièce

pendant un moment. Un malaise grandissant m'en-
vahit. Puis je m'enferme à clef, m'approche du lit,
tire les couvertures et soulève le coin du matelas.

C'est là que j'ai caché le poignard : le poignard
avec lequel elle a tué Boris. J'enfonce le bras dans
la fente que j'ai pratiquée dans la toile. Mes doigts
souvellent dans les flocons de crin, de plus en plus
fiévreusement. Le poignard a disparu.

CHAPITRE XIX

J'espère qu'elle prendra le train de huit heures cinquante-cinq, mais elle me déclare que celui de onze heures quinze est bien assez tôt. Elle a l'intention de se rendre directement au bureau et de revenir dès qu'elle aura discuté avec Emmie.

— Il est inutile d'arriver là-bas trop tôt, dit-elle.

J'attends son départ en piétinant. Je n'aurai pas trop du peu de temps où je me trouverai seul pour repêcher ce manteau.

Elle n'a vraiment pas l'air pressé de partir. Elle s'occupe des volailles, nettoie la cage des oies, fait le lit, époussette le salon, nettoie la vaisselle du petit déjeuner. Les aiguilles de ma montre tournent et mon impatience grandit.

— Si tu ne veux pas rater le train, tu ferais bien de te préparer.

— Tu as l'air bien pressé de me voir partir.

Elle s'arrête de rincer la cafetière et me lance un regard mauvais.

— Il me reste encore une heure.

— Je suis pressé. Je ne m'en cache pas. Si Emmie...

— Fiche-moi la paix.

J'entre dans la grange et me mets à fendre des bûches. Si je reste sans rien faire, je vais devenir cinglé. J'essuie sans arrêt la sueur froide qui me dégouline sur les tempes et je me sens l'estomac noué. La pensée de Sarek, pourrissant au fond de ses trente mètres d'eau, m'obsède. Et si l'ancre l'accroche, lui, au lieu de sa pelure?

Vers onze heures moins vingt, elle sort de la maison en manteau de fourrure par-dessus son pantalon noir. Une écharpe verte est nouée sur ses cheveux cuivrés. Elle fait son petit effet, c'est incontestable. Dès qu'elle s'habille un peu, elle fait de l'effet, mais je suis bien au-delà de ces détails maintenant. J'ai peur d'elle, et on n'a guère envie de coucher avec une femme qui vous fait peur. Tout ce que je demande, c'est de la voir partir, en sachant qu'elle disparaît définitivement de mon horizon.

Je sors de la grange pour aller lui ouvrir la barrière.

— Je reviendrai probablement par le train de deux heures quarante-cinq.

Elle me laisse à peine cinq heures.

— Vas-y à fond, Rita. Fais-la parler.

Elle presse le démarreur et le moteur part.

— Compte sur moi. (Elle me lance un petit sourire venimeux.) Tâche d'être sage pendant mon absence.

Je réussis à lui rendre son sourire.

— Je ne risque guère de faire de bêtises ici.

— Le laitier doit venir. Le boulanger aussi. Ne prends qu'une baguette.

Je sens tous les muscles de mon visage se raidir, mais elle ne me regarde pas. J'avais oublié ces

sacrés fournisseurs. Le laitier vient vers onze heures trente et le boulanger vers deux heures.

— Entendu. Eh bien! bonne chance, Rita, et à tout à l'heure.

A tout à l'heure. Mon œil! au plaisir de ne jamais te revoir.

— Au revoir, Frank.

Au revoir. Dans un monde meilleur oui, et encore.

Elle s'engage brutalement dans l'allée. Je l'écoute changer de vitesse en passant le porche d'entrée. Le ronronnement du moteur s'estompe dans le lointain. Je me précipite à la grange où j'ai caché l'ancre rapportée de Londres. Il me reste une demi-heure avant l'arrivée du laitier.

Je peux amorcer l'opération. Je me munis de l'ancre et du filin et fais le tour de la maison pour me rendre au puits. C'est la première fois que je m'en approche depuis le plongeon de Sarek. Je reste planté là à le regarder un moment. J'ai froid, et je ne me sens guère dans mon assiette.

Je continue à me demander de quoi il peut bien avoir l'air au fond de la flotte, et je me dis tout à coup que le fil de fer a glissé, et qu'il flotte à la surface.

Je pose l'ancre et le filin près du puits et soulève le couvercle. J'ai les mains moites et je tremble comme une feuille. Le puits me souffle à la figure une horrible bouffée d'air fétide. Je pose le couvercle par terre. L'estomac chaviré, je me penche sur l'orifice humide en retenant ma respiration. La surface de l'eau noire, lisse comme du verre, reflète les branches des ifs qui le surplombent. La grenouille est toujours là. Elle flotte, sur le dos, son ventre

jaunâtre gonflé comme une balle de tennis, les pattes raidies, morte. Je suis presque aussi effrayé que si je voyais Sarek. Même morte, elle me fait encore penser à une sorte de sentinelle gardant le cadavre au fonds du puits.

Il faut que je la tire de là. Je ne peux pas me résoudre à utiliser l'ancre avec cette bestiole crevée flottant sous mon nez et l'idée de la toucher me rend malade.

Je retourne à la maison. Il faut que je boive un verre. Je sais que je perds un temps précieux, mais, si je ne m'envoie pas un coup de gniole, je n'arriverai jamais à bout de ce travail.

Il reste deux doigts de gin au fond d'une bouteille. Je les siffle instantanément sans rien sentir. Je déniche dans le buffet une autre bouteille qui contient encore deux centimètres de liquide. Je la vide également. Je prends un balai dans le placard de la cuisine et, au moment où je vais ouvrir la porte de derrière, j'entends la camionnette du laitier. Haletant, j'écoute, sans bouger. Le laitier repart. Je vais chercher le lait à la barrière. Puis je refais le tour de la maison, muni du balai. Un genou sur la margelle du puits, j'enfonce doucement le balai dans l'eau. La grenouille se déplace vers la paroi du puits. J'essaye de la coincer dans les poils du balai, mais à chaque essai infructueux, elle s'enfonce un peu plus dans l'eau. Elle finit par disparaître. J'attends un moment, mais elle ne remonte pas. L'odeur du puits me flanque la nausée et j'ai l'impression que la puanteur s'accroît à chaque mouvement du balai dans l'eau. Je décide de laisser la grenouille où elle se trouve et ramasse l'ancre. Les pointes en sont acérées comme des poignards. Il y en

a cinq séparées par deux courtes tiges d'acier. J'attache un bout de la ligne à l'anneau de l'ancre et la laisse doucement couler dans l'eau. Elle pèse lourd et s'enfonce rapidement.

— Bonjour, mon brave. Qu'est-ce que vous fabriquez?

Je bondis en arrière, frémissant de la tête aux pieds et je lâche le filin. J'ai une telle frousse que je n'ose même pas regarder à qui j'ai affaire.

— Quelle odeur désagréable! Dites-moi, vous savez qu'il faudrait faire quelque chose pour y remédier.

Je tourne lentement la tête et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule : il est là, à quelques mètres de moi. Son col dur me paraît étonnamment blanc sous le pâle soleil d'hiver. Son long nez inquisiteur est rougi par le froid.

— J'espère que je ne vous ai pas fait peur? J'ai sonné à la porte, mais personne n'a répondu.

Je ne dis rien. J'en suis incapable. Je sens ma langue racornie dans ma bouche comme un bout de cuir desséché.

— Vous avez perdu quelque chose là-dedans?

Il faut à tout prix que je parle. J'ouvre la bouche, la referme, la rouvre et réussis à dire :

— Oui.

— Savez-vous que vous devriez faire attention. Cette odeur est malsaine. Vous pourriez attraper la typhoïde avec une eau pareille. Peut-être puis-je vous aider?

— Merci. C'est inutile.

Il commence à avoir l'air gêné. Mon calme n'a pas l'air de lui plaire.

— Alors tout va bien, n'est-ce pas?

Je me redresse.

— Oui. Vous m'avez surpris, c'est tout.

— Je le crains, en effet. Excusez-moi. C'est stupide de ma part. Je ne m'attendais vraiment pas à vous trouver ici. Pour en revenir à cette eau, je ne serais pas étonné qu'on y ait noyé un chien! Je me rappelle que, quand j'étais à Nairobi, un cheval est tombé dans un puits. Un puits beaucoup plus grand que celui-ci, bien entendu. Je me trouvais sur les lieux. Le pauvre animal a grimpé sur le couvercle du puits qui s'est effondré. Je n'oublierai jamais la chute qu'il a faite. Et, coïncidence étonnante, un de mes amis a été témoin d'une aventure similaire en Patagonie. Mais il m'a dit qu'ils avaient réussi à remonter le cheval; bien entendu, ils avaient dû l'abattre.

Je reste là, figé comme un mannequin, à demi suffoqué par mon cœur qui bat à grands coups, incapable de la moindre réflexion, l'esprit vidé par une terreur panique.

Il vient se pencher sur le puits, à côté de moi.

— Dieu me pardonne, c'est bien une grenouille que j'aperçois. Quel spécimen énorme. C'est votre ligne?

Avant que j'aie pu faire un geste, il a attrapé le fil et lui donne une secousse rapide.

— Fichtre! J'ai l'impression d'avoir amorcé quelque chose. Sapristi. Quel poids terrible!

Je lui arrache la ligne de la main. Le contact de ma peau froide et humide a dû le surprendre car, il saute vivement en arrière.

— Qu'est-ce que vous voulez?

Ma voix semble aussi peu humaine que celle de la poupée d'un ventriloque.

— Je vous demande pardon?

— Qu'est-ce que vous voulez? Je suis occupé. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte?

— Mais si, parfaitement. Qu'est-ce que vous avez perdu là-dedans? C'est bien lourd, dites-moi. Puis-je vous aider à le hisser?

— Non. J'y arriverai très bien seul. C'est un sac de pommes de terre. Dites-moi simplement ce que vous voulez?

— Mais... je désirais voir Mme Sarek!

— M. Sarek et elle sont à Paris.

— Vraiment? Je croyais l'avoir aperçue au village ce matin, dans sa voiture.

— Elle était en route pour l'aérodrome.

— Comme Paris doit être agréable en hiver! Je me souviens que feu notre évêque nous disait...

— Je ne tiens pas à savoir ce que racontait votre évêque. Je suis occupé.

— Oh! très bien... je ne veux pas vous déranger.

— Au revoir. Je dirai à Mme Sarek que vous êtes venu.

— Vous serez bien aimable. Je n'ai jamais la chance de la trouver chez elle. En fait, je voulais lui demander si elle ne consentirait pas à donner son obole pour l'installation de notre orgue. Je serais très heureux de pouvoir lui expliquer nos projets. Nous voudrions...

— J'ai assez perdu de temps à bavarder. Excusez-moi. Au revoir.

Je prends un ton hargneux. C'est plus fort que moi.

— Mais il me semble inutile d'élever la voix de cette façon!

— Oh! fichez le camp.

— Mais, mon petit ami...

— Bon sang! Allez-vous filer?

Je suis à deux doigts de lui tomber dessus et il a dû s'en apercevoir car il devient tout blanc. Il bat en retraite d'un pas rapide, les épaules voûtées, sans regarder derrière lui.

Je le suis jusqu'au porche d'entrée et le regarde s'éloigner. Il a l'air vieilli et effrayé. Dès qu'il a disparu, je me mets à trembler.

L'ancre tient bon. Ce vieux con a accroché quelque chose qui se refuse à bouger. J'essaye sans succès de dégager les pointes depuis une heure et je commence à perdre la tête. Je donne de violentes secousses au filin qui me coupe les doigts, mais rien ne remonte.

Est-ce le cadavre de Sarek qui se trouve au bout de la ligne? J'essuie la sueur qui me coule dans les yeux et me remets à tirer. Résultat nul. Je hale de toutes mes forces en variant l'angle du filin. Cette fois, je suis bien certain qu'il s'agit de Sarek. Le manteau ne pèserait pas un tel poids. Brusquement je lâche tout. Je ne peux pas le tirer à la surface. Je ne peux pas revoir sa figure... Je reste assis sur le bord du puits en me demandant ce que je vais faire. Il faut arriver à libérer les pointes de l'ancre pour faire un nouvel essai. Je tire le fil par saccades, mais les pointes doivent être solidement ancrées. La méthode la plus rapide consiste à le haler à la surface et à libérer les pointes, mais je me refuse à cette solution.

Je préfère encore renoncer aux diamants.

J'empoigne de nouveau le filin et lui donne une secousse brutale, féroce. Puis je répète mon geste, en jurant tout bas, tirant, secouant, enfonçant les pointes de plus en plus profondément, avec l'espoir que le morceau finira par céder.

Je ne sais pas au juste pendant combien de temps je m'acharne : une demi-heure au moins.

Le pied calé contre le mur du puits, je donne encore une secousse frénétique, désespérée et soudain les hameçons se libèrent. Je les sens se dégager peu à peu et je frissonne en imaginant ce qui doit être resté accroché à leurs pointes. Ils ont dû le déchiQUETER complètement.

Mais je ne veux pas m'arrêter. J'écarte l'ancre d'un coup sec et je la guide avec précaution vers le fond du puits, tous mes muscles tendus à craquer.

Brusquement l'ancre touche quelque chose. Je tire de côté, à tout hasard. Le filin bouge, mais l'ancre reste immobile. Je donne au fil une petite secousse; cette fois, les hameçons ont mordu. Je tire un coup sec. Les hameçons s'enfoncent un peu plus. Est-ce le manteau? Je tire. L'ancre se soulève. Le filin se tend. Je continue à tirer lentement, progressivement. L'opération me prend plusieurs minutes. Le filin humide s'enroule à mes pieds. Je me penche en avant, les yeux fixés sur les remous de l'eau noire, attendant de voir enfin émerger l'ancre.

Encore dix mètres de filin et je le vois. Juste sous la surface de l'eau. C'est bien le manteau.

La pendule de la cheminée dit deux heures cinq. Les boutons sont étalés sur la table : douze gros et huit petits. Les morceaux du manteau gisent en une masse puante et trempée dans un coin de la chemi-

née. Je me sens à peu près au bout de mon rouleau. Je claque des dents et mes mains tremblent tellement que je n'arrive pas à allumer la cigarette qui tressaute entre mes lèvres.

Il ne me reste plus que deux heures avant son retour. Il y a encore beaucoup à faire, mais, avant tout, je veux voir les diamants. Penché sur la table, j'examine les boutons. J'en ramasse un, mais mes mains sont si peu assurées que je parviens à peine à le tenir.

Je vais prendre un casse-noix dans le tiroir du buffet. Je place avec soin le bouton entre les deux mâchoires et presse l'instrument, mais le bouton glisse et va rouler sous la table.

Je me mets à quatre pattes en marmonnant, le cherche, le ramasse et le pose sur la table.

De nouveau, je case le bouton dans le casse-noix que je tiens serré au creux de la main. Le bouton éclate. Les morceaux collent à ma peau moite. Je les regarde : pas le moindre diamant.

Je prends un autre bouton et le casse : toujours rien.

Envahi par une fureur et une peur grandissantes, j'écrase tous les boutons jusqu'au dernier.

Un petit tas de corne brisée s'empile sur la table, mais il n'y a pas de diamants. Aucune trace du plus petit brillant pour compenser les heures terribles que j'ai passées à repêcher cette désfroque.

Il faut que je file d'ici, et sans perdre de temps. Emmie m'a possédé jusqu'à la gauche. Je suis le pigeon intégral. Je m'en rends compte maintenant.

Elle a dû se douter qu'il était arrivé quelque chose à Sarek. Pour quelle autre raison m'aurait-elle raconté que les diamants se trouvaient dans les boutons, sinon pour me faire tomber dans le piège et me pousser à faire réapparaître le manteau? Car elle a dû également deviner que Sarek se trouvait au même endroit que le manteau.

Je n'ai plus un instant à perdre. Elle peut faire irruption ici avec la police, d'une minute à l'autre.

Je monte au premier, quatre à quatre, et commence à empiler mes affaires dans ma valise. Il faudra que je prenne le risque de changer ces billets de cinq livres. Du moment que je suis hors du pays avant qu'on ne s'inquiète de leur origine, le reste importe peu. Il faut que je les liquide. C'est le seul argent qui me reste.

Je boucle fiévreusement la valise quand j'entends une planche craquer derrière moi. Je pivote d'un seul bloc. Rita se tient sur le seuil de la porte. Elle sourit : un petit sourire féroce qui retousse les coins de sa bouche. Dans la main droite, elle tient l'automatique de Sarek : il est braqué sur ma poitrine.

— Bonjour, Frank.

Je voudrais répliquer, mais je ne trouve rien à répondre pour la dissuader de tirer.

Et elle va tirer : je le lis dans ses implacables yeux verts.

— Ne bouge pas. J'ai quelque chose à te dire. Elle t'a proprement roulé, Frank. Je n'ai pas pu résister à l'envie de te voir repêcher le manteau. Elle t'avait dit qu'ils se trouvaient dans les boutons? Et tu as pensé que tu allais les empocher et me laisser tomber, hein? Tu aurais dû mieux connaître Emmie, et moi

également, pour t'imaginer que je te laisserais filer. Je savais que tu avais une idée en tête. Tu étais trop pressé de me voir partir. J'ai laissé la voiture à trois cents mètres d'ici et je suis revenue pour te voir à l'œuvre. J'aurais pu t'épargner la peine de repêcher le manteau, mais je me suis dit qu'après tout, il valait mieux te laisser t'amuser une dernière fois.

— Écoute, Rita.

— Tais-toi, Frank, et ne bouge pas. C'est moi qui ai les diamants. Tu entends? Je les ai. Je les ai trouvés hier soir dans ton matelas. Ils étaient cachés dans le manche du poignard. C'est mon poignard. Je savais que le manche était creux et qu'il se dévis-sait. Je savais que les diamants pouvaient y être cachés, mais je ne voulais pas te parler du poignard, Frank. Je comptais bien mettre la main dessus avant toi.

Je passe ma langue sur mes lèvres sèches.

— Alors, je ne suis plus dans le coup, Rita. Tu peux les garder. Je ne t'embêterai plus avec cette histoire...

— Non, tu ne m'embêteras plus, Frank, parce que tu vas aller le rejoindre au fond du puits. Je ne suis pas revenue pour autre chose. Je t'aurais laissé filer si tu n'avais pas trouvé ce poignard. Si je l'ai tué, c'est justement parce qu'il détenait cette preuve. Tu comptais bien aussi t'en servir contre moi, je suppose? Tu vas aller lui tenir compagnie, Frank...

Une série de coups violents ébranlent tout à coup la porte de derrière. Rita sursaute et jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Je bondis en avant, lui fais sauter l'automatique de la main et la ceinture. Elle rue dans tous les sens et donne des coups de

dents dans le vide. Pendant un moment nous luttons comme deux forcenés. Puis elle réussit à libérer une main et allonge le bras derrière elle. J'essaye de lui attraper le poignet comme elle se prépare à me poignarder. La lame dévie en arrachant la manche de mon veston et j'éprouve une douleur aiguë au bras. D'une violente poussée, je l'envoie valdinguer à travers la pièce. Nous nous regardons fixement. Le sang coule à l'intérieur de ma manche et goutte par terre du bout de mes doigts.

— A mon tour, Rita. C'est le boulanger. Tu l'avais oublié? C'est pourtant bien lui. Tu n'as pas été assez fortiche.

Je m'approche d'elle, lentement. Elle m'attend, le poignard levé, ses yeux verts lancent des éclairs.

Je feinte brusquement vers la droite. Le poignard s'abat; je me redresse et lui attrape le poignet. Je lui tords le bras en la faisant pivoter et je lui enfonce un genou dans le dos. Le poignard tombe à terre, je l'envoie promener d'un coup de pied.

Elle riposte en essayant de me faire basculer en avant, mais j'ai prévu le coup. Je me laisse tomber sur elle sans la lâcher et nous nous affalons par terre. Elle rue et se débat comme une furie, mais je la maintiens clouée au sol. J'ai l'impression d'avoir attrapé une vipère.

Je lui lâche le poignet, la retourne sur le dos, et avant qu'elle ait pu s'accrocher à moi, je lui étale les bras par terre et les immobilise avec mes genoux.

Elle doit se rendre compte qu'elle a trop attendu pour lâcher son arme. La terreur envahit son regard; elle ouvre la bouche pour hurler. Je la prends à la gorge des deux mains et lui fais ravalier son cri.

— Tu ne seras pas seule là-bas, Rita, dis-je en ricanant. Avec feu ton mari et la grenouille, tu te trouveras en excellente compagnie!

Elle devient bleue et sa langue pointe entre ses dents. Elle n'est plus jolie du tout. J'enfonce mes doigts dans sa gorge; mes pouces se bloquent contre sa trachée.

Puis j'entends des pas précipités dans l'escalier et la porte s'ouvre en coup de vent. Je lâche Rita pour me ruer sur l'automatique, mais un pied m'écrase brutalement le poignet.

La petite pièce se trouve soudain remplie de flics.

Nous sommes assis côte à côte sur le canapé.

Deux flics nous surveillent, debout derrière nous, paisibles. Un type en civil est planté devant le feu. Emmie pleure près de la fenêtre; son visage marbré et adipeux est trempé de larmes.

Nous restons là, tous les deux, sans dire un mot. Nous attendons qu'ils le sortent du puits. Il n'y aura aucune charge précise contre nous tant qu'ils ne l'auront pas repêché. Alors nous attendons. Les minutes se traînent. Tout le monde se tait. Seuls le grignotement de la pendule sur la cheminée et le pétilllement du feu troublent le silence.

Sur la table est posé le poignard et, à côté de lui, les huit plus beaux diamants que j'aie jamais vus. J'ai tué un homme à cause d'eux. J'ai hasardé pour eux ma propre existence et, maintenant, je me refuse à lever les yeux sur eux une seconde fois.

Les sanglots étouffés d'Emmie m'agacent. Elle

a commencé à pleurer dès qu'elle a reconnu le manteau, et depuis elle n'arrête plus.

De longues minutes s'écourent. J'entends une voix crier dans le jardin. Le type en civil se remue d'un air contraint.

Il y a un silence pesant, puis la porte s'entrebâille et un flic en uniforme entre sans bruit. Il a une mine verdâtre.

— Pourriez-vous venir un moment, chef?

Le type en civil sort de la pièce derrière lui.

Je sais que notre attente touche à sa fin.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26

LE JOKER EN MAIN, n° 27

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28

LE VALOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29

ON REPIQUE AU JEU, n° 30

C'EST LE BOUQUET !, n° 31

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34

QUI VIVRA, RIRA, n° 35

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36

C'EST MA TOURNÉE, n° 37

FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38

DÉLIT DE FUITE, n° 39

LE DENIER DU COLT, n° 40

DU GÂTEAU !, n° 41

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 8 avril 1998.
Dépôt légal : avril 1998.
Numéro d'imprimeur : 981573/1.*

ISBN 2-07-049809-3./Imprimé en France.

86190

